

ORGANIQUE

Joéline ANDRIANA
Roman



ORGANIQUE

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Article L-122-4

Toute représentation, diffusion ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur Joéline Andriana est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque.

Consultez notre site internet : <https://joelineandriana-auteur.com>

Pour tout contact : AMA SASU
N° SIRET : 880 216 932 00025

Bien sûr, ce que je sais de Norah, c'est ce qu'elle a voulu me montrer et me dire, ce que j'ai bien voulu voir et entendre, ce que j'ai ressenti et interprété selon ma propre histoire. Et ceci n'appartient qu'à moi, ce sont mes vérités à moi, arpentées par son incarnation, son existence, ses réalités.

Ce qui est bizarre, c'est que quand elle était vivante, je n'avais jamais pensé écrire sur elle, jamais. Pour moi, elle était là et ça me suffisait. Je n'avais besoin de rien d'autre. Juste d'entrer en contact et en relation avec elle quand j'en avais le besoin et l'envie. Pour elle, c'était pareil, elle se manifestait à moi dès qu'elle en avait envie. Vivante, elle avait une place dans ma vie, dans mon corps, dans mon cœur, dans ma tête. Ça suffisait à me reconforter et à me rassurer. Elle remplissait mon âme, mon cœur, mon corps, elle faisait partie de moi. C'était tout simplement de l'amour, de l'amitié entre femmes. Nos deux êtres, nos deux existences avaient un sens dans notre connexion. Nous nous cherchions, nous errions et nous avons fini par partager des émotions, des instants, des sentiments, des confidences, des rires, des sourires, des déceptions, des colères... Tout ceci était éphémère, mais nous n'en prenions pas vraiment conscience. Je sais aujourd'hui que c'étaient des moments uniques, que plus jamais je ne serai en mesure de vivre avec une autre personne. Nous nous soutenions toujours, jamais nous ne nous désolidarisions, jamais. Nous nous taquinions, nous

exprimions nos désaccords dans la sérénité, dans la paix.

Nous nous soutenions quoi qu'il en coûte, sauf quand les hommes beaux et attirants poussaient à la compétition, à la possession.... mais jamais sérieusement, parce qu'il y avait cet air léger qui volait et qui pardonnait tout, qui rejoignait malgré tout l'air de la confiance, de l'amitié. Ne jamais se faire de mal, ne jamais se faire du bien, se soutenir, mais ne jamais se faire de mal... Une sorte de fidélité qui ne cherchait qu'à perdurer, une amitié saine et authentique, sans coup bas. Des séparations de temps à autre liées à nos différences et jamais à nos différends, à nos parcours de vie, à nos choix respectifs.

Norah faisait un mètre quatre-vingts et son poids oscillait avec ses humeurs, ses rencontres, ses épreuves de vie, cherchant le plus souvent un réconfort dans la bouffe, la bonne comme la mauvaise bouffe, l'alcool. Parce qu'elle buvait de l'alcool, surtout du Baileys, un mélange de whisky irlandais et de crème de café.

Elle me surprenait toujours à boire ce genre de boisson, moi qui n'aime ni le goût de l'alcool ni le goût du café. Elle était surprenante de nouveauté, de façon de percevoir et de vivre les choses. Elle m'impressionnait aussi beaucoup par sa présence, sa volonté, sa détermination sur le terrain de basket-ball. Elle était déjà en surpoids quand je l'ai rencontrée,

mais ça ne la dérangeait que très peu. Uniquement l'été, les vacances d'été, pendant lesquelles il fallait se dénuder, se découvrir. Elle a pratiqué tant et tant de régimes juste pour maigrir et reprendre sitôt après parce qu'elle ne pouvait pas restreindre sa gourmandise.

Elle aimait la légèreté, le rire, la fête... pas forcément danser, mais surtout réunir son entourage, parler, regarder, taquiner, échanger des opinions sur une personne ou une autre, connue ou non, elle était aussi beaucoup à l'écoute. J'essayais moi aussi de l'être. Nos déboires amoureux ont été de nombreuses fois le prétexte de nos rencontres.

Elle aimait être très entourée d'hommes, de femmes, surtout d'hommes. Quand elle aimait une personne, elle s'y accrochait, elle était avenante, communicante, présente, presque insistante, force de proposition à une rencontre ou à plusieurs rencontres en peu de temps, presque envahissante. Mais elle le savait et elle s'en moquait. Elle était juste comme ça. Et on l'acceptait comme telle.

Je pense qu'elle souhaitait tisser des liens et des relations sincères comme ce qu'elle avait connu, entretenu et approfondi dans ses rencontres précédentes. Je pense qu'elle avait le désir de transférer toute cette chaleur et cette fête du Sud vers ce petit Nord qu'est la Haute-Vienne. Je le pense sincèrement. Je sais qu'elle s'est confrontée à des incompréhensions, je sais qu'elle a dû accepter des ordres, des directives de certaines personnes malveillantes et peu enclines à la générosité. Je l'ai ressenti, je l'ai vu. Je l'ai surtout entendu.

Avant même que je la rencontre et que je fasse sa connaissance, elle avait déjà une réputation de fêtarde. Elle cherchait en permanence à sortir le soir, à aller au resto, dans les bars, dans les boîtes de nuit le week-end, mais le rythme et la cadence étaient peu avenants. Elle est tombée en dépression, je crois, elle a tenté des relations sexuelles, amoureuses avec certains garçons, des hommes plus âgés qui fréquentaient les tribunes du club, mais elle en est ressortie plus qu'insatisfaite, rejetée.

Nous étions donc en Auvergne, au froid, chez son ami Kyllian. Ce dernier nous a invitées à passer le réveillon chez l'un de ses amis en petit comité, avec ses copains et copines, des inconnus pour moi, pour nous, dans une maison familiale située dans les montagnes. Norah s'est rapprochée d'un garçon, Benoît, et avant de se coucher, je lui ai tendu un

préservatif pour prévoir la nuit avec lui. Devant tout le monde, je lui ai tendu ce préservatif fluo, en laissant un « N'oublie pas de te protéger ».

Norah avait tendance à ne pas se protéger, comme beaucoup de femmes de notre génération. Mon attitude l'a offusquée, mais jamais elle ne m'en a tenu rigueur. Tout ce que je savais, c'est qu'étant seule, de trop et inconnue au bataillon, j'ai dû dormir dans le couloir sur un lit de camp pliant, à défaut de dormir dans une chambre et dans un lit douillet avec Kyllian. À vrai dire, j'ai préféré, même si j'ai pesté.

Du haut de l'escalier qui menait à la salle de réception et au lit de Norah et Benoît, je me suis penchée pour la voir. Elle se faisait monter dessus, dans la position du missionnaire, et elle entamait des gémissements peu attrayants. Je l'ai espionnée, je l'ai vue dans cette position, cette mauvaise posture, la tête contre le coussin appuyé contre le mur, les jambes écartées, les pieds apparents et en l'air. J'ai vu ce garçon entre ses jambes, sous une couverture, en train de faire des va-et-vient brutaux et sans affection aucune.

La tête de Norah apparaissait comme ça du côté gauche de la tête de ce garçon, baissée et presque enfoncée dans l'épaule droite de sa partenaire, il était en train de la pénétrer sans élégance aucune.

Je ne pense pas avoir été jalouse, je ne pense pas. J'étais frustrée, déçue par la tournure de cette soirée. Entre une musique médiocre, une hôtesse mièvre et

tête à claques, et une ambiance morne, presque morte, c'était l'une de ces soirées où l'unique mise en jambe est l'alcool. Comme à mon habitude, j'avais rejoint le centre de la piste pour danser. Pas de DJ professionnel, alors cette fille mièvre et tête à claques s'amusait à arrêter les musiques sur lesquelles je m'épanouissais. J'ai failli la gifler, je lui ai dit tout ce que je pensais avec une telle agressivité qu'elle n'a plus jamais osé me regarder ou m'adresser la parole. Je dois avouer que je ne voulais pas m'en faire une copine, de cette fille qui jouait les maîtresses de maison juste parce qu'elle était la copine attitrée du fils du propriétaire.

Le lendemain, j'ai été peu à l'aise quand il a fallu se regarder et se voir au grand jour, et surtout comprendre que je m'étais moi-même sabotée à cause de mon humeur massacante.

Norah était avec Benoît, Kyllian avec une autre fille, cette fille mièvre et tête à claques était avec son copain, et j'étais toute seule, à penser que j'aurais pu passer un meilleur réveillon avec David ou même toute seule devant la télévision, bien au chaud chez moi dans mon lit, dans mon petit studio.

Norah n'a pas du tout pris en compte mon désarroi. Elle me savait comme ça, et finalement, ça ne l'a pas plus étonnée. La veille, j'avais couché avec Kyllian, à la vitesse de l'éclair, et de façon improvisée, dans sa chambre, avant que sa mère ne montre son nez pour déposer son linge. J'étais tellement excitée que peu importe qui pouvait se trouver avec moi, il fallait que je le chevauche. Et Kyllian est passé par là. Et

clairement, j'étais en train de tromper David par vengeance, par rébellion, et je n'en avais pas vraiment honte. Ça signifiait au fond que ça devait être fini avec mon copain, absent et aucunement attentionné. Kyllian a pensé à une suite à donner à notre relation, mais je l'ai stoppé net. Norah me rapportait à quel point il était fou amoureux de moi, depuis notre première rencontre dans un gymnase à la périphérie de Limoges.

Avec Norah, seuls les hommes pouvaient nous séparer un temps, pas assez longtemps pour que nous nous perdions de vue. Nous savions intimement que notre amitié était faite pour durer, que nous étions destinées à nous rencontrer et à nous aimer jusqu'à la fin de notre vie.

Repartie d'Auvergne, elle a su que Benoît était perdu entre son ex et elle. Qu'apparemment, il n'a pas su éveiller de sentiment pour elle, que la distance était un frein trop important à leur relation. Elle lui a donc écrit une lettre, tout ce qu'elle ressentait, ce qu'elle désirait et particulièrement le fait qu'elle était prête à l'attendre, à lui donner du temps, qu'elle serait toujours là s'il venait à changer d'avis et surtout de sentiment pour son ex.

Après l'avoir fait mariner quelques bonnes semaines, il a fini par lui annoncer et lui avouer qu'il était revenu avec son ex. Norah, en grande princesse, l'a pris avec compréhension et bienveillance : « C'est comme ça, il

aime encore son ex, il a décidé de revenir avec elle. Qu'est-ce que tu veux que je fasse de plus ? »

Je ne l'ai pas vue pleurer, se plaindre en victime, elle n'a même pas eu besoin de penser à lui pardonner, elle l'avait déjà fait. Elle a su passer à autre chose très rapidement, même si elle a cru avec force à cette relation, à cet amour pour ce garçon. Je ne l'ai même pas vue se décomposer. Elle a pris la nouvelle avec courage : « C'est comme ça ! » Et moi, à côté d'elle, d'insulter ce mec qui avait profité d'elle, qui l'avait laissé croire même quelques minutes ou quelques heures que c'était possible.

Ils se sont parlé au téléphone parce que lui n'était pas un grand écrivain. Il lui a dit clairement où il en était et il a su lui dire qu'elle était vraiment une fille bien et qu'il l'appréciait. Ces derniers mots ont satisfait Norah. Elle aimait l'idée d'être appréciée et d'être considérée comme une fille gentille. Je crois même qu'elle en a souri.

Je l'ai toujours aimée pour ça. Alors que moi, je pleurnichais pour tout et rien, je me révoltais pour tout, je sanglotais à chaudes larmes à cause des prétendues injustices que je subissais avec ces hommes, Norah poursuivait tant bien que mal sa vie de femme. Voilà, après tout, s'il ne voulait pas, elle n'allait pas insister, même si elle a dû le faire une fois ou deux, histoire de bien comprendre et d'accepter le fait que c'était fini, terminé.

Je l'aime toujours aujourd'hui pour ça, Norah, pour sa discrétion, ses absences d'effusion émotionnelle, je me demandais finalement comment elle faisait. J'ai su bien trop tard sa méthode : elle enfouissait tout au plus profond d'elle-même. Elle s'étouffait à manger, à bouffer. Elle grossissait et gonflait à vue d'œil.

Je lui ai conseillé de partir de Limoges. Elle déprimait trop, elle se tuait à petit feu. Elle avait le projet de revenir dans le Sud-Est de la France. Elle a fait des démarches. Elle n'en pouvait plus de cette sombre vie. Beaucoup d'individualisme, de critiques, pas assez de soleil. Elle s'encroutait dans son travail et en prenant du poids, elle se blessait et ne pouvait plus vraiment honorer son statut de joueuse.

Elle s'est acoquinée avec une nana, un mètre soixante-quatorze, brune aux cheveux courts, de famille bourgeoise, qui ne manquait de rien, sauf d'amour d'elle-même, de reconnaissance permanente des autres. C'était sa première grande amie sur le secteur. Des photos, des partages de repas, de virées fréquentes chez cette personne. Je la considérais comme une opportuniste. Dès qu'elle sentait qu'elle avait une possibilité d'intégrer un groupe, elle passait par des gens populaires et adulés. Elle ne faisait que ça, parce qu'elle n'arrivait pas à briller par elle-même, trop imbue de sa personne, très peu altruiste, et peu de cœur, jugeante également, elle savait prendre et jeter à sa guise. Nous étions des « utilitaires » pour elle. Norah s'est fait absorber par elle et recracher sans aucun regret. Un peu comme certains oiseaux ou certains serpents qui gobent d'un coup ou lentement leurs proies pour ensuite les rendre à la nature, mortes, enveloppées de leur bile. Comme un accouchement forcé.

Cette personne pouvait être très attirante au premier abord, mais au second, cette phase de manipulation qui l'amenait à appeler tout le monde par ce « ma chérie » forcé devenait déplaisante et hypocrite.

Norah a passé de bons moments avec elle, mais tout comme moi, son budget ne suivait pas. Les achats de vêtements, les restaurants à tout va... C'était trop. D'ailleurs, je ne l'ai plus fréquentée à cause de ça. Je n'avais pas d'argent à mettre dans tous ces artifices. Norah a suivi un temps, je me souviens d'une photo sur laquelle elles s'étaient habillées de la même façon, avec deux couleurs différentes. Une robe blanche pour cette personne et une robe verte pour Norah, avec des poches symétriques au niveau de la poitrine et du haut des cuisses, à boutons, ces robes qui collaient au corps sans vraiment coller, parce qu'en jean ou en lin, ces robes que mettaient les exploratrices d'un autre temps.

Cette fille a arrêté de la fréquenter à partir de ce moment-là, ce moment où le budget ne pouvait plus suivre, et surtout ce moment où elle a pu entrer en contact avec des personnes utiles à son ascension sur un terrain de basket-ball. Bien qu'elle ait pu être belle et un peu grande pour jouer à un certain niveau, elle n'a jamais su exceller, elle n'a jamais su bâtir autour d'elle des relations sincères et franches. Soit elle jouait les infirmières, les consolatrices pour être acceptée, soit elle prenait toujours parti pour les personnes les plus aisées.

Norah a aimé sa compagnie, je crois, elle m'en a parlé longtemps après. Elle ne l'a plus fréquentée, elle s'est tournée vers une nana au corps difforme, mais à la performance unique sur un terrain de basket-ball, avec des origines presque identiques. Elles se sont serré les coudes. Mon amie a pu enfin trouver sa place auprès d'elle, cette femme qui a attiré un très bel homme dans ses filets. Toutes les autres filles se sont demandées comment elle avait fait. Disgracieuse physiquement, elle s'est mariée avec un homme musclé jusqu'aux coudes et aux chevilles. C'était détonnant de contraste et à la fois plaisant. Norah a tiré parti de cette relation, une relation qui est restée, malgré la distance. Elle a gardé contact, elle l'appelait, lui envoyait des messages, l'invitait à venir la voir, comme elle faisait avec moi.

Je ne sais pas si j'en étais jalouse. Je ne pense pas. Nos relations étaient somme toute différentes. Je me suis vue loyale avec cette amitié que Norah entretenait, m'interdisant de fricoter avec le mec de sa copine, ou même d'entrer en contact assidu avec lui. Je me suis penchée sur son pote blond, sans réelle motivation. Juste pour le fuir et pour le fun. Un fun qui s'est transformé en déception. Un beau mec, mais pas intéressant pour un sou. On a couché ensemble par hasard au tournant d'un tournoi de basket-ball *outdoor*. Nous avons partagé la même chambre. J'ai choisi par défaut, comme souvent, pour ne pas créer de problème.

Parce que nous avions déjà commencé à nous rapprocher avec Sidji, lors d'une soirée en discothèque, parce qu'il m'avait demandé ce que j'allais décider pour l'avenir, j'ai mis un stop monstrueux à cet attrait, à ce possible nous.

Noémie et Sidji, c'était le couple de l'année dans la salle de sport que tous fréquentaient, ma sœur également.

Pendant que je regarde ces oiseaux qui m'ont été si étrangers jusque-là, je me rends compte à quel point la nature est belle et verdoyante. Ce vert, cette pureté me rappellent Norah, cette amie de longue date. Je sais qu'elle au moins, elle m'a vue, elle m'a apporté tout l'amour qu'elle pouvait me donner, jamais de jugement, que de la conciliation, de la consolation, insultant et détestant les hommes qui m'ont fait souffrir. Auprès d'elle, je disais clairement les choses sans me mentir et sans me fourvoyer. Dans ces moments-là, elle me regardait droit dans les yeux, avant de détourner le regard et de baisser la tête, comme si elle était compatissante à ma douleur de gâcher tour à tour mes relations amoureuses, plutôt que d'attendre la vraie et la bonne personne. Oui, je sais que cette expression est galvaudée et surtout, je n'avais pas le temps d'attendre. J'allais à une vitesse folle alors que Norah allait à son rythme, un rythme nonchalant et tranquille. Ses émotions, elle pouvait les garder pour elle, elle pouvait les exprimer à elle-même ou à l'être aimé par écrit. D'ailleurs, je dois avouer que quand elle était pleine d'amour, d'enthousiasme, d'entrain pour un homme, elle était très inspirée et j'avais un bonheur fou à la lire. Elle écrivait même quand c'était perdu d'avance.

Une année, pour fêter le jour de l'An, l'un de ses amis, Kyllian, l'a invitée chez ses parents. J'étais aussi invitée. Il est resté son ami. De bons souvenirs les ont unis et surtout la fidélité imparable de Norah pour ses

amis s'est exprimée là aussi. C'était en Auvergne. Il faisait très froid. La neige s'était invitée à la fête. Je ne sais plus ce qui m'a poussée à accepter de l'accompagner. Peut-être parce que je connaissais un peu Kyllian, qui semblait bel et bien attiré par moi. Peut-être parce que je me retrouvais seule à la fin de cette année, après une entame de relation avec un homme qui n'avait d'attention et de préoccupation que pour ses ex-copines. Délaissée, j'avais en tête de me venger, de me défouler. Je pense que je voulais me prouver que je pouvais encore plaire. Je n'avais même pas encore trente ans.

Bref, j'ai continué à errer pour échapper à mon désespoir, à cette sensation de délaissement et particulièrement à ce sentiment d'abandon que j'ai connu tant de fois depuis ma petite enfance.

J'ai dit oui sans grande conviction. Je n'avais rien de prévu. C'était ça ou rester seule dans mon petit studio à regarder les personnes fêter la nouvelle année et le feu d'artifice dans ma petite télévision. Je déteste organiser mon temps, j'adore les imprévus qui me permettent de me sentir libre de faire ce que j'ai envie au moment où j'en ai envie ou tout simplement de ne rien faire et de flâner sans avoir à regarder l'heure, le climat, sans avoir à dépendre de qui que ce soit ou de quoi que ce soit.

Je pense qu'en cela, on se ressemblait beaucoup, avec Norah. Les escapades de dernière minute nous plaisaient. Notre amitié était déjà longue de quelques années, deux à trois ans, tout au plus. Comme elle

n'avait pas son permis, je l'ai emmenée dans ma voiture, une petite Ford Ka violette. J'ai eu mon permis à l'âge de vingt ans, je me le suis payé pour ne rien devoir à l'une de mes sœurs, qui m'avait promis de le payer à la seule condition que je l'obtienne dès le premier essai. Elle qui ne l'a eu qu'au bout de la troisième tentative. À vingt ans, je vivais de rien, de ce que l'assistante sociale m'octroyait tous les mois. J'avais fini par avoir mon bac et par intégrer la fac.

À vingt-huit ans, j'étais toujours à la fac et j'étais surveillante d'externat dans un lycée technique à Limoges. Je tentais de finir mon doctorat. Ce qui est sûr, c'est que j'habitais toujours Limoges, que j'étais toujours seule et que je vivais dans le plus grand appartement que j'aie jamais eu. Après la mort de ma mère, j'ai vécu avec ma sœur, et puis j'ai logé dans un pauvre F1 BIS, au rez-de-chaussée, puis dans un studio au huitième et dernier étage d'un immeuble, près du lycée et du centre-ville.

Norah vivait dans un appartement au rez-de-chaussée, un studio très humide, que son club lui avait trouvé et qu'elle payait avec son salaire d'assistante, de secrétaire, d'entraîneur et de joueuse dans ce club. Elle avait été recrutée par un autre Kyllian, un entraîneur à gros caractère, on va dire caractériel. Elle venait d'une équipe de basket-ball à Istres, et le contraste entre le bien-être affiché dans cette ville lié au soleil et à ses copines de ballon, et le mal-être subi dans la ville de Limoges, terne, jugeante, peu accueillante ne faisait que nous rapprocher.

Sidji, fidèle à son rôle de coach sportif, était hyper musclé, avec des tatouages, surtout un tatouage énorme sur le haut du dos. J'adorais suivre ses cours collectifs. Il était une motivation supplémentaire pour cultiver mon corps.

Après cette rupture mémorable, qui m'a coûté une grande partie de ma vie et de mon énergie, j'avais besoin de me dépenser. Slimane connaissait toute la clique, était pote avec cette prédatrice, avec Noémie. Il jouait au basket-ball, travaillait dans une association qui organisait des loisirs et des vacances pour les enfants des quartiers défavorisés. Nous sommes restés ensemble pendant trois-quatre mois. Slimane connaissait Norah. Nous nous sommes liés sexuellement lors d'une soirée animée par le club de Norah. Il a osé, comme il savait y faire, m'approcher. Et nous avons dansé ensemble, nous nous sommes embrassés comme des goulus, comme des morts de faim, au milieu de la piste. C'était sa manière à lui de prendre les filles. Je le sais parce qu'à peine notre rupture entamée, et pas très clairement annoncée, il l'a refait avec l'une de ses stagiaires. Il a reproduit le même schéma d'approche avec cette nana de son travail, plus petite que moi, une blonde bien plus jeune que moi, avec une personnalité plus discrète que la mienne. Slimane, il m'a laissé tomber comme il m'a cueillie... en quelques secondes, très rapidement, sans amour, sans affection, sans regret, sans remords.

Avec Sidji, depuis cette soirée en discothèque, nous savions que nous nous plaisions, mais une pseudo-relation amoureuse était impossible. J'étais avec deux copines, Keily et Sara, une petite brune aux cheveux longs et une petite blonde aux cheveux courts. Sidji était avec Alan, ce beau blond, plein d'artifices. J'adorais danser et me frotter à Sidji, assis sur une chaise au bord de la piste. Je l'ai entouré de mes cuisses et de mes jambes et j'ai balancé mes hanches pour l'exciter ou le stimuler comme font les strip-teaseuses au-dessus de leurs clients. J'ai vu à ses yeux brillants et souriants que je l'avais capté, que c'était aussi bon pour lui que pour moi. J'ai su... mais la suite nous a poussés à nous retrouver tous les cinq dans la chambre de Sidji, assez spacieuse, un matelas, un bureau, moi contre le mur, sur mon flanc gauche, lui sur son flanc droit, il m'a entourée de son bras droit, et il glissait sa main gauche dans mon pantalon. Nous nous embrassions. C'était sec, pas très emballant. Je me suis arrêtée, abasourdie, quand j'ai vu que cette main gauche me lâchait pour pénétrer dans la culotte de Sara, cette blonde aux cheveux courts. Alan avait déjà mis sa main dans sa culotte à elle aussi, ses doigts dans son sexe, elle assise entre Sidji et Alan, Alan embrassant Keily. C'est la manière dont nous nous sommes réunis tous les cinq.

En voyant cela, moi l'exclusive absolue, je n'ai pas compris. Je me suis levée pour stopper cette indécence, ce plan à cinq, qui allait dériver vers quelque chose dont je savais que je le regretterais toute ma vie. Le silence était de mise, personne ne

réagissait vraiment. Je me suis assise sur l'une des chaises proches du bureau et j'ai justifié ma décision en disant que c'était inconcevable pour moi.

Nous nous sommes quittés comme ça, en bonne entente, au grand jour, probablement à regret pour Keily et Sara. Elles auraient sûrement bien aimé continuer. Seulement, c'est moi qui avais la voiture, et elles ne se sont pas donné d'autre alternative. Elles ont accepté très docilement cette décision. À mon souvenir, nous n'en avons jamais reparlé.

Ça, Norah l'a su bien après. Sa réaction a été fidèle à elle-même. Le silence, la tête baissée. Ses pensées, je ne les ai jamais sues, elle ne m'en a pas tenu rigueur, elle est restée mon amie. Norah, c'est aussi ça, l'écoute, l'attention, la compréhension et surtout l'acceptation. Elle m'a toujours acceptée telle que j'étais et je l'ai souvent acceptée telle qu'elle était. Nous n'avons jamais ressenti le besoin de changer pour l'autre, de demander à l'autre de changer pour nous. Jamais.

Je dois avouer que je ne sais plus comment nous sommes entrées en contact. Probablement à cette période pendant laquelle nous fréquentions la même salle de sport, peut-être nous sommes-nous trouvé des points communs, juste un *feeling*. Son regard doux et bienveillant a dû m'attirer, me permettre de me dire que je ne pouvais qu'être en sécurité avec elle, en sa présence. J'étais aussi arbitre de basket-ball, j'ai dû arbitrer son équipe au moins deux fois, à Limoges et

à Tulle. Elle se démarquait par son charisme sur le terrain, son habileté, sa dextérité, ses déplacements, sa détermination. Elle était capable de bondir pour toucher un ballon en défense, de tomber, de chuter, de se fracasser au sol. Elle était prodigieuse, bien différente de ce qu'elle était dans la vie, de celle qui n'avait jamais tenté d'obtenir son bac, de celle qui avait réussi à obtenir un brevet sportif pour entraîner des jeunes, de la bonne copine qui riait et s'amusaient de tout, facilement et simplement. Ça pouvait être déconcertant parce qu'elle aurait pu continuer à briller en dehors du terrain.

D'une modestie à toute épreuve, son physique la différenciait rapidement et instantanément de toutes, de n'importe qui, ses fesses musclées, ses doigts longs, effilés, ses mains pleines de taches de rousseur, son rire éclatant trouvaient à l'identifier assurément et à la rendre unique. C'était juste Norah, c'est ce que j'aimais chez elle, elle ne ressemblait à aucune autre. Le basket-ball nous a réunies, elle a fait le forcing auprès de Noémie, avec qui je n'avais aucune accointance, nous avons même joué ensemble lors d'un tournoi de basket-ball *indoor*. Norah a reconnu mes compétences dans ce domaine à tel point qu'elle m'a demandé de jouer avec elle. Je ne me voyais pas jouer au même niveau qu'elle, je me voyais vouée à rester sur le banc. Limitée par ma taille et mon *ego*, mes jugements sur les filles de son équipe, accompagnées tous les week-ends par leurs chers parents, bien vivants et bien aisés. Je les considérais comme des privilégiées, d'une classe sociale

supérieure, favorisées, trop mièvres et peu enclines à m'accepter parmi les leurs. Norah ne se posait pas autant de questions. Quand il fallait se défendre, elle le faisait. Son visage pouvait devenir grave et sa voix pouvait trouver à gronder contre toute forme d'attaque ou d'injustice. Elle ne se défilait jamais. Elle ne partait pas avec le regret de ne pas avoir agi dans son sens, dans le sens de sa protection.

Norah s'est tout de même perdue dans ce champ social. J'ai bien perçu que ces filles-là la regardaient mal, la trouvaient niaise, peu intéressante intellectuellement, culturellement, socialement. Norah était payée par le club. Elle n'était pas là pour le paraître, elle n'était pas là que pour jouer, elle servait complètement et entièrement le club. Elle servait. Je n'avais pas envie de me retrouver à servir ce club de « filles à papa ». Une fille de son équipe m'avait déjà demandé de jouer avec elles, une fille plus âgée que la moyenne des joueuses, une fille qui avait une expérience certaine du haut niveau, finissant sa carrière là. J'ai refusé tout de go, avec cette peur de ne pas être à la hauteur...

Ma désenvie de m'engager, mes impossibilités financières, ma classe sociale peu enviable, mon statut d'orpheline, ma solitude, mon caractère renfrogné et constamment sur la défensive me rendaient agressive et peu attrayante. Je me sentais si différente d'elles, de toutes !

Norah n'a pas fait de différence. Elle s'est approchée de moi sans crainte aucune. Elle a vu toute mon authenticité, toute ma vérité, tout le risque que je prenais finalement en ne tentant même de me protéger, en me découvrant, prête à recevoir des coups et à les parer. Elle a vu la casse-cou, pas commode, autonome et indépendante que j'étais. Et qui pouvait se plaindre souvent de sa condition, mais qui pouvait aussi aider et être la plus généreuse des filles en cas de besoin. Elle savait que je serais toujours là pour elle, que je pouvais la comprendre, que je pouvais concevoir de passer du temps avec elle sans parler, juste à l'écouter, à la regarder préparer ses pâtes au saumon dans ce studio plein d'humidité, plein d'odeurs d'elle, elle savait que j'étais là.

Je ne me souviens pas que nous ayons déballé nos vies d'un coup d'un seul, les circonstances, les situations, les événements nous ont rapprochés.

Je me souviens qu'elle m'observait, qu'elle avait perçu ma transformation après cette rupture avec Slimane. Elle a été la première à crier : « Purée, ce que tu as maigri ! »

Il fallait que je me dépense, que je me sente musclée, que je sois attirante et légère, il fallait que j'efface celle que j'avais été avec Slimane, il fallait que je sois différente, que je sois meilleure, même si je continuais à me dévaloriser. Elle m'a suivie, je la perçois en train de me regarder, de me scruter, de m'envier et de me préserver de toute forme de jugement négatif.

Au fond, elle avait plus confiance en moi qu'en elle-même, et que moi-même en moi. Je suis émue de le penser, de l'écrire, de m'apercevoir seulement aujourd'hui de cet état de fait. Finalement, nous avons confiance l'une en l'autre, sans mot dire, avec un simple regard, par notre simple présence. Les larmes sont bel et bien là, elles sont pour elle, pour nous, pour moi.

Ce qui montre que je l'aimais, que je l'aime encore, c'est ce qui démontre que mes larmes coulent sur mes joues, je n'ai pas vraiment pris à bras le corps cette aubaine. Je l'ai gardée en tête, dans le cœur, avec un sourire extérieur et intérieur d'avoir été reconnue par elle. D'avoir été appréciée comme ça sans que j'aie rien à faire de plus que d'être moi-même.

Je ne me souviens pas qu'une personne m'ait autant marquée qu'elle, je ne me souviens pas.

Je réalise son unicité et ça fait mal... Il paraît qu'on ne mesure la valeur des choses ou des personnes qu'une fois qu'elles ne sont plus là physiquement, qu'on ne peut plus y accéder, plus les atteindre, les toucher, les écouter, les voir. C'est sûrement vrai présentement. Je n'arrive pas à me départir de ce sentiment fort pour elle. Tout mon corps s'unit pour lui rendre un hommage fou... un hommage qu'elle aurait mérité de vivre et de ressentir de son vivant.

Elle était si précieuse que je me sens aujourd'hui si négligente... si coupable de ne pas avoir entretenu cette relation à la hauteur de sa gentillesse à elle, de sa volonté de rester connectée, de son amour pour nous... Je sais qu'elle n'entretenait pas cette relation qu'avec moi, je sais qu'elle aimait rappeler ses amies à elle, à ce passé distrayant et inoubliable... Je sais que je n'étais pas son unique amie et c'est peut-être pour cela, parce que je ne ressentais pas cette exclusivité que j'ai un peu laissé de côté, quelquefois laissé tomber cette relation à elle... Surtout que je ne savais pas trop ce que je pouvais bien lui apporter... Parce que les relations ont cela de perfide qu'elles cachent un intérêt... de l'intérêt d'être ensemble...

Loin d'elle, je ne pouvais plus prendre la voiture pour la conduire où elle voulait, pour l'accompagner, pour trouver à aller vers des endroits de fête.

Loin d'elle, nous ne partagions plus ces repas ragoûtants et dégoûtants dans ces snacks bien américains et belges où les frites et les burgers étaient de rigueur. Nous aimions partager ces moments-là après les entraînements et j'étais son taxi.

Elle s'est trouvée dépendante des autres à chaque sortie, elle prenait le bus le cas échéant... mais elle était dépendante... Elle n'a jamais trouvé ni le temps ni l'argent pour passer son permis, pour acheter une voiture. Ce n'était pas un problème pour elle, pas utile pour elle... Mais je sais que ça la handicapait beaucoup dans la relation aux autres filles de l'équipe, au club... Elle était réputée pour être la fêtarde... Mais personne ne pouvait la suivre parce que ce n'était ni la culture ni l'intention de ces filles de la conduire où elle le voulait... Elle s'est retrouvée dépendante et quelquefois plus immobile qu'elle l'aurait souhaité...

Je ne sais pas si elle en a souffert, si elle a perçu que ça pouvait jouer en sa défaveur dans la relation aux autres, je ne sais pas vraiment ce qu'elle en pensait. Tout ce que je sais, c'est qu'elle n'y a pas remédié, qu'elle a dû repartir dans le Sud, avec son soleil, ses sourires, ses sorties, ses restos, ses verres, ses discothèques, ses mecs... trouvés dans ces clubs sportifs ou sur les sites de rencontres...

Elle est sortie avec un vieux roublard, fraîchement séparé, marié, une cinquantaine d'années, que je n'appréciais guère. J'estimais qu'il profitait de la jeunesse de Norah. Bien sûr, elle y a consenti. Elle a couché plusieurs fois avec lui, chez lui, dans sa grande maison, la maison familiale, où jamais elle n'a rencontré ses deux enfants, du même âge qu'elle. Elle s'est attachée à lui. Elle a passé quelques soirées et certains week-ends avec lui. Elle me parlait de son sexe tout mou et qu'elle s'amusait à toucher, riant de lui de façon très infantile. Elle me parlait de ses habitudes de vieux, de sa relation avec sa femme et ses enfants, que finalement, ça ne la dérangeait pas qu'il soit toujours marié. Elle a compris qu'il ne divorcerait jamais, que c'était un accord entre son ex-compagne et lui, par rapport à la maison, par rapport à la pension de réversion, des questions d'argent et de patrimoine. Ce qui ne peut préoccuper une jeune fille de vingt-trois ans qui n'a aucun patrimoine. Elle tentait donc de comprendre et d'accepter sans haussement de ton ou de voix.

Elle a semblé passer du bon temps avec lui. Ils en ont bien profité, il a bien profité de sa jeunesse, de sa fraîcheur... Elle a bien profité de son expérience et de ses faveurs. Elle aimait se laisser aller avec les hommes, s'abandonner complètement, donner son âme et son corps, sans complexe aucun. Elle riait toujours beaucoup et les poussait à regarder des séries, des films hors du temps, des films fantastiques, des

comédies, des dessins animés soit à la télévision, soit au cinéma. Elle adorait ça. Se délasser, s'affaler sur son lit ou sur son canapé, avec un soupir de satisfaction. Un souvenir de son passé de sportive, de compétitrice qui trouve rapidement du réconfort après un effort inconsidéré.

Ma vision des choses n'était pas très positive, vous devez vous en douter... Je n'ai vraiment pas aimé cet homme... Je trouvais qu'elle méritait mieux, qu'il ne la respectait pas assez, qu'il ne s'engageait pas assez avec elle... Il s'est trouvé charmant avec elle, le temps de leur relation, sans promesse aucune, sans investissement aucun... C'est lui qui décidait du moment de leur rencontre... Elle était si disponible qu'elle se présentait à chaque sollicitation... Elle pouvait l'attendre, elle était au garde-à-vous pour lui... Disponible, c'est aussi ce qui caractérisait Norah... Disponible, profondément disponible... pour passer du bon temps, sans aucune réflexion sur ses conséquences, acceptant à l'avance tous les risques de douleur et de souffrance d'une possible séparation... avec toujours en tête le fait que sa mère la soulait avec ce mari qui devait être absolument musulman. Manque de pot, elle était attirée par les hommes athées jusqu'au bout des ongles... approuvant avec grande facilité sa demande à elle de passer du bon temps.

Écrire sur Norah me rend nostalgique et très triste parce que je me dis que je ne pourrai plus jamais revivre tous ces petits instants avec elle... En même temps, même si elle était vivante, l'âge et le temps faisant, il nous aurait été franchement impossible de revivre ces moments partagés... Certainement pas de la même façon, pas avec la même énergie, et encore moins avec la même appréciation de l'instant présent.

Norah était enracinée dans le présent, elle réussissait à s'enraciner dans ce présent... Une fois qu'elle s'est mariée et qu'elle a eu ses deux enfants, elle a été plus qu'obligée de s'enraciner dans le présent. Je l'ai même vue s'enterrer dedans avec dépit, s'enliser dans la réalité... Elle n'arrêtait pas de me dire, avec un soupir qui en disait long : « Je suis passée de l'autre côté. » Oui, de l'autre côté des responsabilités et de la routine décuplées, de l'autre côté de la mise en danger de son corps, de sa vie... De son mental aussi finalement, puisqu'elle n'y a jamais prêté attention. Elle estimait que consulter un psy était inutile, qu'elle ne savait pas quoi dire à une personne somme toute inconnue et qu'elle payait, de surcroît. Elle n'a jamais pris ce domaine au sérieux, elle en riait, elle ne voulait certainement pas m'offusquer, je le sais. C'était son avis, un point c'est tout. Je l'ai accepté en riant avec elle : « C'est toi qui sais, c'est toi qui vois.

Je l'ai cherchée sur le plus célèbre des réseaux sociaux, et j'ai vu que son profil avait disparu. Je viens de la chercher sur internet, et j'aperçois son profil professionnel toujours actif. Elle a déjà les cheveux courts sur cette photo de profil et elle se prend en photo de haut, dévoilant ses yeux et son regard rieur, sous ses lunettes de soleil noires. Elle y a noté sa chère profession : monitrice éducatrice. Elle a aimé, comme à son habitude, des publications sur l'optimisme. L'une d'elles indique six facettes à retenir pour être optimiste :

- Je mérite du repos ;
- C'est normal de pleurer ;
- Ma voix compte ;
- Je fais de mon mieux ;
- J'ai le droit de dire non ;
- Je suis fière de moi.

Cette publication date d'un an.

Savoir et voir qu'elle a pu cliquer sur ce post il y a un an m'émeut... Je sais qu'elle a dû le faire avec le sourire et toute la sincérité qui la caractérisait. Je sais qu'elle a apprécié toutes ces facettes de la personnalité d'une optimiste. S'il avait fallu, peut-être aurait-elle ajouté :

- Tu as le droit d'avoir envie de guérir et de tout faire pour continuer à vivre.

Je pense qu'elle aurait été en capacité de penser ne serait-ce que ça et d'y croire profondément.

Elle a aussi réagi à la photo d'une petite fille tchadienne qui a remporté le prix du plus beau regard en Afrique et au Moyen-Orient ; le post d'une diététicienne l'a touchée aussi :

- Je ne cherche pas la perfection dans les personnes, mais la sincérité, accompagnée d'un soupçon de sensibilité, avec un fond d'humanité.

Même si elles n'étaient que deux à aimer ce post, elle l'a fait parce que c'est bien ce qui animait Norah : la sincérité, la sensibilité et l'humanité.

Ce qui me surprend, c'est ce « like » pour la photographie d'une femme noire entrepreneuse... Aurait-elle eu le désir d'être comme cette femme ? De réussir dans l'entrepreneuriat ? La connaissait-elle ailleurs que sur les réseaux sociaux ? Elle a suivi un directeur de création, un homme, un artiste.

Elle a suivi un collectif atypique qui dit :

- Ne vous comparez à personne. Gardez toujours la tête haute et souvenez-vous : vous n'êtes ni meilleur ni pire. Vous êtes simplement vous et cela, personne ne peut le dépasser.

Elle a aimé.

Elle a soutenu toutes les causes et notamment celle de la solidarité autour de l'Afghanistan.

Et enfin, il y a quatre ans, elle a aimé et surtout apprécié la litanie d'une dame, une directrice générale, qui écrivait :

« J'ai embauché quelqu'un qui ne m'a pas serré la main fermement lors de l'entretien, il était excellent en tant qu'employé.

J'ai embauché quelqu'un avec trois fautes de frappe sur son CV, elle était la personne la plus minutieuse avec laquelle j'aie jamais travaillé.

J'ai embauché une personne avec quatre enfants, je n'ai jamais rencontré une personne aussi dévouée et engagée dans sa carrière.

J'ai embauché une personne qui avait un dossier criminel en tant que jeune adulte. Il est VP, maintenant.

J'ai embauché une personne de plus de soixante ans, elle m'a appris quelques trucs sur Excel que j'utilise encore aujourd'hui !

Donc, avant de jeter ce CV parce qu'ils n'ont ni certificat ni diplôme, ou de ne pas rappeler un candidat parce qu'il ne vous a pas donné une poignée de main ferme, pensez à essayer quelque chose de nouveau, quelqu'un de nouveau.

Ce texte n'est pas de moi, je l'ai traduit, il reflète par contre 100 % de ce que je pense. Je n'ai pas l'auteur pour lui donner crédit. »

Norah habitait près de Marseille, en France, elle avait treize relations sur ce réseau, duquel elle est membre depuis 2013.

Le nombre treize semble nous lier à vie... à la mort.
Le nombre treize, je l'ai trimbalé dans ma tête pendant toute une année, me demandant ce que ça venait faire là...

Le nombre treize m'a envahie de superstition, de peur, parce que je pensais le voir partout, et je l'ai vu partout, même sur le tee-shirt d'un homme qui m'avait invitée au restaurant, un homme qui ne me plaisait pas du tout, mais qui m'a aidée pour l'élaboration de ma thèse de doctorat dans le domaine du football... Je ne sais pas si j'ai pu en parler avec Norah... Je ne sais plus si nous étions vraiment en contact à cette période-là de ma vie. Tout ce que je sais, c'est qu'elle avait réussi à partir de cette ville morne et sans intérêt... et qu'elle se sentait bien là-bas dans le Sud-Est. Tout ce que je sais, c'est qu'elle m'a longtemps et souvent sollicitée pour que je vive avec elle là-bas au soleil... Et je me souviens soit d'avoir étudié la question, soit de lui avoir répondu un non catégorique ; j'ai bien pensé la suivre, mais pour quoi faire ? Mon avenir et mon présent, d'ailleurs, je les croyais et les prévoyais seule...

Depuis que j'écris sur Norah, je ressens une sorte de mélancolie qui m'envahit. Je pense l'avoir déjà écrit, mais là, c'est devenu très prégnant. Les émotions sont exacerbées... Je me sens à nouveau à fleur de peau avec une hypersensibilité qui s'éveille et se réveille jusqu'à toucher à mes projections les plus lointaines.

Actuellement, à la lecture des histoires de vie des écrivains les plus connus et les plus retenus par les programmes scolaires français, je prends de plus en plus conscience de la finitude de la vie... de la recherche de gens. Je suis sur un chemin qui est l'écriture... Norah était toujours présente quand je la sollicitais dans ce domaine. Elle a acheté certains de mes livres, dont le premier, qui n'a plus trouvé d'existence parce que trop périlleux... Je ne pense pas qu'elle l'ait lu, mais elle a toujours su me dire qu'elle avait acheté un livre ou qu'elle allait participer à sa sortie.

Lorsque je suis venue chez elle, il y a deux ans déjà, dans sa grande maison et ses murs épais, plus vieille que nos âges réunis, je les ai vus, ces livres, sur la table de nuit du matelas de l'invitée que j'étais. J'étais à la fois émue et rassurée. Au fond, c'était normal et banal. Elle était mon amie.

Elle a dû me les montrer, elle a dû me signaler sa loyauté à travers la matérialisation de ce phénomène. Je l'ai aimée pour ça... Je l'ai admirée pour ça... Je

ne sais pas si j'aurais fait la même chose pour elle... Je ne sais pas... Elle ne m'a jamais critiquée, elle n'a jamais trouvé étonnante cette bascule vers l'écriture, la publication... Elle a suivi le mouvement, toujours sans broncher... C'est la classe ! Une classe absolue !

C'était une façon de se préoccuper de moi, de m'avertir de sa présence, de donner du sens à notre relation... Je regrette de ne pas avoir su me préoccuper d'elle de la même manière... J'en venais à être un peu jugeante, un peu piquante, à la pousser à prendre des décisions claires et rapides par rapport à ses tracasseries, ses disputes avec son mari, ses difficultés avec les enseignants de ses enfants. Je l'écoutais quant à la douleur ressentie à la mort de son père, je lui disais que j'étais là... Mais elle n'a jamais pris la proposition au sérieux... Je n'en ai pas su davantage... Je me souviens de lui comme d'un homme bienveillant et calme, observateur, et à l'arrêt parce qu'en invalidité pour une raison que j'ignore... Un peu comme elle, finalement.

Je me souviens de ces vacances à La Grande-Motte. Nous y sommes allées toutes les deux, alors que ses parents avaient loué un tout petit appartement pour le mois d'août. Je l'ai conduite jusque là-bas... Nous avions prévu de rester quelques jours... Sa maman nous a accueillies tranquillement, son papa semblait n'avoir rien à dire... Il était heureux, juste heureux de revoir sa chère fille. En silence, il l'a fait, en silence, il nous a laissé un peu de place sur le lit superposé, en

silence, il n'a eu aucune objection à nous voir sortir en discothèque.

Sa maman nous a laissé les clés et ne nous a donné aucune consigne particulière, elle a dû embrasser sa fille et lui transmettre en chuchotant toutes les consignes d'autoprotection, d'autoconservation, lui tenant la tête des deux mains, l'enlaçant avec force, avec toute la force de son amour pour elle.

Aucun réel dialogue n'a dû sortir de nos relations, de nos contacts... des banalités, peu d'intérêt de sa mère pour moi, la tête baissée, les prières établies, la cuisine faite, je n'avais qu'à obéir à son rythme, à ses rythmes à elle, à son autre fille... comme le faisait avec facilité et docilité son mari... Les instants de plage, de mer, elle n'était pas là. Seul le papa était présent, s'asseyant sur la serviette, fumant, il pouvait rester des semaines et des mois... immobile... Son regard partait vers l'horizon. Je me souviens dans l'eau, seule, à tenter d'attirer son attention comme celle d'un papa sur sa fille... Mais jamais je n'ai croisé son regard. Je ne sais pas si ça dérangeait Norah. Loin de moi l'envie de lui voler son père... Ce n'était pas mon père... Je l'observais attentivement pour probablement prévoir les actions et les réactions qu'un père devrait ou pourrait avoir... Oui, parce que je n'ai jamais eu ni d'attention ni d'amour d'un père, jamais.

Ces moments, petite, où avec l'une de mes sœurs, ce père nous emmenait au restaurant pour manger des nems hors norme, ce moment où il m'a offert une tablette de chocolat et où il m'a prise sur ses épaules...

Cette pièce tendue en échange d'un baiser sur la bouche, ces regards baissés ou dirigés vers d'autres que moi... Je me demande si j'en ai manqué au point de multiplier mes aventures masculines, pour me sentir étreinte quelques secondes, quelques minutes, pour sentir un regard sur moi quelques secondes, quelques minutes, pour me sentir moins seule quelques secondes, quelques minutes... Je ne sais pas réellement si c'est dû à cela... Norah a toujours connu son père jusqu'à ses dix-huit ans, et elle aussi a multiplié les aventures amoureuses et sexuelles.

Cette attraction vers la gent masculine n'est pas liée forcément à l'absence ou à la recherche d'un père. Ce serait trop caricatural de le définir ainsi, ce serait un raccourci trop vulgaire que d'amener à voir cette simple démonstration.

Je pense que nous sommes toutes et tous en tant qu'être humain en quête d'attentions, de regards et de retours positifs, surtout si nous n'avons pas développé une estime de soi assez valorisante pour être le plus souvent et le plus amplement autonome, indépendant. Renforcer cette estime de soi aurait dû être un travail de tous les jours pour toutes les deux, pour ne pas nous perdre en considérations, pour n'avoir pas à nous pencher sur des hommes qui n'en valaient pas la peine... Pour ne pas avoir à déchanter, à pleurer, à sangloter de toutes nos âmes pour un homme qui peut nous dire : « Je t'ai beaucoup aimée, mais je ne t'aime plus » ou « J'aime toujours mon ex, je vais retourner avec elle » ou « Je t'apprécie beaucoup, tu sais »

surtout lorsqu'il n' imagine pas une seule seconde sortir au cinéma avec nous... surtout s'il ne veut pas être vu en public avec nous...

Nous aurions pu passer outre, passer notre chemin... Le problème qui s'est ajouté à ça, c'est que nous voulions vivre le moment présent, donc ce qui se présentait à nous, à cause de la solitude, trop lourde, trop cinglante.

À Aix-en-Provence, Norah a rencontré un vendeur de chaussures, un gars assez grand, avec un peu de poids, son jumeau en homme. Un peu perdu entre son ex et Norah. Il venait juste de rompre avec sa copine... Ni une ni deux, mon amie n'a pas pris le temps de réfléchir aux inconvénients que cela pouvait présenter, ni une ni deux, elle s'est retrouvée avec lui dans son lit à elle, un lit en hauteur, pour gagner plus de place dans ce studio au rez-de-chaussée d'une maison située en centre-ville.

Ni une ni deux, elle a lié une relation si étroite et si intense à ses yeux qu'elle a réussi à l'appeler « Mon bébé » par téléphone. J'hallucinais devant ces petits noms que tous les deux se donnaient, au bout d'à peine trois semaines, un mois de relation.

Aucun frein, que de la vie, de l'enthousiasme à l'idée de pouvoir se retrouver ne serait-ce qu'au téléphone, de prévoir de se voir, chez elle ou ailleurs, mais jamais chez lui. J'ai ressenti et vu Norah joyeuse, aux anges d'être avec cet homme.

Je sais que je les ai observés, je sais que j'ai douté des intentions de cet homme, je sais que je savais que pour lui, cette relation n'était pas aussi sérieuse que pour Norah... Il avait son permis, il avait une voiture, et c'est lui qui nous a conduites, Norah, son amie et moi, sur les plages de Fréjus, au restaurant du bord de mer... Et c'est Norah qui payait leurs repas, qui le taquinait, qui lui tenait la main à table, qui le collait sur la plage, qui le sollicitait quand elle pouvait craindre sa prise de distance ou son éloignement.

Une semaine après mon retour chez moi, il lui a annoncé par texto qu'il était retourné avec son ex, après des jours d'attente de nouvelles de Norah. Jusqu'au bout, elle y a cru...

Hier, je suis allée chez le coiffeur... Comme j'ai changé de région, je n'y suis allée que pour la seconde fois. Je n'ai pas envisagé d'être prise en main par un autre coiffeur que celui qui m'avait reçue la première fois. Quand cette petite dame en surpoids, habillée d'une robe de petite fille et chaussée de ballerines ornées de grosses perles blanches, avec son air grave et peu enthousiaste, s'est approchée, j'ai été choquée. Je n'ai pas su quoi dire... Je ne pouvais décemment pas lui dire que ce n'est pas elle que je voulais... parce que la fois précédente, elle m'avait lavé les cheveux à la va-vite et de façon peu respectueuse... Elle m'avait éclaboussée partout et j'avais bien évidemment ressenti qu'elle n'avait pas envie d'être là par cette remarque malvenue : « Je vous mets un produit qui va vous arracher tous vos cheveux... Non, je rigole, bien sûr, c'est un très bon produit, ne vous inquiétez pas. » Tout en rigolant à gorge déployée, un peu comme une sorcière qui jette un sort. Je n'ai rien dit, tout ce que je savais, c'est que plus jamais elle ne toucherait mes cheveux. D'ailleurs, en sortant, j'ai demandé au compagnon de ce cher coiffeur, propriétaire des lieux, que je souhaitais, pour la prochaine fois, qu'il me prenne en charge du début jusqu'à la fin. J'ai pensé avoir été entendue... Que nenni !

Norah aurait certainement réagi différemment. Aurait-elle demandé une couleur végétale ? Cette teinture indispensable qui contribuerait au bien-être du cheveu, du cuir chevelu, des méninges, du cerveau,

des neurones de la coiffée... Surtout lorsque j'entends les médecins spécialisés en cancérologie préconiser aux femmes de ne pas appliquer de teinture chimique pendant le traitement chimiothérapique... Et puis, qu'est-ce qui nous pousse à utiliser des produits chimiques aussi nocifs sur le crâne, sur les cheveux en contact direct avec nos nerfs, nos méninges ? Tout ça pour avoir une couleur fantaisie, pour cacher les cheveux blancs, pour sortir plus jeune... Ça vaut le coup, vraiment ?

Là, je suis face à une personne qui m'explique, en me pinçant une partie des cheveux à l'arrière de la tête, que pour reproduire cette couleur naturelle, il faut deux applications, donc trois heures de rendez-vous et que c'est irréversible, dans le sens où on ne pourra plus y appliquer de couleurs vives, de couleurs claires... Je viens de loin et ce qu'elle me propose, c'est juste d'atténuer la couleur précédente, la couleur cannelle que je me suis évertuée à appliquer sur les cheveux depuis le mois d'octobre de l'année dernière... pour ensuite reprendre rendez-vous et aller vers ce que je souhaite... ou tout simplement repartir et réfléchir tout en prenant un rendez-vous qui prévoira ces trois heures de soin, sans bien évidemment annoncer le montant.

Je suis toujours sous le choc de sa présence, de son ton, de ses gestes et de son attitude, remplie d'hypocrisie et exempte de chaleur, je lui demande de faire appel à son patron... Elle va le perturber dans son travail avec une autre femme aux cheveux très

courts, elle lui explique que c'est pour un diagnostic. Il vient vers moi, presque embarrassé, et explique pour la seconde fois ce que cette dame a tenté d'expliquer... Le caractère définitif du retour vers une couleur foncée et plus naturelle... dans l'application d'une teinture végétale. J'étais prête à repartir, remettant mon bloc, ma feuille d'écriture et mon stylo dans mon sac... Je bouillonne... J'en ai assez... Ce gars n'en a rien à faire... il sait que c'est avec lui que j'ai envie d'être à ce moment-là, mais il est trop préoccupé par autre chose, me précisant qu'il n'est pas spécialiste de la couleur végétale, même si c'est lui qui s'est occupé de moi la fois dernière et que Mélanie est cette spécialiste. Je ne veux pas du côté définitif... Je le précise deux-trois fois... Je décide alors d'une couleur plus chatoyante : le rouge, l'acajou. Je le dis à Mélanie. Damien s'échappe sans aucun problème... Il me laisse entre les mains et le regard méprisant de son employée. Je lui dis : « Excusez-moi si je vous ai froissée. »

Elle me répond, sans me regarder : « Non, non, ce sont vos cheveux, hein ?! »

Je lui fais un compliment sur la couleur des siens.

Elle répond avec un ton piquant : « Ah non ! Ce n'est pas joli, ma collègue s'est trompée... Ça arrive, mais c'est pas beau. Je n'ai pas de cheveux blancs et voyez au niveau de la raie, la démarcation est très marquée. »

Je dis : « Ah bon ?! » Genre « Pardon ! »

Et elle ajoute : « Je suis tout de même coiffeuse ! »

Elle finit par me scotcher. Je ressors mon bloc-notes, mes feuilles et mon stylo... Là, elle me rétorque : « Je ne vous propose pas de lecture... Vous allez écrire ? »

Je réponds brièvement : « Oui. »

Elle balance : « Je le savais... Du thé ? Du café ? »

Je dis : « Non merci ! »

J'ai bien pensé qu'elle ne m'avait pas du tout entendue sur ma volonté d'arroser mes cheveux de rouge, surtout quand j'ai vu son pot arriver. Elle y mélange un produit marron, absolument pas rouge. Je lui demande confirmation en montrant cette mixture : « C'est bien de l'acajou, n'est-ce pas ? »

« Oui, c'est ça », répond-elle d'un ton sec et toujours étonné par mes interpellations.

« D'accord, parce que je trouve que c'est un peu marron. »

Je tente de me rassurer, j'ai quand même ouvert ma bouche à plusieurs reprises pour lui dire ce que je désirais, et en plus elle me répond, signe normalement qu'elle m'a au moins entendue.

Elle commence à appliquer sur mes cheveux cette terre mélangée à de l'eau chaude ayant l'apparence de la boue. Elle s'applique et me dit avec le ton le plus doux qu'elle est capable de m'envoyer : « Voilà une jolie couleur, une couleur plus claire va ouvrir votre visage. »

Je me dis : « D'accord, c'est plutôt bon signe. » Une sorte de réconciliation semble s'opérer entre nous. Je commence à écrire. Je n'arrête pas d'écrire. Elle a mis son alarme pour venir me chercher et me laver les cheveux, me promettant l'application d'un lait qui pourrait vraiment accrocher la couleur.

Autre surprise, une autre personne, que je n'avais pas vue lors de mon arrivée, est juste à côté de moi, à ma gauche et me dit : « On va passer au bac ? » sans se présenter. Toujours en train d'écrire, je la regarde et lui réponds par l'affirmative. Elle est encore plus petite que Mélanie, elle ne se présente pas du tout, je ne sais pas qui c'est. Elle me prend en charge et commence à toucher mes cheveux et ma tête avec vigueur, presque avec brutalité. Elle tire mes cheveux comme on manipule du linge, elle les essore comme on essore des vêtements. Je n'ose pas lui dire à quel point c'est violent. Je laisse faire jusqu'au moment où elle passe sa main sous ma nuque et me retourne la tête, me cognant la mâchoire contre le bac. Je le lui signifie, elle ne réagit pas, elle vient même à me reprocher de ne pas avoir répondu à sa question, à savoir si je sentais le système de massage du siège, qu'elle a du mal à manipuler, signe qu'elle est là depuis peu.

Elle tient de l'or dans ses mains : mes cheveux, et elle ne se rend pas compte que c'est précieux pour moi, qui les ai vus tomber toute l'année dernière, pendant ma période de stress intense, de culpabilité et de haine de l'autre indescriptible...

Elle dit faire un massage et elle me manipule le crâne comme si c'était un ballon, y appuyant comme rien... Mélanie m'avait massé le crâne pour faire pénétrer une huile dont je ne connais pas la teneur.

Le problème dans ces dispositions, c'est qu'aucune description n'est faite sur les produits posés sur notre tête, elles pensent qu'au fond, notre corps leur appartient, alors on se soumet pour leur bonheur à elles de maîtriser leur domaine de compétences... Gênée, je suis toujours gênée dans ces conditions, surtout parce que c'est moi qui paye à la fin de la prestation quand même...

Après cette trituration, je finis par lui avouer à quel point elle était vigoureuse... Elle approuve, en plus, et peu patiente, elle me brosse les cheveux plutôt que de me coiffer normalement, continuant à appuyer sur mon crâne et mon cuir chevelu pour que je sente bien le passage de la brosse... Elle a du mal à être douce et me demande ce que je fais dans la vie... Elle commence à parler de son couple, du fait qu'elle a lâché l'idée de tenter de sermonner, son mari avec qui elle est depuis vingt ans, qu'elle n'a jamais consulté parce que c'était cher, parce que sa mère, à la retraite, aurait pu être une bonne psychologue et qu'elle est là pour elle, qu'elle aurait bien aimé exercer ce métier, qu'elle était aide-soignante il y a dix ans, qu'elle avait été chez la concurrence il y a peu en tant que coiffeuse, qu'elle a passé trois semaines au Portugal avec ses enfants et son mari en camping-car pour décompresser...

J'ai fini par connaître son prénom, Marion, c'est Mélanie qui la nomme.

Marion est étonnée que je puisse avoir une clientèle « fidèle » et tout en parlant, elle coupe mes cheveux. Elle a fini par me convaincre de tailler les bouts abîmés et surtout de les dégrader un peu... Comme elle est très petite, et qu'en plus elle ne s'y est pas adaptée, que mes cheveux sont longs, elle se met presque sur la pointe des pieds pour tendre mes cheveux vers le haut et les couper...

Je finis par en rire parce que je me dis que je suis vraiment mal tombée, dans ce salon... Les émotions négatives sont trop nombreuses... Je sais que Norah en aurait rigolé aussi si elle avait été dans mon cas, si elle m'avait entendue en parler avec toute la déception et le désarroi et surtout le cynisme ressenti à ce moment précis... J'entends son rire... et ses mots : « Non ?! Sérieux ? » Oui, sérieux... Norah et ses cheveux, encore plus crépus que les miens, devaient passer chez l'Africaine pour les couper, les coiffer, les lisser, les natter... Elle était plutôt satisfaite, elle savait qu'aucun salon de coiffure conventionnel en France ne pouvait gérer ses cheveux d'Africaine, elle le savait, mais moi, je m'obstine à fréquenter les salons types européens qui s'occupent des cheveux raides et lisses... et peu nombreux... Quelquefois, nous avons nous-même du mal à nous adapter à notre condition à force de vivre parmi les personnes à la peau blanche, nous avons l'impression d'être blanc, à force de nous mélanger aux personnes aux cheveux

raides et lisses, nous nous voyons avec des cheveux raides et lisses ou nous nous devons de leur ressembler quel que soit le moyen utilisé, même si ça doit brûler les cheveux, tuer le cuir chevelu, dénaturer nos racines...

Alors qu'il suffit de nous regarder dans la glace, de scruter nos ancêtres, notre passé pour comprendre des choses évidentes, accepter notre condition et faire avec celle-ci en recherchant des personnes compétentes au traitement de cette condition... Comme ma peau, pendant mon adolescence, des taches blanches se sont accumulées sur mon ventre, dans mon dos, je me suis tournée vers un médecin et une dermatologue français, qui n'ont jamais réussi à traiter cet aspect disgracieux... Ce n'étaient pas des mycoses, c'était uniquement ma peau de métisse qui mutait...

Et j'entends encore la dermatologue avec ses doubles foyers me dire : « Nous ne savons pas traiter les peaux noires et métisses en France, nous ne les avons pas étudiées. »

Elle ne s'est pas excusée, elle m'a fait régler la consultation, et je ne l'ai plus jamais revue... Mais j'ai persisté auprès de mon médecin généraliste, qui m'a tendu une prescription pour un cachet antifongique, à prendre pendant un mois... contre les mycoses... Je l'ai pris volontairement, déterminée à éradiquer ces taches blanches et disgracieuses sur ma peau...

À terme, je ne sais pas si ce médicament y a fait quelque chose, mais la couleur de ma peau s'est harmonisée.

Je ne sais pas si j'en ai parlé à Norah, je pense que oui... Elle était face à des problématiques différentes : les taches de rousseur accumulées quand elle s'éternisait au soleil... et elle aimait s'y exposer... En même temps, ça lui allait comme un gant, le soleil, le teint hâlé et ses taches de rousseur. C'était en harmonie avec ce qu'elle était, ça faisait partie intégrante de sa beauté...

Je sais que Norah aurait payé quatre-vingt-onze euros une coiffure et une couleur qu'elle n'aurait pas demandées, comme je l'ai fait... Je n'ai bien sûr pas vu les reflets acajou... Au moment du résultat fatidique, du séchage, de la demande de satisfaction...

Face à Mélanie, le miroir dans les mains, je lui ai clairement dit que je voulais une couleur rouge acajou... Elle a commencé à se débattre en me disant : « Non, ce n'est pas ce que vous avez demandé. » J'ai dit : « Si, et c'est aussi pour ça que j'ai demandé confirmation quand vous m'avez présenté la mixture. » Elle se froisse, le visage inquiet et grave, elle se permet en me regardant enfin dans les yeux : « Ah ! C'est complètement le contraire ! »

Elle est partie comme elle était venue. Aucune excuse, rien de ce qu'on pourrait attendre... Je dois dire que j'étais en colère, très en colère, le temps de passer à la

caisse. Marion a du mal à monter sur le siège haut, et m'avoue qu'elle a mal au dos et qu'elle devrait peut-être consulter. La précision étant que son homme critiquait et ne parlait plus à sa propre mère, lui conseillant d'aller consulter et vice versa...

Là, je lui demande le ticket... sous-entendant le ticket de caisse... Je lui indique qu'on ne s'est pas du tout entendues avec Mélanie. Elle me tend bien un ticket, mais c'est celui de la carte bleue. Je lui refais ma demande, elle me dit : « Je vous l'ai donné. » Je ressors le ticket, je lui rétorque : « Non, le ticket de caisse, s'il vous plaît. C'est quoi, le problème ? Je ne m'affirme pas assez, pour que personne ne m'entende ou ne m'écoute, ici ? »

Elle a pris pour sa collègue et pour elle. Mais ça n'a pas suffi à me soulager.

Abasourdie et dégoûtée par cette expérience, j'aurais bien aimé en discuter avec Norah, seulement elle n'est plus là... pour rigoler avec moi, elle n'est plus là pour me comprendre et prendre ma défense... Jamais elle ne m'aurait dit comme mon conjoint : « Tu as cédé » quant à la coupe et au dégradé. Jamais elle ne m'aurait dit ça... Ça aurait été si fluide, si complice entre nous que ça aurait glissé au point que je n'aurais pas eu besoin de passer une aussi mauvaise nuit avec cette sensation intense de perdre mes cheveux tellement ils ne m'appartenaient plus, tellement j'avais le sentiment de n'avoir aucune prise pendant qu'on les traumatisait...

Maintenant, est-ce si important à l'échelle de la planète, à l'échelle des autres traumatismes subis par les enfants, les personnes, les pauvres, les sans-toit ? Est-ce si important, au fond ? Il a fallu que je minimise et que je dévie mon attention sur mes huit trèfles à quatre feuilles et leur vernissage sur un tableau vierge, dehors au soleil, en proie aux moustiques et aux cinq piquûres, pour réaliser que je pouvais au moins gérer ça. J'ai continué à prendre ma vie en main, à dérouler mon après-midi en mangeant, en mettant mon studio vidéo en place, m'imaginant en train de faire de jolies choses.

Mais ça non plus, Norah ne le verra plus, elle ne sera plus là pour me donner son avis, pour en discuter avec toute sa bienveillance et sa légèreté...

Elle n'est plus là... et ça me fend le cœur.

Mais je dois continuer... en souvenir d'elle, de notre amitié qui a duré plus de vingt-quatre ans. Et dire qu'elle n'avait que quarante-six ans le 26 octobre, elle venait de les avoir dix jours avant ! Et dire que j'avais oublié de les lui fêter le jour même...

Et je me suis excusée platement... J'étais fidèle à cette fête d'anniversaire depuis des années, je me suis efforcée de l'être parce qu'elle, elle ne ratait aucun de mes anniversaires.

La dernière fois, ses deux enfants ont été réunis et enregistrés en vidéo pour me le souhaiter... C'était charmant et touchant, des enfants que je connaissais à peine, que je n'ai vus que deux à trois fois, bébés, à l'âge de trois ans et à l'âge de huit ans, et qui se souviennent de moi, comme le portrait craché de leur tante, la petite sœur de Norah.

Quand Norah m'a nommée tata Maa auprès d'eux, j'ai refusé, j'étais mal, je ne voulais pas m'engager, m'investir auprès de ses enfants. J'ai osé lui dire : « J'ai déjà neuf neveux et nièces, ça suffit... Arrête de m'appeler comme ça, s'il te plaît... en leur présence. » Lasse de m'entendre le répéter, elle a fini par capituler et par comprendre de dépit... Je sais que ça l'amusait, elle souriait et riait quand elle prononçait ce « C'est tata Maa ! » en s'adressant à ses enfants. Nous ne nous rencontrions plus autant qu'à Limoges, nous nous contactions quand elle y pensait, pour me décrire sa nouvelle vie d'épouse, de maman, d'étudiante dans le domaine de l'éducation... Elle me parlait enfin de psychologie pour signifier quelques révélations expliquant sa manière d'être et d'agir envers ses enfants, leurs propres comportements et attitudes également. Elle est devenue accro à cette discipline, elle s'est enfin mise à lire des bouquins dans ce sens. Elle comprenait enfin certains phénomènes, elle jouissait en les expliquant par des termes scientifiques... Les formateurs poussaient leurs élèves à consulter... Mais elle n'était pas prête,

accrochée à cette croyance que ça ne lui servirait à rien... Elle savait assez ce qu'elle vivait, elle avait toujours su gérer, d'après elle... Des croyances empruntées à cette fameuse toute petite coiffeuse.

C'était un non-sens absolu pour elles, de parler à un inconnu et de le payer, en plus... Je pense que c'est encore plus absurde de céder une partie de son anatomie à un inconnu, dit spécialiste ou expert en la matière, qui ne prend pas le temps de l'écouter, de la comprendre et de l'accepter telle qu'elle est, de la connaître vraiment. Les remboursements ou la gratuité de ces prestations prêtent à confusion.

Les coiffeuses ne sont pas gratuites, leurs tarifs ne sont pas remboursés par la Sécurité sociale, par les mutuelles, et nous, les femmes, nous y allons, presque les yeux fermés, avec l'espoir de sortir du salon belles, nouvelles, réparées... Si les cheveux et les tumeurs avaient une ressemblance, ce serait dans leur traitement et non dans leur prix. J'estime qu'il est important de connaître une personne pour prétendre s'en occuper, en prendre soin, quelle que soit l'exposition d'une partie de son anatomie... Mais cela demande du temps, de l'énergie, de l'exclusivité, de la reconnaissance de la personne qui se trouve en face, pleine de son histoire, de sa personnalité et de ses espoirs...

Je parle autant des cheveux que des tumeurs, des mélanomes, des maladies que nous pouvons développer à force d'engrais, à force de taire les

maux, à force de s'oublier... de faire passer son mari, ses enfants avant soi... à force de ne pas prendre soin de soi... à force... Parce que Norah me racontait tout le protocole, toutes les étapes qu'elle traversait et les spécialistes qu'elle rencontrait. Elle ne me parlait jamais de ce qu'elle subissait psychologiquement, uniquement physiologiquement : « Je suis fatiguée... J'ai des nausées... J'ai la boule à zéro... Allez, je dois te laisser, mes enfants me réclament... Ils doivent se doucher, manger et je leur ai promis de les dorloter dans leurs lits... »

Norah était complètement et entièrement volontaire pour l'opération de cette petite boule détectée dans son sein droit, une toute petite boule qui avait été diagnostiquée comme un cancer, qu'il fallait traiter rapidement... au risque qu'elle grossisse et la tue littéralement... Il fallait opérer par radiothérapie, par chimiothérapie, par des rendez-vous incessants de contrôle, des examens et des analyses, menant à la perte des cheveux, au déséquilibre hormonal, à la difficulté de voir et de sentir son corps perdre les pédales, devenir un problème plutôt qu'une solution...

Norah s'est donné la possibilité de témoigner dans une vidéo qu'elle m'a envoyée... Si fière d'y avoir participé, si fière de s'être enfin dévoilée au public. Son interview témoignage est entrecoupée de rires nerveux, d'évidences, de euh, de silences en attendant de réunir ses idées, ses mots, toujours volontaire...

Aux questions de la journaliste, voilà ce qu'elle répond :

« Bon, bonjour, moi, c'est Norah... Aujourd'hui, j'ai quarante-cinq ans (elle rigole, elle sourit, les dents apparentes) Euh... J'ai deux petits de huit ans et demi. Mon premier cancer du sein, je l'ai découvert euh... en tirant mon lait parce que mes petits étaient très petits, ils avaient deux mois, donc c'est à ce moment-là que j'ai découvert une petite grosseur tout en haut (tout en montrant cette grosseur de sa main droite, remettant ses lunettes sur le haut de son nez) et à partir de là, ça s'est enchaîné... La boule, hein... euh... (le doigt sur la tempe droite, les coudes appuyés sur son bureau). Après l'annonce de la maladie (elle se touche le nez) et le protocole, voilà... Et euh... comment dire... bah... moi, j'ai pris ça comme une grippe, parce que mes enfants avaient deux mois et demi, et franchement, j'étais dans l'action-réaction (elle rigole comme si elle s'interrogeait, à savoir : « Je disais quoi ? On va où ? ») Moi, j'étais dans l'action surtout (la paume droite face à la caméra s'éloigne et touche à nouveau sa tempe droite).

J'ai même pas été choquée (la main s'appuie sur la table) parce que je pensais qu'à mes enfants, voilà...

Ce qui m'a le plus aidée : mes enfants, mes amies, ma famille, euh, l'association à laquelle je... à laquelle j'ai adhéré qui aide les personnes avec cette pathologie (l'index remis sur la tempe) On fait beaucoup d'activités, en fait... euh... de l'art-thérapie, du modelage, euh... ça, ça m'a beaucoup aidée, parce que déjà... euh... sortir du quotidien...

euh... mes copines de chimio, parce que je me suis fait des copines de chimio (elle rigole) au premier cancer donc, du coup, elles étaient là aussi pour moi, ben, pour la récurrence, avoir des projets à court terme et à (elle hésite) long terme, ouais, c'est ça, à moyen terme et le fait de rester dans l'action et d'avoir des sas de décompression, d'avoir un exutoire, voilà...

Ce qui m'a le moins aidée ? euh... (elle rit) euh... C'est compliqué, ça (elle rigole) euh... de gérer le quotidien, en fait, hein... parce que c'est fatigant, hein... la maladie, elle est épuisante quand même, mais voilà... y a pas grand-chose à dire par rapport à ça...

(Les conseils à donner aux patients ?) Déjà d'être entouré si c'est possible... euh..., d'avoir un exutoire, d'adhérer à une association parce qu'elles sont quand même... euh... elles sont à notre écoute, de parler de ses angoisses, du stress que... euh... c'est quand même pas évident (elle manipule un stylo, on l'entend faire cliquer ce stylo plusieurs fois) d'être tout le temps... On parle hôpitaux, on parle maladie... il faut s'écouter aussi... donc quand n'on a pas envie, on n'a pas envie (elle rigole) D'arrêter d'être multitâches, parce que les femmes, on est souvent à penser à ci à ça et tout... (elle rigole) C'est épuisant de sortir, d'avoir des activités, de ne pas être... pas enfermée à la maison et de rester dans l'action. Il faut garder cette ligne de conduite, après, c'est sûr qu'on est fatigué à des moments, il faut se reposer, mais garder à l'esprit qu'il faut avancer... voilà... »

Voilà ce qu'elle a pu livrer après trois minutes et quarante-trois secondes d'interview... Bien plus que ce qu'elle a réussi à me confier pendant toutes ces années, ces neuf années de cancer, de tentatives de guérison, de réparation, de diagnostics permanents, de résultats encourageants, alarmants, jusqu'au « Nous avons épuisé toutes les possibilités de traitement, le dernier, qui est encourageant pour beaucoup de patients, ne fonctionne pas sur vous. » Norah m'a dit en visio « Le dernier traitement ne marche pas... Allez, je te laisse, je dois m'occuper des enfants », le téléphone de profil et le regard sur le côté en train de me regarder... Elle me quitte avec ça...

Je viens de regarder *La méthode Williams*, avec Will Smith notamment, incarnant le père de cinq filles, dont Venus et Serena, grandes championnes noires américaines de tennis. Ce film est sorti en 2021, Norah était toujours vivante. Après le Covid en 2020, elle a pris conscience qu'elle devait absolument s'occuper d'elle et arrêter de prendre en charge son mari, alcoolique et addict aux drogues depuis des années, délinquant de la route... Cette charge mentale portée pendant plus de sept ans, elle a décidé de la quitter et d'endosser son rôle de femme, de vivre une nouvelle aventure de vie.

Elle a eu du mal à s'en départir, elle a été mise à l'écart de sa famille à lui... Le garçon malade de la famille, de maman... Sa belle-mère a préféré soutenir son fils et ne plus avoir affaire à elle... C'est classique... Le fils à maman... Norah s'est aperçue qu'elle ne faisait pas le poids... Elle a pris conscience qu'elle avait allégé la vie de ses beaux-parents en se mariant avec lui, en prenant la responsabilité de ses bêtises à bras le corps... Ses affaires avec la justice, avec la drogue, avec l'alcool, elle ne m'en a absolument pas parlé lorsqu'elle me l'a présenté pour valider ce mariage. Elle a préféré le taire, se taire, et avancer vers un objectif de femme de plus de trente ans, d'épouse et de mère... Elle n'a pas su et pu le cacher lorsque je suis venue lui rendre visite la première fois... Après la naissance de ses enfants et quelques semaines après ses premiers traitements, sans aucun cheveu, elle

tentait de sourire. Elle nous a accueillis, avec mon ex-conjoint, épuisée par les traitements, par son mari, par ses enfants, elle a quand même pris le temps et l'énergie de nous recevoir. Son mari avait un chien. Elle l'aimait beaucoup.

Tout était si exigü dans cet appartement, si sombre... J'étais embêtée de la voir dans cet état, dans ce mariage, cette double maternité, elle avait énormément changé, mais elle s'accrochait, elle tentait de garder le cap. Elle a dû nous avouer les plaintes contre son mari pour harcèlement et agression sexuelle. Je l'ai vue soulagée dans cette confidence, mais pas assez pour résoudre le problème... Cet homme commençait à se plaindre et à regretter de s'être marié avec Norah, en disant qu'elle avait changé ou qu'il s'était trompé sur elle... J'ai dû intervenir et l'engueuler : « Tu m'étonnes qu'elle a changé, t'es cinglé, toi... Elle vient d'avoir deux enfants d'un coup et un cancer, qui ne changerait pas ?! »

Elle devait être à ses petits soins, en plus... Elle n'avait plus la force de lui répondre... J'ai dû faire taire ses réclamations à lui, lui qui s'appliquait à fumer son cannabis sur le balcon, en nous demandant de ne rien en dire à Norah.

Les deux bébés étaient allongés dans un lit parapluie, tranquillement... La jeune maman ne savait plus où donner de la tête... et une tension s'est réveillée... entre mon ex-conjoint et moi... Il n'a pas apprécié que

j'intervienne auprès de cet homme, il m'a lancé tout de go : « Tais-toi ! » J'ai encore moins apprécié... et je l'ai remis à sa place... Norah, les enfants et cet homme ont assisté à cette déroute... C'était le début de la fin de cette relation pour moi...

Je n'ai surtout pas compris, je ne pense pas que nous en ayons discuté plus avant, je lui ai rappelé qu'il n'avait pas à me parler comme ça devant mon amie...

C'était une période compliquée pour Norah surtout, elle avait trois ans de moins que moi, et en très peu de temps, elle a transformé toute sa vie, de célibataire, vivant seule dans un appartement atypique et frais, elle est devenue épouse et mère, maîtresse d'un chien, dans un appartement sombre et exigu avec un homme « handicapé »... Les désillusions sont apparues très vite, trop vite... Surtout après cette lune de miel à Cuba, surtout quand le quotidien a pris le dessus, qu'elle a dû lâcher son boulot et dépendre financièrement de cet homme... Tout est tombé dans ses mains à lui : Norah, sa vie, ses espoirs... son destin... Une tragédie humaine. Elle ne s'en est pas vraiment aperçue. Elle devait se battre contre son propre corps, ce cancer du sein, elle devait se battre pour ses enfants, elle devait avancer, agir... « être dans l'action ».

Je l'ai écoutée, je n'ai pas su quoi lui dire, juste montrer que j'étais bel et bien présente auprès d'elle... Je ne lui ai jamais dit ce que je pensais de son mari, je me suis abstenue... C'était son choix le plus

strict, elle avait semblé heureuse au début, enchantée de prendre ce chemin à deux, de ce couple qu'elle avait toujours imaginé parfait, cet homme qu'elle avait toujours pensé le héros de sa vie, celui qui allait la sortir de sa solitude, de son célibat, de ses turpitudes amoureuses.

Oui, elle avait changé, je ne l'ai pas reconnue, je n'ai pas reconnu la fille joyeuse et joviale qui riait de tout, de rien, pour rien... J'ai vu cette femme en détresse, fatiguée par sa grossesse gémellaire... par cet accouchement par césarienne et par ce cancer... Je l'ai vue pousser cette poussette double, je l'ai prise en photo comme à mon habitude pour garder un souvenir d'elle, pour ne pas oublier nos rencontres.

Aujourd'hui, je n'ai aucun besoin de revenir dans mes albums photo pour la voir, cette photo, la tête baissée vers cette poussette, ses enfants... un sourire à peine esquissé... pour me souvenir de ce moment-là... Je me rends compte que j'étais quand même culottée de lui infliger cela... J'étais quand même culottée de faire comme si de rien n'était, de la prendre en photo sans son consentement véritable...

Elle s'est laissé faire... Elle a coopéré... Nous nous sommes tous promenés quelque peu autour des bâtiments et nous sommes rentrés... Elle a fait de son mieux...

Je n'ai jamais mis les pieds à Cuba... Norah était si enchantée et si heureuse qu'elle m'envoyait des photos et des vidéos de leur voyage. J'étais si heureuse pour elle... Jusque-là, tout était normal... C'était la vie qu'elle avait choisie... Elle avait décidé d'arrêter la pilule parce qu'elle avait entendu dire qu'il pouvait être difficile d'avoir un enfant rapidement... Alors qu'elle voulait en avoir bien plus tard... Ça, je ne l'ai jamais compris. Si tu n'es pas prête à tomber enceinte dans la semaine ou dans le mois à venir, n'arrête pas de prendre la pilule, bon sang ! Et je l'ai entendue dire : « Je ne m'attendais pas à tomber enceinte aussi tôt. » Je ne savais pas quoi lui répondre... Il est possible maintenant de gérer au mieux notre corps, alors, gère-le !

Est arrivé ce qui devait arriver, elle a mal vécu la grossesse... très mal vécu même... Elle en a chié « la vieille », à saliver comme jamais, à tomber d'épuisement, à avoir des nausées, à vomir, et le comble de tout ça, à attendre deux enfants au lieu d'un... Elle a dû arrêter de travailler et s'aliter rapidement et longtemps. Elle a dû s'occuper d'elle et lâcher son mari, ce qui a dû entamer leurs conflits... Deux ans à peine après leur rencontre, ils se sont mariés et elle est tombée enceinte...

À distance, j'ai entendu ses déconvenues, je ne l'ai pas du tout plainte, j'en rigolais avec elle : « C'est ce que tu voulais, non ?! Ben, tu l'as eu ! » Elle me

répondait : « Ah oui, ça ! Je l'ai bien voulu... mais pas aussi tôt et pas comme ça ! »

Norah et ses croyances, Norah et ses actes en lien avec ce qu'elle pouvait entendre ou lire, sans jamais s'adapter à elle, à ce qu'elle était vraiment. Au fond, nous étions pareilles, nous n'avions pas confiance en nous... Malgré ses deux parents, elle a toujours été mise à l'épreuve de ses origines, de ses capacités, de ses envies, de ses désirs...

Elle me poussait à aller la voir, et je le faisais... Par contre, pendant et après son mariage et ses enfants, elle n'a eu ni le temps ni la force de venir me voir... Je le lui rappelais quand elle insistait.

Je ne voulais pas avoir à me mettre à sa place d'épouse et de mère, et culpabiliser parce que je n'avais pas choisi la même direction. C'est vrai, les femmes célibataires sans enfant sont attendues, on n'a pas ne serait-ce que l'idée d'aller les voir... Parce que les femmes seules devraient être plus disponibles, on ne se déplace pas pour elles. Elles peuvent bien rester seules, on s'en fout...

Norah l'avait oublié, et pour elle aussi, il était hors de question de se mettre à ma place. Elle ne pouvait plus.

Maintenant qu'elle était malade, aux prises avec les examens, les analyses, les rendez-vous avec ses médecins, ses infirmières, à l'hôpital, chez elle, avec son traitement hormonal pendant cinq ans, pour « éviter toute récurrence », je devais être la plus disponible... Elle s'est mise dans une situation qui ne convenait absolument pas à son tempérament un peu fofou, un peu libre de faire ce qu'elle voulait quand elle le voulait, peu organisé, peu structuré, sans don particulier pour la cuisine, sans motivation réelle pour le ménage, pour la gestion d'une maison, d'un foyer. Elle a dû apprendre sur le tas, elle a dû rester dans l'action et souvent, je l'entendais me dire : « Enfin, je me pose ! » Et pour elle, se poser, c'était s'affaler sur le canapé et regarder à la télévision des trucs qui font rire, des trucs légers, très légers. C'était sa façon de se relâcher, de se laisser aller, sous son plaid.

Ce qui nous a vraiment unies, c'est ce Covid, ce confinement, c'est bizarre à dire parce que nous étions loin l'une de l'autre et pourtant, nous partagions les mêmes opinions vis-à-vis des décisions prises par l'État... de toutes les polémiques répandues, des tests incessants qu'elle devait passer pour entrer à l'hôpital, seule, toujours seule à pouvoir y entrer...

Pendant le confinement, elle a gardé ses enfants, elle leur a fait l'école, elle les a divertis, elle s'est encore plus fatiguée... Elle était plongée dans le désarroi le plus total, tout comme moi... J'ai pété un vrai plomb,

à tourner en rond, à ne pouvoir travailler, à ne pas toucher d'argent pour prévoir de payer tous mes crédits...

On s'envoyait des messages, des vidéos, des photos, controversés, choquants, indécents... On ne comprenait plus ce qu'on faisait là, sans avenir, sans projet possible, sans date de reprise, de sortie... C'était l'affolement... L'essentiel était que ça nous a à nouveau réunies...

Jamais on ne s'est fâchées, jamais on n'a eu de sujet de dispute, jamais. Et je pense que c'est la première fois que cela m'arrivait dans une relation amicale. J'ai souvent mis fin à mes relations à cause de cette sensation intime de ne pas avoir été respectée, ou entendue, ou écoutée, ou de ne pas partager les mêmes valeurs.

Norah m'a toujours respectée, soit elle me disait franchement les choses, soit elle se taisait et elle prenait le temps de laisser passer les déconvenues et de revenir en forme, avec le sourire et l'envie de passer du bon temps ensemble, toutes les deux.

Je n'ai pas pu écrire hier, parce que j'ai fait une petite excursion chez l'esthéticienne. Elle est adorable, elle a su être non seulement aimable, mais également douce... Je pense que Norah l'aurait appréciée... À trente ans, elle est encore célibataire et se débat avec ses mecs qui ne veulent pas vivre une histoire sérieuse avec elle. À la base, ces mecs-là ne lui plaisaient pas, mais à force d'insistance, ils réussissaient à parvenir à leurs fins... Elle est indécise, elle a des idées très arrêtées, elle est fraîche et sûre d'elle sur son lieu de travail... Elle est accompagnée par une psy parce qu'elle dit en avoir besoin pour sa vie amoureuse... Pourquoi pas... Elle m'enchanté par ses principes : « Ne jamais se mettre en couple avant et pendant l'été. »

Norah n'avait aucun principe de ce genre, elle se laissait porter par le premier venu, elle y croyait dur comme fer, comme toujours, elle acceptait que ça se finisse pour une raison ou pour une autre.

Je me souviens d'un homme avec qui elle était sortie... rencontré en tchatant sur une application. Elle savait qu'il était marié avec des enfants, qu'il ne serait pas souvent disponible à cause de sa famille et de son travail, il était chauffeur poids lourd. Il me semble qu'il était brun... Ça a duré quelques semaines tout au plus, jusqu'à ce qu'il rencontre une autre fille sur cette même application. À cette époque, Norah m'a appris qu'on lui avait détecté un papillomavirus dans le vagin. Quelques rayons ont suffi à l'éradiquer. Elle m'avait dit avoir bien souffert de ce traitement.

Je ne pense pas l'avoir tourmentée de reproches du genre : « Mais protège-toi, bon sang ! » ou « Mais tu ne te protèges pas ? » Je ne m'en souviens pas. Elle se donnait la possibilité de vivre sa sexualité comme bon lui semblait, sans barrière aucune... Et puis ces hommes qui pénètrent une femme sans mettre de préservatif n'ont aucun scrupule... Ils prennent du plaisir et peu importe les conséquences. Heureusement qu'elle prenait au moins la pilule. Cette petite consolation pouvait donner lieu à des débordements de sa part à elle... Qu'est-ce qui se passait dans leur intimité ? Ils se parlaient, au moins ? Ils ne se disaient pas que c'était dangereux ? Ils devaient taire cette éventualité pour juste prendre leur pied.

Les mecs lui demandaient-ils au moins l'autorisation de la pénétrer sans préservatif ou sortaient-ils leur rengaine habituelle : « Allez, s'il te plaît, je ne sens rien si je mets une capote » ou « T'inquiète, je vais me retirer avant... » ou « Tu es si belle ! » ou « Tu iras faire des tests » ou « ... » Et passaient-ils à l'action sans réflexion aucune ?

Nous n'en parlions pas vraiment... Tout ce que je sais, c'est qu'elle n'était pas la première à ne pas aborder ce genre de sujet avec moi. Tout ce que je sais, c'est qu'elle le taisait avec moi et si elle le taisait avec moi, elle devait le taire avec ses partenaires.

Norah donnait tout ce qu'elle était... Elle s'offrait corps et âme... sans compter ni argent, ni temps, ni énergie, ni santé... Elle était tout ouïe, toute disposée à vivre le moment présent avec cette même condition.

J'ai su m'inquiéter un peu pour elle « Protège-toi, Norah », et c'est sûrement pour cette raison supplémentaire qu'elle ne me disait plus rien par la suite...

Norah avait le verbe et les mots faciles. Elle appelait ses amants par des petits noms et savait dire « je t'aime » aussi facilement. « Mon bébé, mon canard, mon lapin... Allez, je t'aime » et elle raccrochait le téléphone en rigolant parce que l'autre commençait à être bizarrement occupé, donc indisponible pour elle... pour une raison ou pour une autre, mais surtout pour le travail. Elle ne décidait jamais des rencontres, c'est son amant qui décidait le moment de leur rencontre. Elle ne pouvait pas le voir quand elle le voulait, seulement quand il le voulait... le pouvait... C'est ce qu'elle entendait à travers ses explications, et elle ne cherchait pas plus avant à trouver une autre raison, la vraie, la plus cachée et la moins avouable... Hors de question pour elle qu'il n'ait pas envie de la revoir, hors de question de penser cela une seule seconde... Quelque part, elle avait raison de penser comme ça. Elle ne s'offrait que du bonheur et de la joie de vivre, que facilité et simplicité... Qu'est-ce qui pousserait un homme à lui dire qu'il ne pouvait pas la revoir ? Le travail... pour comprendre à la fin de la relation qu'une autre femme était en jeu, qu'une ex était dans le jeu... Une ex, la plupart du temps.

Comment faisait-elle pour encaisser tout ça ? Elle n'encaissait probablement pas... Elle continuait sa vie comme si de rien n'était.

Une fois, alors qu'elle était avec ce vendeur de chaussures qu'elle attendait impatiemment, je suis

allée la voir... Elle semblait comblée... Nous sommes, comme à notre habitude, sorties boire un verre, nous avons fréquenté un bar-boîte, nous avons mangé au restaurant. Un membre de ma famille et sa copine sont venus nous rejoindre, l'une de ses copines aussi. Elle m'a fait entrer dans un magasin avec un vendeur très spécial qui parlait étonnamment ma langue natale. Il m'a accostée dès que j'ai passé le pas de la porte.

J'ai observé ses objets, ses babioles, et je me suis approchée de lui pour lui poser une question. Il a prononcé un proverbe qui disait « Ne stresse pas, et accède à tes objectifs ». J'y ai acheté une peluche minuscule, qui m'a fait penser à cet ourson en peluche volé par une petite fille encore plus petite que moi... J'ai affectionné cet ourson marron au point que quand j'ai pu lui faire du mal, je l'ai fait. À la piscine, dans le petit bain, alors qu'elle n'avait pas pied, flottant dans sa bouée bleue, j'ai fini par la tirer par les pieds et la couler. Ma grande sœur m'avait interdit de reprendre cet ourson, qui était le mien, sous prétexte que la voleuse était plus petite que moi. « Oh, ça va ! Laisse-le-lui ! Elle est encore petite... Toi, tu n'en as plus besoin, tu es trop grande, maintenant ! » Voilà ce qu'elle avait crié vers moi, avec un regard dur et une grimace qui froissait son visage. Je l'avais trouvée si injuste et si méchante !

Par compensation, et pour redorer mon *ego* et me donner un peu de douceur, j'ai acheté cet ourson souvenir et le vendeur, aux cheveux châtons, à la

nonchalance avérée, me l'a mis dans un sac en papier recyclé, orné d'un chat et d'une longue citation de Pablo Neruda :

« Il meurt lentement
Celui qui ne voyage pas,
Celui qui ne lit pas,
Celui qui n'écoute pas de musique,
Celui qui ne sait pas trouver grâce à ses yeux.

Il meurt lentement
Celui qui détruit son amour-propre,
Celui qui ne se laisse jamais aider.

Il meurt lentement
Celui qui devient esclave de l'habitude
Refaisant tous les jours les mêmes chemins,
Celui qui ne change jamais de repère,
Ne se risque jamais à changer la couleur
De ses vêtements
Ou qui ne parle jamais à un inconnu.

Il meurt lentement
Celui qui évite la passion
Et son tourbillon d'émotions
Celles qui redonnent la lumière dans les yeux
Et réparent les cœurs blessés.

Il meurt lentement
Celui qui ne change pas de cap
Lorsqu'il est malheureux

Au travail ou en amour,
Celui qui ne prend pas de risques
Pour réaliser ses rêves,
Celui qui, pas une seule fois dans sa vie,
N'a fui les conseils sensés.

Vis maintenant !
Risque-toi aujourd'hui !
Agis tout de suite !
Ne te laisse pas mourir lentement !
Ne te prive pas d'être heureux ! »

Cette boutique était située en face d'une place arborée,
avec des terrasses de bars et de brasseries.

Ce crédo sur la vie, sur le fait d'en profiter quelles que
soient les blessures et les souffrances m'a bouleversée
au point de courir après cet homme, à la fermeture de
son magasin, pour lui dire merci et l'embrasser sur les
deux joues... Ça m'a donné une deuxième énergie. Je
ne devais pas être plus rassurée sur ma relation aux
hommes dans cette période... J'étais moi aussi, et
pour la énième fois, célibataire...

Nous étions contentes de nous retrouver et de nous dire au revoir en attendant la prochaine escapade sur la plage, au soleil, dans un magasin de fringues, au restaurant, dans un bar... Aucune souffrance lors de notre séparation, c'était naturel et simple entre nous... Nous nous acceptions telles que nous étions... certainement pas pour très longtemps... Il était impératif que nous reprenions nos vies quotidiennes, sans regret... C'était comme ça... Nous étions sûres de nous revoir, de nous embrasser, de nous prendre dans les bras, de nous raconter quelque peu, de rigoler... de dire des conneries plus grosses que nous... avec en ligne de mire la problématique des hommes, de ces hommes si différents de nous ne serait-ce que dans la dimension de l'engagement... amoureux... Nous pensions être vouées à rester célibataires toute notre vie...

Je crois que j'ai beaucoup aimé cette idée, c'était comme se rebeller contre les conventions morales qui veulent qu'une femme et un homme sont censés vivre ensemble, se marier et fonder une famille, avoir un chien et construire leur propre maison et puis... ?

Je crois que nous n'étions pas d'accord avec ce principe, mais tous les regards... familiaux, amicaux... portaient à nous faire croire le contraire sous prétexte de normalité.

Lorsque nous reprenions nos vies, j'étais loin de penser à elle, de penser à lui écrire ou à l'appeler... C'est souvent elle qui était à cette initiative... Je venais vers elle à chacun de mes déboires amoureux, j'avais besoin qu'elle me rassure, qu'elle me console en disant : « Ah là là ! Quel enfoiré ! Pff ! » Elle semblait m'écouter parce qu'elle rapportait à ses amis l'état dans lequel j'étais...

Lors de son mariage, je me suis confrontée à l'une de ses amies célibataires... Elle a dit devant tout le monde que Norah lui avait répété à quel point j'étais malheureuse avec mon conjoint... Elle a fait des allusions du genre : « Les apparences sont trompeuses » ou « Les psys sont les cordonniers les plus mal chaussés », avec un sourire en coin, en me voyant enjouée, rigoler aux côtés de ce conjoint de l'époque... Un gars qui ne voulait pas s'engager complètement et entièrement avec moi, qui ne pouvait envisager ni mariage ni enfant avec moi...

Norah était au courant et était vraiment désolée pour moi... Il faut dire que je n'ai pas apprécié qu'elle me dépeigne comme une fille triste et amère... J'ai dû me défendre face à cette inconnue : « Les apparences peuvent être trompeuses, en attendant, je suis en couple » ou « Je ne suis pas cordonnier ». J'en ai ri et je pense l'avoir vexée. Pendant toute la soirée, elle ne m'a plus du tout regardée dans les yeux... Elle m'évitait... J'avoue ne pas comprendre...

Tout ce que je désirais, c'était oublier ce marasme et profiter de la soirée, à rire, à déconner, à danser... Pendant que ce conjoint trouvait le moyen de reluquer une autre femme bien plus belle, plus grande, plus jeune, plus sophistiquée que moi... Là, devant tout le monde, autour de cette table ovale... Il n'a pas daigné danser avec moi sur cette piste, il la regardait, je la regardais et elle semblait gênée, ne me regardant pas, et devant moi faisait mine de ne pas s'intéresser à ce conjoint tout en se pavanant, altière, fière de cette apparence si attrayante... J'étais dégoûtée... Mais je suis passée au-delà de cette émotion, de ce sentiment très négatif et je me suis focalisée sur Norah, ses amies, sa famille très généreuses avec elle... Nous étions toutes et tous heureux pour elle...

Avant et après son mariage, j'ai remis en question mon couple... J'ai dit à cet homme tout ce que je ressentais et ce que je voulais... Mais il était mutique... C'était un monologue... et dans ce monologue, j'avais la sourde impression que je m'affirmais, qu'il allait prendre en considération tous mes impératifs... Il est resté égal à lui-même... Il était juste bon à prendre mon volant et à me conduire à destination malgré les bouchons...

Quelque chose s'était déjà cassé là et je n'ai pas voulu l'entendre ou le voir... J'ai continué cette relation et Norah savait que c'était peine perdue... Elle qui finissait par se caser, par trouver un homme qui assurait en se mariant avec elle... en grande pompe...

Elle semblait avoir réussi... Ses parents et notamment sa mère s'en réjouissaient...

Je suis en train d'écouter « Imagine Dragons » et leur titre *Waves*, « Vagues » en français...

Toi, Norah, tu n'étais pas très vague en tout et pour tout. Tu n'aimais pas faire de vagues, jamais tu ne provoquais, jamais tu ne froissais pour le plaisir de froisser, jamais tu ne te révoltais, jamais... Tu étais pleine de ce calme et de cette sérénité que d'aucuns t'envieraient aujourd'hui... d'aucuns qui cherchent à gérer leur stress, leur colère, leurs frustrations... Tu prenais les choses comme elles venaient... Pour ce qui était de l'océan ou de la mer, tu avais une préférence pour la mer Méditerranée... Pas de vagues, tu ne te baignais pas... Je ne sais pas si tu savais nager, tu te trempais de temps à autre pour revenir t'allonger sur ta serviette, en topless... Tes seins étaient menus et très jolis... Ton corps était immense, il se voyait de loin, et c'était appréciable... Peu importe les formes que tu avais, tu étais grande et ça suffisait à apprécier et à se taire à ton passage. Tu ne réveillais ni jalousie ni mépris... Tu étais là et aucune animosité ne pouvait émaner de toi, du regard qu'on pouvait porter sur toi...

Tes goûts musicaux n'étaient pas les miens... Tu aimais « Indochine » et leur fameux *J'ai demandé à la lune*. Moi, je ne comprenais pas tes goûts. Nous n'en discussions pas plus que ça... L'océan, c'était mon truc, la mer, c'était le tien, les vagues, c'était mon truc, le calme, c'était le tien, le rythme black-soul, c'était mon truc, ce n'était pas le tien, et alors ? Aucune

confrontation n'était utile à ces sujets... Pas de gros points communs à la base... pas les mêmes goûts, même pour les garçons... Et là, je dois dire « heureusement ! »... Quoique... Tu n'osais pas aller, tout comme moi, d'ailleurs, vers les hommes qui te plaisaient... Tu jouais avec eux à les taquiner, à les bousculer gentiment, à la bonne copine, agréable et rigolarde... et ça suffisait à ton bonheur... Moi, j'étais l'intellectuelle de service, exigeante, tranchante qu'il fallait approcher uniquement si tu étais sérieux et que tu ne te foutais pas de moi... J'étais électrique en tout, une énergie ambivalente m'habitait... Envie d'attirer et en même temps un repoussoir à cons, à pervers par instinct de protection... Ce qui ne m'a pas empêchée d'être abordée par des lourdauds, par des manipulateurs et de m'être laissé approcher et même toucher par excès de solitude et d'isolement... L'autonomie affective, c'est bien, mais quelquefois, c'est lourd et ça ne permet pas d'aller vers les autres, les sains d'esprit... Les autres simples et faciles... C'est alambiqué, c'est complexe et trop compliqué à vivre... Jusqu'à ce que j'aie compris qu'on ne pouvait pas vivre seule toute sa vie... La relation à l'autre était également un prétexte à apprentissage, à modelage des neurones, à structuration du cerveau... Oui, c'est le cerveau qui m'importait avant tout... Le cœur venait en seconde position... Il venait si je décidais que ça valait le coup, si ça allait m'apporter assez de richesse intérieure... Pour développer dans les meilleures conditions... ce qui faisait que c'était assez rare, finalement... J'ai couché avec beaucoup d'hommes par excès de solitude, parce que cette

solitude débordait au point de me détruire, de m'effacer de la surface de la Terre... Je n'ai fait que coucher pour être au moins touchée, pour sentir mon corps exister... Kinesthésique j'étais et je suis encore... Tout passe par le corps, le ressenti aussi et j'ai dû manquer de cette approche tant de fois...

Être touchée, caressée, pénétrée de la meilleure des façons, ce n'est pas si simple... Les garçons et les hommes sont si gauches, brutaux, inspirés par les films pornographiques, par des fantasmes de la femme à déborder, à dévaloriser, à insulter pour jouir... Il est vrai que dans cette configuration de la coucherie, nous étions tous interchangeable... Des pseudo-relations s'y intégraient... Ce n'étaient que des liens corporels... Je réussissais à détacher mes affects, mon cerveau et mon corps pendant un temps, mais ce n'était pas très agréable, au fond.

Norah le savait un peu, je pense qu'elle me regardait un peu comme si j'étais une extraterrestre, un peu comme cette copine-collègue suicidaire d'une autre époque, qui est allée jusqu'à me dire que j'étais « autiste » moi aussi, quand je lui disais que tous les hommes avec qui j'avais été étaient « autistes ».

Je me suis tue à cette remarque... et j'y ai longuement réfléchi... si on prend le mot « autiste » dans son sens propre, qui est l'incapacité d'entrer en relation avec l'autre, d'échanger de façon intelligible et simple... C'était sûrement vrai... J'étais « autiste ».

Ça me rappelle une blague que Noémie avait énoncée devant Sidji et Norah... émise exprès à mon intention... Elle me racontait l'histoire d'un gars qui faisait du stop... J'avoue qu'aujourd'hui, je ne l'ai pas retenue tellement elle était idiote et insensée... Ce genre de blague qui semble partir d'un fait réel et qui aboutit à un fait grotesque... Ma réaction n'a pas été à la hauteur de l'attente ni de Noémie ni de Norah... Je n'ai pas réagi... Elles pensaient que j'allais m'offusquer... Ça m'a étonnée et là aussi, je n'ai rien dit... Norah a, comme à son habitude, rigolé avec sympathie et empathie... Ça nous a réconciliées... J'ai fini par sourire aussi... C'est en cela que j'ai reconnu tout son respect pour moi et toute sa délicatesse dans la relation à l'autre...

Avant-hier, je suis allée à la piscine, j'ai nagé pour la première fois depuis des années... Ça faisait cinq mois que je m'étais dit qu'il fallait que j'aille nager parce que j'aime l'eau, j'aime la sensation qu'elle me donne quand je glisse dedans et dessus... et surtout le corps que me donnent tous ces mouvements techniques. Les bonnets, les maillots de bain sont obligatoires. Les hommes n'ont plus le droit de porter des shorts de bain. On ne peut plus courir, pousser, plonger, faire de l'apnée, prendre des photos... Et tout un tas d'interdictions et de conseils comme le fait de se doucher avec du savon avant de pénétrer dans l'eau des bassins... Tous ces panneaux que nous n'avions pas encore quand j'étais adolescente... Adolescente, j'aimais aller à la piscine de mon quartier, un maître-nageur sur place s'entichait de toutes les petites adolescentes... Il m'a appris à plonger avec élan, à courir, à sauter sur le plot et à exécuter un saut périlleux, à plonger en saut carpé ; quand j'avais quatorze ans, il me mordait le sexe pendant les jeux d'eau, de ponts qu'on faisait en groupe et qu'il organisait... La première fois, je n'ai pas vraiment compris, j'étais presque choquée... Il était si attirant, si beau et charismatique que je me suis laissé faire par la suite...

Denis était en couple, avait deux enfants en bas âge, il était blond, aux yeux bleus, sexy et plein d'entrain, presque doux et délicat... Il lui arrivait de se coller

contre moi par-derrière dans l'eau et je sentais son sexe se durcir à mon contact... J'étais émoustillée...

Denis a dragué ma sœur, a flirté avec elle, est allé au cinéma avec elle... et est allé beaucoup plus loin avec elle probablement. Je n'en ai jamais parlé avec elle... Elle avait quatre ans de plus que moi et il ne se comportait pas avec elle comme il le faisait avec moi... Devant elle, il me donnait des ordres et je me rebiffais, ce qui ne lui plaisait pas... Il écrivait des poèmes sur un cahier, me les faisait lire et attendait mon appréciation. Je ne comprenais rien à ce qu'il écrivait et j'ai fini par détester le personnage, qui devenait de plus en plus indélicat, qui m'a demandé si j'en avais pas envie quelquefois, comme ça... de sexe sous-entendu... Il était derrière moi à deux mètres, et j'ai dû me retourner pour lui dire de façon vindicative : « Non »... Ça, c'était après qu'il m'avait embrassée avec la langue dans l'eau, dans le grand bain et qu'il avait collé son sexe contre le mien. Je n'avais pas aimé, c'était rude, ce n'était pas bon et j'avais bien cru que j'étais tombée enceinte dans ce collage des sexes à travers les maillots de bain... La dame du vestiaire, de la caisse nous avait vus, et je me demande même s'il n'avait pas la même approche avec elle, parce qu'elle ne disait rien, parce qu'elle était complice et surtout réceptive à ses charmes...

Dès ce moment-là, je me suis détachée, je me suis sentie en danger... Tout s'est dégradé... Une autre fois, il était toujours derrière moi, à deux mètres et tirait la langue en regardant mes fesses, avec ce regard

avide et vicieux que je déteste... Je le vois encore parce qu'il m'a interpellée par un « MMMM ! Quel cul ! »

Je pense que Norah l'a su... Elle n'en a rien dit... Et cet épisode de ma vie m'a fait penser au film de Bertrand Blier intitulé *Mon beau-père* avec Patrick Dewaere, qui avait une trentaine d'années et sa partenaire qui n'en avait que quatorze dans le film. Elle était la fille de sa feuée épouse... avec qui il couche parce qu'elle l'attise... Elle, la fille de quatorze ans qui ne connaît rien au sexe, à la vie. Il tombe sous l'excitation... après avoir tant et tant freiné cette jeune fille de quatorze ans dans ses élans juvéniles...

À l'âge de quatorze ans, j'avais pu voir ce film comme une incitation à entrer en relation avec un homme de trente-cinq ans, avec toute l'excitation que ça implique...

Aujourd'hui, je me sens navrée que l'on continue à diffuser ce film qui date de 1981... Je l'avais vu à l'époque de ma petite expérience de jeune fille, et je l'ai revu récemment du haut de mon expérience de femme, et j'en suis dégoûtée... Cet homme serait puni aujourd'hui par la loi pour détournement de mineur...

Dans la vraie vie, les deux protagonistes sont morts. Dewaere s'est suicidé et la jeune fille a mal vécu les critiques... Décédée elle aussi. Cette scène devant le piano où on montre les seins juvéniles de l'actrice,

touchés, caressés sans grâce par son partenaire, ces baisers qui ne sont pas de jolis baisers m'écœurent...

Norah, ce n'est pas le genre de film qu'elle regardait, qu'elle avait l'idée d'aller voir, même de découvrir par curiosité. Elle aime les comédies, les comiques, les dessins animés, elle détestait tout ce qui était film d'auteur... Elle aimait *Harry Potter*, les films fantastiques... la science-fiction, les films pour enfants... Tout ce qui pouvait la détourner de la réalité... J'ai dû l'accompagner au cinéma pour le premier *Harry Potter*. Je n'étais pas convaincue d'aimer, d'apprécier. En sortant de la séance, je n'étais toujours pas convaincue... Pour elle, j'étais capable de passer plus d'une heure et demie devant un film qui était loin de mes sensibilités, de mes goûts... Pour elle, j'étais capable de beaucoup de choses.

Je ne sais pas si elle a subi des attouchements d'un homme adulte lors de son enfance ou de son adolescence. Jamais elle ne m'a raconté cette période de sa vie... jamais... Comme si c'était un passé révolu, comme si sa vie avait commencé à l'âge de dix-huit ans, en dehors de sa famille initiale.

Chère Norah,

Je prends le temps de t'écrire aujourd'hui parce que non seulement j'en ressens le besoin, mais en plus tu me manques infiniment. J'aurais aimé te parler de ce qui s'est passé ce week-end avec mon conjoint... Il a fini par me reprocher une unique chose, que je ne veuille pas aller au cinéma avec lui... Il me l'a reproché, a employé un ton que je déteste, du genre : « C'est ta faute ! » Lui qui, dès qu'il est en contact avec le fauteuil, ne pense qu'à s'endormir, lui qui n'apprécie pas plus que ça mes choix de film, lui qui n'aime que les films d'action et de science-fiction... Un peu comme toi...

Il était tard samedi, nous aurions dû aller au lit parce que nous étions fatigués, parce que j'étais déjà en train de m'endormir devant la télévision... Sa petite télévision à lui... Je suis restée là pour lui faire plaisir parce qu'il a évoqué la nécessité de regarder un film avec moi... De dos, il a émis un impératif insoutenable : « On va regarder un film ! »... Impossible pour moi de céder, j'ai un peu râlé, je lui ai dit ce que j'en pensais et c'est là que tout a commencé... Les reproches quelques minutes auparavant, lassée de rester devant cette télévision où il ne se passait rien d'intéressant, je lui ai dit : « Je m'ennuie, on joue aux cartes ? » pour passer le temps et surtout nous retrouver en face à face, entrer en relation certaine... se confronter gentiment, se stimuler tranquillement et en rigolant... parce qu'il

sait que j'ai tendance à tricher. Le pire, c'est que quand je ne triche pas, je gagne beaucoup plus vite... Ça clôt le jeu et c'est hyper chiant, en vérité...

Je ne me souviens pas d'avoir joué aux cartes avec toi, Norah... Je pense que ce n'était pas ton truc, ce n'était pas le mien non plus... Je n'ai jamais pensé à te le proposer. Les écrans : la télévision et le cinéma étaient nos occupations favorites... Le téléphone portable pouvait bien rester à côté, nous étions captées par ce que nous faisions et surtout nous étions en relation très souvent, à travers des remarques, des critiques, des regards complices, les rires moqueurs, les bousculades gentillettes, les taquineries, les mots qui sortaient en lien ou pas avec ce que nous regardions... C'est ce qui me manque véritablement aujourd'hui, cette connexion... ces accords et ces désaccords sans confrontation, ces silences que tu émettais à mes remarques acerbes ou tout simplement à mes vérités spontanées, sans filtre... Mes émotions et mes sentiments fusaient sans que je me préoccupe de l'impact que ça pouvait avoir sur toi... Tu avais confiance en moi... Tu savais que je ne te voulais pas de mal... Ça ajustait uniquement notre dimension relationnelle... Puisque nous ne vivions pas ensemble, c'était facile.

Avec mon conjoint, la vie à deux semble ouvrir des brèches du passé, du présent, de l'avenir... Presque à chacune de ses réactions, à chacun de ses tons, de ses mots, je suis en capacité de les rapprocher de ce que j'ai mal vécu dans le passé avec un ex... C'est

insupportable pour tous les deux... Lui qui a pu affirmer que notre relation était perturbée par nos relations passées et que c'est parce que nous avons eu ces relations passées que nous ne réussissons pas à nous projeter sereinement dans le futur... Oui, je le consens, le passé a cela de parasitaire, il a existé, et est malheureusement une référence négative certaine... Il a sûrement raison... Mais, je pense que nous sommes assez mûrs pour ne plus reproduire les erreurs passées, pour trouver à nous respecter assez pour continuer ensemble et savoir nous accepter tels que nous sommes... sans nous attendre à ce que ce soit utopique non plus tous les jours... Nous nous connaissons bien, cependant, dans ces moments de fatigue extrême, il arrive que des débordements surgissent, que nous ayons envie de nous affirmer si ce n'est de nous imposer plus que d'habitude, parce que nous pensons que c'est un raccourci efficace pour faire ce que nous désirons. Forcer l'autre à suivre le mouvement n'est pas le meilleur moyen pour s'entendre.

Il arrive que nous ne soyons pas du tout dans la même énergie, dans la même envie, dans le même besoin... C'est d'être assez vigilant à ça qui nous est nécessaire... afin de verrouiller toute forme d'agressivité, de violence, d'animosité qui partirait de n'importe où, de n'importe quoi, d'une frustration particulière, de quelque chose que nous n'avons pas digéré, dont nous n'avons pas discuté ou que nous n'avons pas exprimé... Nous ne sommes pas parfaits, nous ne sommes pas que des anges.

Alors que je me plaignais d'être trop sage, de ne pas assez délirer, danser, sortir, m'amuser avec lui et surtout avec d'autres, lui cherchait à me couvrir, à m'entourer, à m'encadrer et préférait ne rester qu'avec moi.

Je ne suis pas sur la même longueur d'onde que lui, je sors d'une grave maladie, d'un éclatement interne intense et je suis hypersensible... Hyper susceptible... Ce qui fait que son reproche n'est pas passé... Et je l'ai menacé de partir... Je lui ai dit prestement que j'étais énervée de ces reproches parce que je faisais de mon mieux et que j'étais au maximum... Je suis force de proposition et il est vrai que je peux en faire à chaque seconde de chaque minute, de chaque heure, et donc je peux changer d'avis selon mes humeurs et ma disponibilité d'esprit.

Il ne dit sûrement pas assez non ou est inondé ou envahi par mon trop-plein d'énergie quelquefois... Il arrive aussi que je sois en dessous de tout parce que je suis déçue, fâchée, par une prestation qui ne s'est pas déroulée comme je l'ai espéré... J'arrive à lui en parler, mais voilà, il est aussi sous le joug de mes émotions et tente quand il le peut de me rassurer... Il tente... Je l'accepte souvent et je fais en sorte de me calmer pour envisager de continuer à vivre sereinement et avec lui...

Mes coups de gueule... Ma voix forte et sèche, vindicative lui sont insupportables... Ça a été dans le passé un prétexte à une confrontation assez costaud où

il a essayé de m'arrêter dans ma colère... Bien sûr, ça n'a pas marché, je lui ai imposé de s'arrêter et particulièrement de ne pas me toucher parce que ça risquait de dégénérer et d'arrêter net la relation... de provoquer la rupture... qui entraînerait le fait de ne plus jamais se voir, se parler, se rencontrer, s'aimer...

Toi, Norah, tu m'as dit que ça t'arrivait quelquefois avec ton mari, qui ne faisait rien à la maison et qui continuait ses frasques... Tu m'as révélé qu'il vous était arrivé de vous rentrer dedans et que dans ce cas précis, tu prenais le dessus, que tu élevais la voix et que tu le bousculais, que tu lui crachais dessus, que tu l'insultais... Tu me le disais rapidement avec cette énergie que je te connaissais peu : énervée, en colère, bouleversée, embarrassée ne serait-ce que de me le dévoiler... Bien évidemment, je me taisais... parce que j'imaginais la scène et que c'était bien trop violent pour moi...

Dans ces conditions, vous continuiez votre vie ensemble sans forcément en reparler, en rediscuter soit pour vous excuser, soit pour faire en sorte de comprendre, soit pour éviter que ça se reproduise... Malheureusement, en couple, la routine et le quotidien cristallisent toutes ces habitudes relationnelles et empêchent un réajustement complet et entier... Le besoin serait de s'en détacher... assez, de partir quelque temps, s'aérer et s'ouvrir à d'autres horizons, se sentir libre de se diriger vers des possibilités plus vastes, de s'autoriser à voir autre chose... de s'oxygéner et de savoir clairement ce qui s'installe en

soi, ce qui heurte son cœur, ce qui blesse vraiment... De continuer à se connaître sans l'autre, pour pouvoir s'ajuster ou non, pour savoir si le sentiment d'amour est encore bien présent... plutôt que de continuer ensemble parce que le confort matériel et financier est le seul prétexte à la non-séparation, au fait de rester... Parce que le regard des autres est l'unique frein à l'envol si vital à son propre bien-être...

Le jour où tu as annoncé que tu étais partie, que tu entamais une procédure de divorce... Sept années s'étaient déjà écoulées où tu avais fait de ton mieux toi aussi, où tu t'étais persuadée que tu t'étais mariée à la vie à la mort... que tu n'avais pas le choix... que le choix de rester et d'assumer... Je ne pouvais rien dire à ça... C'était ta conviction... C'était ta persuasion à toi... je n'avais rien à en dire... Rien à ajouter... Tout ce que tu me disais restait ancré en moi et il m'était difficile d'apprécier ton mari... que je rembarrais dès qu'il me titillait. Il fallait que je l'accepte à tes côtés parce que j'étais incapable de te soulager, de le remplacer ou tout simplement de compenser... C'était ta vie...

Et tu as dû gérer tellement d'émotions... Tu as dû te confronter à une multitude de combats, pour rester en vie, pour élever tes enfants, pour faire une formation et trouver à être autonome et indépendante financièrement en travaillant, pour rester aux côtés de cet homme qui s'est transformé tout comme toi... Dans ta perception des choses, à force de mûrir, de

désirer tout autre chose... de te lasser de tout... de te sentir épuisée en tout...

Si j'avais pu te sauver, je l'aurais fait, si tu m'avais demandé de l'aide, je l'aurais certainement fait, mais tu ne me demandais rien... C'était ta vie... Tu as obéi à ton destin...

À la toute fin de ta relation, tu m'as demandé si j'avais vu à quel point ton futur ex-mari était mal en point... Je t'ai répondu tout de go : « Oui, je l'ai vu... Mais tu étais amoureuse, tu voulais absolument te marier, te réaliser en tant que femme, que mère... et vous étiez en accord pour tout cela... Oui, il était déjà malade, oui il parlait déjà au ralenti, oui il ne semblait déjà plus là parmi nous à cause de sa pathologie et des médicaments qu'il ingurgitait... Oui, j'étais étonnée que tu veuilles continuer une relation aussi construite avec lui... Oui, il ne te convenait déjà pas... Oui, et le reste a démontré qu'il n'était pas assez solide pour surmonter avec toi toutes ces épreuves de ta vie... »

Tu sais, ce soir-là, mon conjoint a convenu que nous pouvions jouer aux cartes, et il avait commencé à distribuer les cartes. Mais je me suis laissé absorber par la télévision, notamment un reportage sur les instituteurs ou les professeurs des écoles en *burn-out*... Leurs témoignages vont dans le même sens, à la suite du suicide de l'une d'eux : Christine Renom, à cinquante-huit ans, en 2019, trois semaines après sa rentrée scolaire... Elle était directrice d'une école à Pantin, elle avait signalé la dégradation et la

maltraitance dues à son rôle dans cette société et avec ses élèves et parents de plus en plus agressifs et violents... Elle n'a pas trouvé de retour de ses supérieurs, de l'inspection académique, paraît-il, et dans sa souffrance, sa douleur insoutenable, elle s'est donné la mort... Les témoignages ont convergé vers ces souffrances et ces douleurs, cette maltraitance, ces surplus de responsabilités, ces réformes de l'Éducation nationale permanentes et compliquées à mettre en place... vers ces enfants mal en point et violents, ces parents harcelants et menaçants... ces collègues à fort caractère qui jouent d'individualisme, cette absence d'aide, de compréhension, ce mutisme et cette solitude... Il a fallu attendre vingt minutes de reportage pour entendre le mot « *burn-out* »... ma maladie, moi qui ai voulu en faire plus et plus, qui en ai fait trop et trop... dépassant quelquefois mon cadre de travail... désirant ou ayant le besoin de sauver des vies, des gens qui eux-mêmes ne voulaient pas être sauvés, ou qui étaient venus bien trop tardivement dans mon cabinet...

Je suis restée scotchée là-dessus, mais mon conjoint n'a pas compris que nous ne jouions pas ensemble, que je reste là à constater que la société était en train de se dégrader, que les relations humaines se déformaient et déformaient, que les méthodes employées ne convenaient plus du tout à notre qualité d'humains...

Tu as su que mon travail était de plus en plus lourd à porter... Tu as su toute l'angoisse que je ressentais à

force de pression et de stress... Tout l'effort consenti pour aider un maximum de personnes. Tu m'as vue me tordre de douleur, tenant mon ventre à vomir... Tu avais du mal à comprendre à quel point cela me tenait à cœur... Tu savais que je travaillais énormément, que je m'étais oubliée... Comment lâcher ce qui me tenaillait et ce qui me faisait vivre à la fois ?

Là encore, tu m'as soutenue, tu n'as pas compris... Tu m'as demandé si j'allais bien, tu m'as demandé de te tenir au courant, que ça allait bien se passer... Tu en étais persuadée parce que tu savais qui j'étais, que j'étais quelqu'un de bien, que jamais je n'attenterais à la vie ou à l'intégrité d'une personne, jamais... Tu savais que j'étais du genre à défendre les plus faibles... Mais que j'étais sujette aux doutes, j'étais déjà épuisée et je sortais d'une pseudo-relation avec un homme qui ne voulait rien de plus avec moi, qui se prenait pour un cador, qui n'en avait rien à foutre de moi.

Ma vie était en branle, et ça faisait quelques années que j'envisageais d'arrêter ce travail et de partir de la région, de vivre autre chose, de m'épanouir autrement, de rencontrer de nouvelles personnes, de voyager... Tu le savais parce que j'étais venue jusqu'à toi... te rendre visite... te retrouver, toi, toujours en plein traitement, avec tes amies de quartier, avec tes amies de chimio...

Comment ai-je pu oser te déranger avec mes petits problèmes alors que toi, tu étais encore sous

traitement, tu essayais de sortir de ce marasme de la menace mortelle du cancer ? Comment pouvais-je oser te perturber avec mes merdes ?

J'ai mis du temps à me décider à écrire, parce que j'ai priorisé d'autres activités... J'ai marché plus d'une heure et demie, évitant la pluie et les orages... ramassé plusieurs trèfles à quatre feuilles. Ça me donne toujours de belles énergies... On ne sait jamais, cette croyance liée à la chance peut certainement fonctionner... La collection s'agrandit... Je les verrai une fois séchés sur un tableau... J'ai également ramassé d'énormes trèfles à trois feuilles... Ça m'amuse... C'est assez rigolo de rapporter des trophées à la maison... Dans ces conditions, je pense à un avenir heureux et prospère... Ce que j'avais souhaité pour toi... Mais tu es partie bien trop tôt...

À notre époque, quarante-six ans, c'est jeune, c'est trop jeune pour rejoindre les cieux, pour mourir et disparaître de la surface de la Terre... Pour ne plus vivre et ressentir les moments de bonheur avec tes enfants, avec tes amis et celui qui aurait pu te permettre de t'accomplir vraiment... J'aurais aimé tout ça pour toi, parce que tu étais quelqu'un de bien et de bon, parce que tu étais juste mon amie...

Je m'habitue à penser à toi et à me remémorer ces bons moments passés à tes côtés, loin de toi avec le cœur toujours noué au tien quand il le fallait, quand c'était vital pour l'une ou pour l'autre... J'ai misé sur toi, sur notre amitié pour continuer à imaginer que nous pourrions nous rejoindre à l'infini. Je n'ai pas pris au sérieux ta maladie, je n'ai pas prévu que tu t'en

irais comme ça... Alors que tu étais combative, alors que tu étais optimiste, alors que tu ne montrais jamais que tu étais au fond du gouffre... Jamais...

Ton regard en visio alors que tu me disais que le dernier traitement ne fonctionnait plus, je m'en souviens...

Tout ce que j'ai trouvé à dire, c'est « Merde !!! »
Et là, tu as voulu raccrocher pour t'occuper de tes enfants. Tu étais dans l'attente d'un prochain rendez-vous pour savoir ce que la médecine allait à nouveau te proposer... Mais ton regard était bel et bien celui d'une femme sans espoir, désespérée... Tu étais souvent fatiguée, tu avais du mal à te charger du quotidien, à gérer tes enfants, très bruyants, très agités, très vifs, qui demandaient énormément d'attention. Mal en point, tu avais encore la force de leur crier : « Allez, à la douche ! »

Et c'était notre dernière visio, nos derniers échanges vocaux...

J'ai dû me souvenir et trop tardivement de te souhaiter ton anniversaire... Je n'ai pas voulu partager mes marasmes avec toi, je n'ai pas voulu voir et entendre qu'il était impossible que tu puisses continuer à vivre. J'ai été lâche, j'ai fui...

J'étais plus que satisfaite de t'avoir reçue chez moi, l'année précédente... Nous avons partagé à peine deux jours ensemble, tu avais laissé tes enfants à tes ex-beaux-parents pour quelques semaines pour rendre

visite à tes amis... et j'en faisais partie... Nous avons mangé chinois, des frites, des sandwichs, des burgers, comme à l'époque.

Tu étais en train de suivre un traitement contre le cancer du foie. Nous avons marché ensemble pendant deux heures... Tu ne t'es pas plainte... Tu avais repris cette bonne habitude depuis un an déjà... Tu boitais un peu, ton corps était tordu... Tes séances chez le kiné et quelques petits exercices te faisaient du bien, mais ne te permettaient pas de redresser ton corps assez rapidement. Tu n'as pas pratiqué de sport durant ton mariage, tes genoux se touchaient et tes jambes semblaient ne pas vouloir se coordonner... Tu calculais tes pas et les kilomètres *via* une application. Nous avons parcouru plus de six kilomètres... Et tu te sentais en forme...

Je t'ai fait visiter mon environnement, j'étais ravie de te présenter enfin la maison immense achetée à la campagne, dans un trou perdu... et dans laquelle je vivais depuis plus de sept ans... Je désespérais de jamais t'y recevoir... Même malade, même sous traitement, tu t'es déplacée.

En visio, malgré les récalcitrances de ton ex, ses insultes, rien ne t'arrêtait, rien, certainement pas lui... Tu étais en train de vivre le pire du pire... Nous avons rigolé, nous nous sommes amusées à regarder un film, à discuter, à commander des plats asiatiques. Pendant l'attente de notre repas, je t'ai fait visiter les alentours, le soleil s'apprêtait à se coucher sur l'eau... C'était beau, nous avons été alpaguées par une nana qui se

réclamait professionnelle en médecine alternative et qui nous conviait à un cours de danse dans ce décor magnifique... C'était rigolo, nous nous sommes réjouies de cet imprévu... Je n'ai pris des photos que de ce soleil, c'est toi que j'aurais dû prendre en photo à cet instant-là, de rire et de partage... Je le garde en mémoire comme notre ultime raison de jouir de cette vie ensemble...

Tu essayais, tout comme moi, de suivre les pas de cette nana, avec sa musique de fou, sous un kiosque, au bord de la place du village... face à ce fleuve... J'étais heureuse de te retrouver et de t'entendre rire... Ça a duré quelques minutes et c'était bon de renouer... comme si nous étions redevenues des adolescentes...

L'autre a tout plombé en nous demandant une participation... Je n'ai pas compris, au début... Toi, tu avais tout pigé... Elle ne pouvait pas nous amuser gratuitement... Tu as sorti ton porte-monnaie et tu as donné cinq euros. Moi, je n'avais pas de monnaie. Et ça m'a dégoûtée...

J'ai été choquée et nous avons fini par en rire longtemps après... Sur le moment, tu étais moins disponible à prendre ce revirement de situation à la légère. Je pense que tu es restée choquée, embarrassée... Malgré tout, en prenant la commande, tu as voulu absolument payer le repas... Je me suis battue un peu pour payer... parce que tu étais censée être mon invitée.

Tu as sorti ta carte bancaire avant moi et la serveuse n'a pas eu d'autre choix que de la prendre... J'ai su que tu gagnais bien ta vie avec les allocations, je n'ai donc pas insisté... J'avais pensé que tu étais dans le besoin... L'État français est assez généreux pour les mamans malades isolées, ça m'a soulagée... Je me suis sentie moins coupable...

Et puis, ça te faisait plaisir de m'offrir ce dîner... Nous nous sommes régalées... Comme avant, nous partagions un bon repas... C'était l'essentiel... Je ne me souviens plus de ce que nous nous sommes dit, tout ce que je sais, c'est que nous avons ri... et je t'ai demandé très précisément le traitement que tu prenais, tu me l'as dicté sans problème, avec une participation très active... Voilà ce que tu prenais encore un an avant ta mort :

- Magnésium ;
- Évérolimus 10 mg, que tu étais la seule à supporter dans cet hôpital et tu en étais fière ;
- Exemestane ;
- Desmodium, prescrit par la praticienne en énergie pour le foie, la praticienne qui te massait, à prendre une fois le soir ;
- Hylo confort pour les yeux parce qu'ils avaient tendance à s'assécher à cause des traitements ;
- Hormonothérapie pendant cinq ans, prescrite par l'oncologue.

Tu étais entourée par un radiothérapeute, une gynécologue, une fois par an. Deux ans après ta rémission, une boule a été enlevée dans le sein droit. Un bilan sanguin était obligatoire... Tu m'as dit : « Ça fait plus de vingt ans qu'ils n'utilisent plus les marqueurs, pour moi, ça marche... »

- Lopéramide pour les diarrhées ;
- Cortisone pour les vomissements ;
- Doliprane 500 mg pour les migraines.

Tu m'as bien dit que tu manquais de concentration et d'attention... tu t'entraînais au sudoku et aux mots à trouver pour stimuler tes neurones.

Tu disais ressentir des effets indésirables, de l'absence d'appétit, de la fatigue, des aphtes...

-Funsiseng quand tu avais des aphtes dans l'œsophage, ce qui faisait augmenter la glycémie et le cholestérol.

Tu me disais : « Je peux avoir des essoufflements. »

Tu subissais les phénomènes liés à la ménopause : bouffées de chaleur... Tu disais que ta copine Solène avait pris vingt kilos, que Clémentine en avait pris autant, mais les avait reperdus... Tu avais des sautes d'humeur aussi : « Je m'énervais très vite quand j'étais en chimio... »

Tu parlais de thérapie ciblée, de Taxol, d'éribuline, de carboplatine, de Fec, un produit rouge qui attaque le cœur.

Tu disais : « Dans ma vie, je n'ai droit qu'à une dose... au premier cancer, j'ai eu droit à deux doses... »

Tu as passé sept TEP-scans avec un produit qui irradie, « tous les ans, j'en fais deux ».

Tu faisais les séances de radiothérapie dans le bassin parce que tu souffrais de douleurs, tes ovaires étaient grillés, on te faisait faire des prises de sang deux fois par semaine...

Et malgré tout ça, tu me confiais : « J'ai de la chance parce que je n'ai pas de diarrhées et de vomissements. »

Et moi, j'ai pris ces informations comme si de rien n'était...

Aujourd'hui, je n' imagine même pas ce que tu as dû subir.

Aujourd'hui, je ne m' imagine pas subir ce que tu as subi et rester en vie...

Tu as tenu bon... Tu étais costaud... Tu as été éprouvée et tu faisais appel à ton unicité, à ton exception... parce que selon les médecins, tu étais exceptionnelle, tu étais une guerrière... Tu as enfin

consulté une psy, et tu t'es aperçue que tu avais trop donné, tu t'étais carrément oubliée... Un peu de colère est ressortie de tes mots, mais tu ne te laissais pas submerger... Tu étais toujours dans cette résilience... sans forcément prévoir trop loin dans le futur : ton interview montre cette confusion entre le moyen et le long terme... Tu ne voyais pas ce dernier, à chaque jour suffisait sa peine et tu vivais le moment présent... Ça, tu savais bien le faire... Ce qui comptait pour toi, c'était d'expérimenter le dernier traitement innovant dans l'espoir de vivre, de rester auprès de tes enfants, de t'en sortir...

Et pour quoi ? Dis-moi ? Pour quoi ? Maintenant que tu n'es plus là, pour quoi avoir continué à te faire autant de mal ?

J'aurais été curieuse de savoir ce que tu pouvais prévoir pour la suite.

J'aurais été curieuse de savoir ce que nous aurions encore partagé... dans un an... dans deux ans...

Tu es morte un an et demi après tout ce bazar, ce confinement, ce Covid-19 et ses différents dérivés... Tu as survécu à ça, tu t'étais nécessairement vaccinée pour pouvoir entrer à l'hôpital et surtout parce que ton médecin t'avait persuadée des bienfaits de ce vaccin, de son rappel... Tu as ressenti les effets secondaires... Tu étais encore plus fatiguée... Les masques, on te les offrait, moi, je devais les acheter... Avant de partir, tu m'as laissé tout un paquet de masques... que je garde précieusement en souvenir de toi...

Je ne me rappelle pas que tu m'aies offert un seul cadeau... Ces masques, c'était ton cadeau... Ce sont les uniques offrandes que j'ai de toi. Quand je les vois, quand je les touche, je pense à toi, à ta manière de me les donner... « Tiens, moi, je les ai gratuitement. »

Tu m'avais entendue me plaindre, révoltée du commerce de cette pharmacienne qui voulait absolument me vendre des masques hors de prix, avec une matière spéciale, une épaisseur garante d'une protection maximale... me spécifiant que les masques chirurgicaux n'étaient pas efficaces contre ce virus... Et j'ai obéi, je les ai achetés...

J'ai acheté, dégoûtée de voir tout ce business autour de cette pandémie... Tu te révoltais avec moi et tu comprenais... alors que tu prenais ces traitements de fou... Tu comprenais et tu compensais...

À l'écoute de *Be Alright* chanté par Dean Lewis, ce sont bien les mots que j'aurais aimé te transmettre... Tu es sûrement en paix, maintenant... Les mots de ta maman au téléphone, pour se débarrasser de mes larmes, de mes sanglots, de mes questionnements, pour ne pas avoir à répondre à des reproches tels que : « Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue ? »

J'ai découvert que pour les autres, je n'étais pas si importante dans ta vie... « Elle t'aimait beaucoup », voilà ce qu'elle a réussi à sortir de sa bouche... Je le savais... Ce que je ne savais pas, c'est que tu étais morte depuis deux semaines, que tu étais depuis quelques mois dans le service des soins palliatifs à l'hôpital... Elle pensait que ça allait taire ma peine, mon chagrin...

À mon « Joyeux anniversaire, chère Norah ! Excuse-moi pour le retard... Je t'embrasse très fort », tu as répondu, certainement par l'intermédiaire de l'amie qui était là pour toi : « Coucou Maara, merci beaucoup. Je ne peux pas t'appeler, je suis trop fatiguée. Je suis en maison de repos. À très vite. Gros bisous. »

Tu m'as répondu de façon laconique, sans émoticônes, et tu m'as nommée avec mon prénom entier. Ce n'était pas habituel de ta part. Tu m'as rassurée en parlant de maison de repos et en

m'écrivant « À très vite ». Je ne pense pas que ce soit toi qui aies tapé ce message... Je ne pense pas...

J'aurais dû me méfier et je ne l'ai pas fait, je n'ai pas osé t'appeler parce que je savais que tu étais fatiguée.

Lorsque j'ai eu l'idée de t'écrire à nouveau, c'était trop tard, j'ai vu que tu n'avais même pas lu mon message... Je me suis bien sûr inquiétée et je t'ai appelée directement les deux jours qui ont suivi... Là non plus, ce n'était pas ton habitude de ne pas lire et de ne pas répondre rapidement à mes messages...

Je suis tombée directement sur ton répondeur... C'était encore moins habituel...

Alors, j'ai fait des recherches sur un réseau social où tu avais l'habitude de poster des publications sur de beaux paysages et des revendications de personnes révoltées par le système... J'ai regardé ton profil... Tu n'avais pas publié depuis des mois...

J'ai perçu une publication impossible à visualiser, avec des émoticônes en larmes, de la part d'une fille que je ne connaissais pas... Je n'ai pas compris... J'ai lu les commentaires de peine, de regret, d'incompréhension, des remarques du genre : « Si jeune et si gentille... Paix à ton âme... » ou « Je suis sous le choc, elle était si souriante... »

Je n'ai pas voulu comprendre que ces personnes inconnues étaient en train de te pleurer... de pleurer ta

disparition... Aucune de ces personnes n'a cité ni ton prénom ni ton nom...

C'était bien sur ton profil, pourtant, une publication partagée et pas visible par tout le monde, ou effacée, mise en ligne par une personne impossible à reconnaître sur la photo parce qu'elle était prise de dos.

Je suis allée sur son profil à elle... La même publication est apparue, sans précision, toujours avec des émoticônes larmoyantes et tristes...

J'ai écrit à une personne que je connaissais à peu près et qui était parmi tes amis... Je lui ai malheureusement donné un mauvais numéro, sous le coup de la nervosité, de l'anxiété... Je lui ai demandé de tes nouvelles... Il a répondu : « Tu m'écris trop tard, Norah nous a quittés il y a deux semaines. »

Mal, je me suis sentie mal d'avoir eu à lire cette nouvelle d'une personne inconnue et deux semaines après ton décès.

Mal, je me suis sentie très mal d'avoir eu à rechercher ton décès, à questionner sur ses causes, à me retenir de parler de ma déception de ne pas avoir été prévenue de ton mensonge : la maison de repos était en fait les soins palliatifs... et particulièrement de ne pas avoir été prévenue à temps...

À cette période, je continuais à être mal par rapport à mon travail, à rechercher des solutions et j'ai dû tout

balancer en apprenant que tu n'étais plus là... en apprenant que tu ne serais plus jamais à mes côtés, plus jamais là, même de loin... en apprenant que je n'entendrais plus jamais ta voix, que je ne sentirais plus jamais ton odeur, que je ne verrais plus jamais ton visage, tes si belles mains...

Tu m'as rappelé à quel point la vie est fragile et courte, à quel point ta vie était fragile et courte...

Il fallait que j'en sois certaine, il fallait que je sache vraiment. J'ai contacté d'autres personnes dans nos relations communes... dont Sidji à qui j'ai demandé le numéro de Noémie... dont Alan... Ils ont su bien avant moi à travers une publication publique d'un journal mentionnant « la perte d'une personne discrète et toujours disponible », avec ton portrait photo tout sourire. Cette publication avait circulé jusqu'à la page d'un club de sport dans lequel tu évoluais.

J'ai contacté Kyllian, il l'a su bien avant moi, en lisant cet article...

Ils ont tous su avant moi, bien avant moi...

J'ai demandé le numéro de ta sœur à cette fille qui avait publié sur ton profil. Elle me l'a donné, et c'est là que j'ai eu ta maman au téléphone... Il a fallu que je réfrène mon chagrin de t'avoir perdue, par décence vis-à-vis d'une maman qui avait perdu sa fille... Elle voulait déjà enfouir, oublier cette nouvelle

catastrophique... Aziza, ta petite sœur, m'a conviée à une soirée hommage à plus de cinq heures de chez moi, à Marseille, dans un bar, organisée par ta chère amie, le surlendemain...

J'étais encore sous le choc, et je n'étais pas à leur niveau d'acceptation, de compréhension, d'ajustement... Ça allait trop vite pour moi, d'un coup... Ils se réjouissaient déjà de se rassembler pour te rendre hommage...

Il m'aurait fallu prendre la voiture, faire plus de cinq heures de route pour ne pas te retrouver, et me confronter aux personnes qui t'appréciaient, qui t'aimaient, me confronter à moi-même face à ma gueule de déterrée, me confronter à mon chagrin, à ma peine, à mes regrets, à mes reproches étouffés, tus par respect pour tes proches, pour toi, pour cette cérémonie laïque qui tendait à te ressembler...

Pourquoi ne pas m'avoir prévenue ? J'étais ton amie, putain de bordel de merde !!!!

J'ai su par Aziza et par ta maman que ta chère amie avait été à tes côtés jusqu'à ta fin... Je lui ai demandé de parler, pour savoir, pour te ressentir encore vivante... Elle m'a révélé que tu avais toujours espoir de t'en sortir, tu disais que tu étais en maison de repos, ce que tu avais déjà vécu deux ans auparavant... alors que tu étais en soins palliatifs...

Nom de Dieu, Norah ! Tu m'as dit que tu étais en maison de repos, qu'on te prenait en charge et je n'ai pas voulu me souvenir que le dernier traitement super innovant n'avait pas fonctionné sur toi... J'ai fermé les yeux, j'étais moi-même dans le déni...

Le contraste entre mes larmes sanglotantes et le calme olympien et presque ferme de ta chère amie était flagrant au téléphone... J'en ai eu honte... Tout ce qu'elle a pu me dire, c'est « J'imagine que c'est difficile de perdre une amie comme elle, comme Norah ! »

Les gouttes de mes grosses larmes percutaient le sol... Je n'ai pas essayé de les arrêter, de les essuyer... J'ai senti une douleur intense s'emparer de tout mon corps, de toute mon âme, de tout mon cœur... avec cette impression éternelle de ne pas être comprise... Elle m'a aussi invitée à cette soirée hommage et de colère et de rage, j'ai décliné l'invitation... J'ai refusé en disant que j'étais beaucoup trop fatiguée...

Retrouver des personnes inconnues à l'endroit où je te retrouvais ne m'intéressait absolument pas... J'ai trouvé ta chère amie plutôt en forme. Elle savait depuis quinze jours, elle avait eu le temps de réaliser... Elle m'a dit la même chose que ta maman : « Elle est enterrée dans un cimetière de la région parisienne, aux côtés de son père. »

Super ! Et qu'est-ce que je fais de cette info, hein ? ! Toi, Norah, tu aurais aimé être enterrée là ? Tu aurais

probablement souhaité être incinérée. Tu n'aurais peut-être rien souhaité de toute cette merde de convention médicale et sociale... J'aurais aimé savoir si tu avais prévu tout ça... Savoir ce que tu aurais souhaité à ta mort... As-tu au moins prévenu ton ex-belle-famille de ton malaise ? De cette absence d'issue ? Ta maman m'a dit qu'elle avait demandé la permission de voir tes enfants, elle m'a dit qu'elle était arrivée trop tard à tes côtés...

Tu as dû te retrouver toute seule dans cet hôpital le plus souvent... sans ta famille..., que ta chère amie pour te visiter et veiller quelque peu sur toi...

À elle, j'ai demandé de m'envoyer nos messages échangés, parce que je les avais effacés, pour oublier que tu étais malade... comme pour ne pas avoir à penser à toi... parce que tout ce que tu me racontais ces dernières années, c'était tout le protocole de suivi médical, les résultats de tes prises de sang, de tes TEP-scans, des essais de traitement qu'on t'infligeait avec un vague espoir de guérison, de rémission... Ils ont prolongé ta vie de neuf ans... Doit-on les remercier pour cela ? Et surtout dans quel état ? Dis-moi ? Si tu n'avais pas commencé tout ce protocole il y a neuf ans, serais-tu encore en vie aujourd'hui ?

Oui, je me pose des questions sur ce système médical qui veut éradiquer un cancer à un point précis de l'organisme tout en endommageant les organes ou les cellules alentour...

Toi, tu avais tellement confiance en ce suivi, en ces médecins, ces chirurgiens qu'il était hors de question pour moi de les remettre en cause... Tout ce que je pouvais te dire, c'était : « J'espère que ça va marcher... et que tu ne vas pas trop souffrir... »

Tu essayais de manger sain sans forcément y arriver... à éplucher les pommes et leur peau imbibée de pesticides, tu pouvais manger un plat de lasagnes congelé, chauffé au four, sans regarder ses ingrédients.

Tu n'étais pas très forte en cuisine et tu n'as jamais appris à l'être... Je voyais ton ex se préparer et manger des sandwiches, pendant que tu nourrissais tes enfants avec des produits que tu considérais comme bons pour eux, devant la télévision, devant un dessin animé... Ils avaient du mal à manger à table, captivés par cet écran, ce bruit incessant et bruyant... C'était ton quotidien de porter la cuillère ou la fourchette à leur bouche... Vous ne preniez aucun plaisir à partager ce repas... Nous mangions toutes les deux après eux. Tu les mettais sur le canapé et tu me déclarais : « Ah ! comme ça, on va être tranquilles ! »

Tu ne les regardais plus, tu étais concentrée sur ton assiette, et je devais suivre le pas... Je ne pouvais m'empêcher de vous observer tous... de voir le bazar dans cette pièce... de voir que tu étais muette,

fatiguée, rincée par ta journée... sans regard aucun vers cet homme.

Tu avais besoin de mettre un point final à cette pagaille, tu appuyais sur le bouton *mute* de ton cerveau... et c'était tout ce qui comptait... Je te regardais et je me disais que je l'avais échappé belle, que même si je me sentais seule quelquefois, que je me suis au moins donné cette chance d'être tranquille, de ne pas avoir de responsabilité pour des vies humaines en pleine croissance, que je ne devais rien à personne... Ma putain de vie... Ma liberté a été touchée, fichue quand j'ai décidé de franchir le pas d'une vie en couple, mêlée à un crédit pour la maison, un testament et un PACS pour nous protéger... Je me sentais condamnée à vivre dans cette maison à vie... Le sentiment était très fort tout particulièrement lorsque je me suis séparée de cet homme...

Devant la notaire, j'avais la sensation abominable de commettre une erreur en m'alliant à lui de cette manière... non seulement parce que nos noms étaient posés sur un acte de vente, sur un crédit de vingt-cinq ans, à la banque sur un compte commun, sur un testament et sur un pacte. J'ai dû forcer ces deux dernières démarches... pour me protéger en cas de décès de cet homme, pour me prémunir des vivants affiliés à lui... Il n'a pas voulu le comprendre... lui, son fils et son ex allaient s'emparer de ma liberté s'il venait à décéder... Le dernier des vivants aurait été bien emmerdé de partager cette saleté de maison avec les membres d'une famille d'inconnus...

Il a fallu que la notaire le regarde dans les yeux, lui signifiant qu'effectivement, il se devait de me protéger en cas de décès pour qu'il comprenne qu'il était primordial de remplir des papiers, de les signer et de s'engager pleinement et officiellement dans cette relation qui se voulait construite, pas vraiment par amour, mais par hasard... Le hasard de la vie qui a fait que nous nous sommes rencontrés et qu'il m'a approchée, comme il a approché l'ensemble des filles du cours de danse...

Deux semaines après la signature du compromis, nous avons enfin lié nos destins, sans fête aucune, sans amour aucun, juste par obligation administrative, légale, par nécessité existentielle, pour qu'il n'apparaisse pas aux yeux de la notaire comme un enfoiré de bordel de merde... pour sauver son *ego* de mâle... Un peu après, il a dit à son fils de sept ans : « Cette maison ne sera pas à toi... Il te faudra voler de tes propres ailes... La première maison sera à toi... »

Là, je n'ai pas vraiment aimé cette déclaration faite devant moi à ce jeune garçon... qui avait l'air d'en connaître un rayon sur les droits de succession, sur le fait que pour son père, il était impossible de le déshériter... Une complicité est née, encore plus forte, entre eux en lien avec cette première maison pour laquelle je n'avais aucun droit de parole...

C'est pervertissant, la propriété, n'est-ce pas, Norah ?! Cette maison que vous aviez achetée était en

grande partie la propriété de ton mari, puisque tu n'avais aucun pécule... Tu étais chez toi, tout en étant chez lui et chez tes enfants... Tu avais ce couperet... Si vous vous sépariez, ou s'il venait à mourir, tu serais mise dehors par tes beaux-parents, tu serais censée partir... T'es-tu vraiment approprié ces lieux ? As-tu pris la parole pour défendre ton territoire ?

Ce qui est sûr, c'est que tu as fini par lâcher le comportement de cet homme, qui passait ses journées à fumer à l'extérieur, à promener le nouveau chien en marmonnant, en prenant la voiture pour acheter ses cigarettes, pour chercher ses médicaments, pour lui...

Je ne sais pas si ça a été une meilleure idée d'acheter cette maison, de vendre son appartement... Tu as dû penser uniquement à tes enfants... comme à ton habitude... pour leur épanouissement... Une petite terrasse qu'ils investissaient, même quand il pleuvait, dans leurs cabanes en couleur... Ils s'y cachaient pour que tu les cherches... deux à trois chambres à l'étage, un escalier, une pièce de vie avec un canapé, une télévision, une table, des chaises, un coffre à jouets, une petite cuisine en contre-haut avec des marches, encore des marches et des murs épais en pierre...

Comme tu adorais le soleil, tu restais sur la terrasse dès qu'il faisait beau et là, tu étais fière de me montrer ton teint hâlé en plein mois de février... Je t'enviais, au moins pour ça... Et tu continuais à m'encourager à aller te rejoindre, vous rejoindre... Tu continuais à

espérer l'installation de ta famille... Tu espérais, et c'était le propre de toi : « l'espoir à toute épreuve ».

Et cette session d'écriture se termine comme par hasard sur la chanson de « Passenger » intitulée *Let her go* :

« Tu n'as besoin de lumière que lorsqu'elle s'éteint
Le soleil ne te manque que lorsqu'il commence à neiger
Tu ne sais que tu l'aimes que quand tu la laisses partir
Tu ne sais que tu as été bien que lorsque tu te sens faible
Tu ne hais la route que lorsque ton chez-toi te manque
Tu ne sais que tu l'aimes que quand tu la laisses partir

Et tu la laisses partir
Fixant le fond de ton verre
Espérant qu'un jour tu réaliseras un rêve

Les rêves viennent lentement et ils repartent tellement vite
Tu la vois quand tu fermes les yeux
Peut-être qu'un jour tu comprendras pourquoi
Tout ce que tu touches meurt

Tu n'as besoin de lumière que lorsqu'elle s'éteint
Le soleil ne te manque que lorsqu'il commence à neiger
Tu ne sais que tu l'aimes que quand tu la laisses partir
Tu ne sais que tu as été bien que lorsque tu te sens faible

Tu ne hais la route que lorsque ton chez-toi te manque
Tu ne sais que tu l'aimes que quand tu la laisses partir

Fixant le plafond dans l'obscurité
Toujours le même sentiment de vide dans ton cœur
L'amour vient lentement et il repart tellement vite
Tu le sais lorsque tu t'endors
Mais jamais ne la touches ni ne la gardes
Parce que tu l'aimais beaucoup et que tu es tombé trop
bas

Tu n'as besoin de lumière que lorsqu'elle s'éteint
Le soleil ne te manque que lorsqu'il commence à
neiger
Tu ne sais que tu l'aimes que quand tu la laisses partir
Tu ne sais que tu as été bien que lorsque tu te sens
faible
Tu ne hais la route que lorsque ton chez-toi te manque
Tu ne sais que tu l'aimes que quand tu la laisses partir

Et tu la laisses partir
Et tu la laisses partir
Et tu la laisses partir »

C'est sûrement une histoire d'amour entre un homme
et une femme, ou deux personnes de même sexe, mais
c'est à toi que je pense quand je l'écoute... Je te la
dédie, parce qu'à cet instant précis, elle te définit... Je
décide alors de te laisser partir même si tu me
manques, même si tu me manqueras jusqu'à la fin de
ma petite vie...

J'ai plein de choses à te dire, à te confier, j'aurais aimé connaître ton avis sur tout ça, ton sentiment sur cette société, ce système économique, sur cette politique française et étrangère... sur des films tels que *Rocco by Rocco* ou *Captain Fantastic* ou *The Hours*... Les deux premiers films sont sortis en 2016 et le dernier est sorti en 2001... Je l'ai vu avec un ex, dans un cinéma en plein Bordeaux, et je t'avoue que j'ai été sous le choc... Un film fantastique sur le lien familial, les obligations sociales et ses contrastes avec ce qui se trame dans la tête et le cœur d'une femme... Des années 20 aux années 2000, trois histoires de femmes qui se rencontrent... Virginia Woolf et sa folie, sa Mrs Dalloway qui se cherche et se pense suicidaire, lu par une protagoniste des années 60, qui vit une existence conventionnelle : mariée, un enfant, enceinte du second, qui abandonne sa famille après la naissance de sa fille, au lieu de se suicider avec elle dans son ventre... La tristesse, la mélancolie de ne pas se sentir à sa place... et aucun regret parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement, la tragédie de ce petit garçon... qui adulte est honoré par une femme, mais qui n'est pas sa maman... Cette femme incarnée par Meryl Streep, magistrale, comme à son habitude, est éditrice, nommée Mrs Dalloway par ce petit garçon devenu grand écrivain... Homosexuel et atteint du virus du SIDA, en phase terminale et qui lui-même se suicide... « Madame Dalloway » est éprise de cet homme et vit avec une femme, a conçu une fille sans homme... Elle garde un souvenir intense d'un mois

d'été passé avec cet homme littéraire... qui au fond transfère sa vie sur tous les personnages qui la composent dans un roman primé. « Madame Dalloway » ne se sent vivre qu'avec lui... jusqu'à ce qu'il se jette de sa fenêtre sous ses yeux et surtout jusqu'à ce qu'elle rencontre sa mère à lui, une femme sans remords, sans regret... Elle finit par se satisfaire enfin de sa vie, de cette épouse qui l'aime coûte que coûte, félicitée par cette mère « indigne » : « Vous avez de la chance » d'avoir eu ce désir si intense d'enfanter et d'aimer cette enfant, de la garder auprès de vous...

Des émotions profondes touchant à ce que je suis dans ce qu'il y a de plus intime... Le désir d'être mère quand on ne peut pas procréer, la folie quand l'existence paraît futile, le suicide quand on espère de l'amour d'une personne qui ne satisfera jamais cette attente, la recherche de place, de reconnaissance, de sens, toutes les questions existentielles sont mises en images dans ce film... Il me semble que je te l'avais suggéré... Mais tu n'as pas pris le temps de le regarder ou tu l'as regardé mais ça ne t'a pas touchée comme ça m'a touchée... Tu l'as sûrement abandonné en route... Tu as dû zapper comme tu savais faire, avec cette télécommande presque collée à ta main... l'unique chose que tu pouvais maîtriser sans avoir à quitter ton canapé...

Nous n'avions pas les mêmes sensibilités... Toutes ces choses de l'existentialisme et de l'essentialisme t'échappaient, te passaient par-dessus la tête... Ça ne

t'intéressait pas d'avoir à réfléchir sur ta propre existence et le sens qu'elle pouvait prendre... Tu vivais et c'est tout... Ton existence se résumait à ce qui était là, et tu t'en satisfaisais...

Je n'ai jamais su me contenter de ce que j'étais, de ce que j'avais, jamais... J'aime tout ce qui est neuf, tout ce qui est nouveau, avec l'âge, il est difficile de trouver des trucs nouveaux, des émotions nouvelles ou des sentiments nouveaux surtout parce qu'on finit par tourner en rond, surtout parce qu'on ne se risque pas vraiment à sortir de sa zone de confort... La fragilité et la vulnérabilité dues à l'expérience et à l'âge, on ne les ressent que quand on les vit vraiment...

Tu n'as pas pris le temps de vieillir, on t'a imposé cette vieillesse avec le cancer, les médicaments, la ménopause, la perte de cheveux, l'épuisement... Tu as été clouée au pilori sans l'avoir demandé, sans t'y attendre vraiment, juste parce que tu as décidé d'assumer tes choix, qui ne correspondaient aucunement ni à ta personnalité ni à ton physique...

Organiquement parlant, tu t'es bafouée en expérimentant un statut que tu pensais correct, en allant dans le sens de ce qu'attendaient non seulement la société, mais également ta mère... Tu as choisi un homme qui ressemblait à ton père, handicapé, invalide, même s'il était plus jeune, il n'était pas aussi vif que ce qu'on attend des hommes de son âge... Vous vous êtes projetés dans un amour idyllique, utopique... utopique dans le sens où tu as pensé que parce que cet amour avait existé pendant un peu moins de deux ans, avec des mots d'amour, un réel attachement, des promesses, il était possible de continuer et de penser que ça durerait avec les changements opérés...

Il a voulu des enfants et tu as obéi à son désir... Il en voulait quatre et tu t'es arrêtée à deux, parce que c'était déjà assez destructeur comme ça... Ton corps a répondu dès la grossesse et s'est révolté après l'accouchement...

Je ne t'ai jamais enviée, je savais que ça allait nous éloigner, encore plus que la route entre nous, que nos situations géographiques... Tu as changé, plus fébrile et étonnamment résiliente, tu n'as pas voulu voir tous les changements que ces choix ont provoqués sur ta psyché, sur ton corps, dans ton couple... Tu as nié parce que ton corps t'intimait de t'occuper enfin de toi... de ce qui se passait vraiment en toi, des conséquences de ce non-choix, inconscient, de cette rupture entre la toi intime et la toi sociale...

Tu as obéi à son désir... plusieurs fois, je t'ai entendue soupirer, souffrir de cette grossesse anticipée, de ta dépendance, de ton manque d'autonomie, de ta sédentarité, de tes sorties de moins en moins fréquentes, de ton éloignement de la société, des amis, des fêtes, de la légèreté... Tu t'es gâchée... pour une « histoire d'amour », pour lui, qui était dans l'incapacité de porter des bébés, de les choyer et de les border... Tu as porté ses désirs à lui... en tout et pour tout.

Tu as tout assumé, sans avoir tout accepté au fond...

Tu soupirais, tu souffrais beaucoup... et souvent, tu disais : « C'est comme ça... Je l'ai choisi... »

Jamais tu ne te serais vue ou imaginée en train d'abandonner cet homme ou tes enfants comme cette femme dans ce film *The Hours*, jamais tu n'as pensé à mourir puisque tu te mourais déjà... Ta place était sur un terrain de sport, ta place était auprès des enfants

des autres en train de les animer et de les entraîner, ta place était dans ce monde, partout sauf là où tu étais...

Je n'ai pas compris moi-même que tu te laisses autant aller dans ces dérives... Je n'ai pas plus cherché à comprendre, mais ces tentatives de connexion de ta part montraient que tu avais envie soit d'une approbation, soit d'une échappatoire... Tu avais du mal à respirer et tu t'es permis une petite formation de monitrice éducatrice... Ça t'a fait vachement de bien et j'ai su que tu comprenais enfin la manière dont tes enfants évoluaient, tu comprenais enfin quelques schémas dans lesquels tu t'évertuais à t'enliser, que tu répétais... J'ai évité de t'analyser devant toi, ce n'était pas ce que tu attendais de moi... et il était hors de question que je m'immisce davantage dans cette logique parce que ma vie n'était pas plus riche, et ne me satisfaisait pas plus...

Je n'ai jamais voulu d'enfant et quand l'idée essentialiste venait m'envahir parce que j'arrivais à la trentaine et que j'étais en couple, je m'évertuais à mettre une pression telle sur mon partenaire qu'elle engageait plus à la fuite qu'au fait d'envisager une vie avec moi dans ces conditions... J'attendais que l'autre prenne la responsabilité de ce choix pour tout lui mettre sur le dos, lui balancer à la figure en cas de lourdeur de la tâche ou de faux pas de sa part... J'ai plein d'exemples de femmes qui se laissent tenter par ce truc sans même avoir l'idée de le contrôler et de concevoir tous les changements de fond que cela impose... Dans l'attente d'une demande en mariage

pour se sentir exclusive, mais ne pensant pas qu'elles seraient obligées de dire oui et donc de s'engager par la même occasion, dans l'attente d'être repérées comme l'élue au poste de mère des enfants de l'autre... pour se sentir extraordinaires... sans penser aux conséquences ingrates que ça suppose : les devoirs, les tâches, la décentration de soi... l'éloignement dans le couple... la sortie définitive de l'enfance et de l'adolescence... Tout ça pour quoi ? Pour rehausser son estime de soi et se sentir simultanément valorisées...

Mais on oublie que ça ne dure pas, que ça conditionne à une dépendance affective sans fin et que c'est aliénant... Beaucoup de femmes se permettent de se mêler de l'histoire de leur partenaire ou de faire des choses à leur place, même un travail psychanalytique, plus de le cerner que de le comprendre... Je parle des femmes, mais des hommes sont également dans cette perversité du couple... de façon encore plus radicale, sans recherche comme ces femmes, dans les manipulations et la violence psychologique...

Cela existe depuis que le monde est monde... depuis que les hommes sont des hommes et que les femmes sont des femmes... Ces raccourcis sur ce qu'est l'autre à travers ce qu'on a pu voir, entendre de son passé et ses propres représentations de l'amour... toujours... cette image que l'on donne à l'Amour avec un grand A... sans lien direct avec la réalité... Cet amour de l'Amour... et non de ce que l'autre peut être...

Norah, tu es tombée dans ce piège... et tu as continué même sans amour, sans réfléchir deux secondes à ce que tu ressentais pour lui dans tous ces bouleversements opérés par vous deux... et non par l'univers ou l'intervention du Saint-Esprit...

Aujourd'hui, je vois et j'entends des femmes qui se soulèvent contre le fait d'être mères, qui désirent être considérées comme des femmes à part entière sans avoir à procréer et donc à avoir des enfants... C'est fou... Pourquoi le revendiquer ? Alors que c'est un droit suprême que toute femme pourrait être en mesure d'actionner sans attendre l'autorisation de quiconque... Un peu comme ce droit d'avorter qui est remis en cause et a été abrogé dans certains pays dits développés, et par des hommes, des hommes âgés, censés incarner une sagesse certaine, une expérience de la vie, des femmes et des hommes qui les entourent...

Tu te révoltais contre tout ça... Tu fêtais particulièrement cet octobre rose sur les réseaux sociaux... Un nœud rose, accroché aux vitrines, à la veste et à la chemise lui donnant le droit d'être considérée comme malade et donc de réclamer que la recherche s'active rapidement dans les traitements contre le cancer du sein notamment... et toute cette féminité gâchée par ces mammectomies, ces cicatrices que l'on trouve à tatouer pour être

divulguées, appréciées comme un acte de courage et de combat...

Combattre une maladie, qui se fait de plus en plus apparente, qui se fait de plus en plus connaître par ses attributs, par ses conséquences... mais qui amène souvent et tellement fréquemment les médecins à répondre : « Je ne sais pas... C'est multifactoriel... » lorsque l'on ose les interroger sur les origines de ce cancer, de cette saleté de maladie... Et si on se penchait davantage là-dessus pour ne plus avoir à pleurer la multitude de femmes la déclarant, d'hommes subissant des ablations de la prostate parce qu'on y voit une masse noire à l'âge de soixante-dix ans... mettant à mal leur fonction virile... tout ce qui les a tenus en éveil pendant une grande partie de leur existence ? Et si les origines de cette merde étaient clairement dévoilées, peut-être que nous n'aurions pas à subir tout ce protocole tout aussi destructeur que la maladie elle-même... Peut-être...

Tu ne t'es pas posé toutes ces questions, tu étais malade, mais tu ne le disais pas vraiment comme ça. Tu disais : « Je suis sous traitement pour mon cancer du sein... du foie... »

Et tu ne le disais qu'une fois, ce satané mot « cancer ». Tu étais obnubilée par ces traitements... par les suggestions de ces médecins, ces professeurs ? Qui étaient-ils, d'ailleurs ?

Ressemblaient-ils à cette dermatologue qui me disait qu'elle ne pouvait pas m'aider parce qu'elle n'avait

pas étudié la peau métisse ou noire ? Cette dermatologue habillée de sa blouse blanche dans son cabinet privé, vide d'âme, avec ses cheveux noirs coiffés en queue-de-cheval basse, ses lunettes à triple foyer, son air ingénu et réservé, ses incertitudes... l'utilisation de cet outil à lumière presque phosphorescente à la recherche de champignons sur ma peau, la pause de ses lunettes noires pour la protéger elle... à scruter mon corps de la tête aux pieds pour me donner un résultat nul, un traitement zéro... et se faire payer sans scrupule, sans regret de me laisser partir sans aucune réponse convaincante : « Ce ne sont pas des champignons, mais je n'ai pas de traitement à vous proposer... »

Peut-être aurais-je voulu qu'elle en invente un, qu'elle fasse des recherches dans les papiers scientifiques étrangers pour savoir si un traitement existait pour mon genre de peau, qu'elle me donne l'espoir que ça pouvait disparaître en me disant : « Ça peut partir comme c'est venu... » Cette belle expression que peuvent employer certains acteurs de la médecine, après avoir étudié huit ans et plus... pour nous rassurer ou nous voir partir avec un semblant de réponse... Qu'est-on censé faire avec ces réponses ? On est juste obligé de vivre avec ce qu'on est, ce qu'on a ; ces « anomalies », parce qu'on pense qu'on est les seuls à les subir...

Tu sais quoi ? Je suis ravie de te retrouver un peu tous les jours, même si ça devient un monologue, tant pis... Je vais me contenter de ça, pour l'instant... surtout tant que ça me fait du bien...

Voilà comment j'honore avec ampleur ton existence passée, notre relation, notre lien qui a duré vingt-quatre ans, en réalité... Lorsqu'on se met à compter les années, ça donne le vertige... C'est fou de penser et de ressentir ce qu'on est devenues... à presque cinquante ans... ce qu'on a choisi ou non de faire, les personnes qu'on a choisi d'aborder ou non, celles qui se sont approchées de nous et que nous avons choisi de laisser nous approcher, et finalement avec qui nous sommes entrés en relation jusqu'à l'éternité...

Mon éternité rejoint ton nom, ton existence à tout jamais.

J'ai choisi cette manière pour sceller notre amitié... pour faire le deuil de notre amitié, de celle que j'étais avec toi... Tu m'aides d'une certaine manière à tourner la page de marasmes pourris pour glorifier le meilleur... Au fond, tu m'aides à réaliser que je suis toujours en vie... Ça a l'air profondément égoïste... Mais qu'est-ce qui ne l'est pas vraiment ? Toi, tu as choisi d'avoir des enfants pour tes enfants ? Tu ne leur as pas demandé leur avis. Et même si tu avais pensé à le faire, tu n'aurais pas pu le connaître... Tu imagines aisément que parce qu'on est sur terre sans ce choix

sciemment réfléchi et conscient, nous nous devons d'honorer cette vie, de remercier ceux qui nous ont mis au monde, ceux qui nous permettent aujourd'hui de vivre de bons moments, des moments de petits bonheurs... Tu sais qu'on n'a pas d'autre choix que d'aller dans ce sens, vers cette perspective de nos antécédents... pour nous sauver, nous épargner, nous rendre la vie plus douce et probablement plus longue... Je suis persuadée que tu l'as su quand tu as eu tes enfants dans tes bras, dans tes entrailles... Tu as préféré rejeter toute ta salive plutôt que de les rejeter... pour lui, pour la continuité de ton couple...

Je ne sais pas si je peux appeler ça du courage... Je ne sais pas...

Tu as fait tes propres choix et le temps qui passe ne fait pas de cadeau, il donne des cochés à vivre ou à laisser... Cette fameuse horloge biologique de merde qui ne permet pas de réfléchir outre mesure... On peut quand même dire que tu as bien profité de ta jeunesse, tu as fait des trucs qu'on se voit mal faire à nos âges avancés... Tu t'es enivrée d'alcool, de chaleur, de sexe, des hommes... Tu as ri aux éclats, tu étais si libre de fréquenter qui tu voulais, sans jugement... Tu t'es éclatée, tu t'es laissé aller... Sans honte, sans culpabilité... Heureuse de vivre, d'être là avec des personnes qui aimaient la fête autant que toi...

Oui, tu as découvert ces mondes-là de la sexualité débridée grâce au sport, grâce à tes sorties entre copines, après les matchs... Tu as suivi le mouvement

et tu as aimé ce mouvement au point de le perpétuer... Mais les autres avaient grandi plus vite que toi, elles ont pris conscience de l'urgence d'être en couple, d'avoir un chien et de construire une maison, de tenter d'avoir des enfants, de devenir sédentaires et de s'empâter dans une vie sans saveur et pleine d'obligations, de contraintes pour satisfaire le mouvement du temps, de la société... Et tu as fini par être un peu isolée, recevant au vol certains rescapés de ces tentatives de vie à deux... Tu étais si disponible pour tout le monde, c'est ce qui t'a probablement perdue dans tes relations amoureuses... Ta disponibilité à outrance ne t'a pas permis d'être désirée à long terme parce que tu sais, comme tout le monde, que ce qui est accessible et ce qu'on pense accessible à tout moment devient moins intéressant, pour les humains à la con que nous sommes, parce que tu sais qu'on recherche souvent autre chose, des trucs rares et chers, de lointains séjours, des rêves d'ailleurs... Tu le sais, ça, hein ?!

Tu le savais pertinemment ! Mais tu ne pouvais pas faire autrement que de jouir de l'instant présent...

Quand tu en as eu assez de courir après l'inaccessible, parce que tu étais fatiguée de ces turpitudes amoureuses et sexuelles qui t'échappaient des mains, de la tête et du cœur, tu as fini par trouver ce gars qui était dans la même logique que toi. Loin d'être un *top model*, d'être ce que tu rencontrais dans tes aventures sans lendemain, tu as dû t'en contenter... pour te sécuriser, te tranquilliser, te rassurer enfin...

Tu sais que je reste en relation avec cet ex, David ? Tu le sais, ça... Oui, je te l'ai dit... Le genre d'homme qui ne se satisfait pas de ce qu'il a et qui recherche frénétiquement dans son passé des fantasmes d'une vie à deux non résolue, le fantasme d'une femme qu'il dit avoir aimée comme jamais... Je suis devenue celle-là.

Pendant qu'on était ensemble, ses ex-copines prenaient une place prépondérante, au point de se manifester sur son téléphone ou de se pointer chez lui le jour de la Saint-Valentin, revendiquant cette relation à lui...

David vénère toutes ses ex-relations, c'est son schéma de fonctionnement amoureux... Quand on était ensemble, il était incapable d'exprimer ses sentiments forts pour moi, de glorifier mon unicité...

Moi aussi, j'ai été trop, beaucoup trop disponible... J'ai été d'une accessibilité sans borne tant que la relation me faisait vibrer...

Tu sais que cet homme n'a jamais estimé nécessaire ou bon de s'excuser auprès de moi pour la manière dont il m'a jetée de sa vie ?

Pendant notre relation, j'ai refusé de me contenter du peu qu'il me donnait, de ses regards vers les autres

femmes dans la rue, ou dans un restaurant, ou dans un bar...

Tu le sais, ça ? Je me suis sentie « maltraitée », peu considérée, malmenée... J'ai souffert pendant deux ans et j'ai refusé de souffrir davantage... arrêtant d'espérer un changement quelconque...

Tu sais que je me suis souvent battue contre l'idée de dépendre de ces hommes ? Tu sais pourquoi ? Parce que ma mère, qui a eu cinq enfants, a su mettre son mari à la porte à cause de ses penchants pour les sorties et l'alcool... Tu le sais, ça ? Non, je ne crois pas...

Elle a tout assumé, elle a tout pris en main, elle a continué à travailler pour nous nourrir, nous abriter, nous habiller, nous envoyer à l'école... sans homme...

Je ne peux pas dire qu'elle a été plus heureuse... mais au moins, elle était libre... juste libre de faire de sa vie ce qu'elle voulait, sans avoir à balancer des remontrances à tout bout de champ, sans avoir à demander de l'aide en vain, ou à rappeler des règles simples de respect...

Toi, tu parlais de cette charge mentale des femmes et que les hommes ignorent... Je pense que c'est ce qu'elle a vécu. Elle a pris conscience qu'elle faisait tout toute seule avec ou sans lui... Elle a préféré continuer sans lui parce qu'il lui prenait trop d'énergie

à essayer de lui remettre les idées au clair quant aux responsabilités à prendre.

Elle était fatiguée et elle, elle n'a pas voulu mourir trop jeune à cause de ces inconvénients... Elle a même sauté un pas énorme en partant de ce qu'elle connaissait pour fouler des terres inconnues...

Elle est partie avec ses cinq enfants, toute seule... Elle a fait un grand écart, elle a innové pour tout, elle a échappé à ses bourreaux des cœurs pour nous permettre de remplir nos têtes, nos corps de potions magiques de l'évolution intellectuelle et organique.

Toi, Norah, tu as essayé de faire ce grand écart en te séparant, tu as fini par en avoir assez, mais tu étais retombée malade... Et ta force s'est amenuisée à mesure que tu cherchais à t'échapper de cette prison que tu avais choisi de fréquenter, dans laquelle tu avais décidé de rester pour assumer... Et je t'entends encore souffler au téléphone : « J'assume, maintenant, je suis mariée à la vie à la mort, c'est comme ça, qu'est-ce que tu veux ? »

Ce que je voulais, c'est que tu te sauves, que tu fasses ce grand écart bien plus tôt... que tu le fasses rapidement... Mais je n'avais pas mon mot à dire... Alors, j'ai lâché... tellement lâché... que nous ne nous joignons qu'une fois par mois...

Je t'ai éloignée de moi... de mes urgences, de mes principes de vie, de ma destination, de mes envies et

de mes désirs... Et quand tu m'appelais, tu tombais quelquefois sur mes périodes de malheur, de mal-être et tu avais droit à une dissertation sur mes maux, mes mises en danger, ma manière, cette manière que j'ai de défendre les plus faibles, ma manière de me défendre tout court en m'affirmant avec orgueil et nonchalance, par excès de confiance...

Oui, il pouvait m'arriver de laisser échapper des pulsions de toute-puissance, ça me faisait du bien surtout en pratiquant du sport... J'ai été confrontée aux limites de mon corps, à moi-même, à mes émotions et mes sentiments, à l'impératif de les gérer dans la plus grande douceur qui soit... C'est là que la sensation de peur pouvait prendre le dessus et que l'angoisse surgissait... par rapport à mon futur, à mon enveloppe, à ma peau... C'était tout aussi organique qu'un orgasme ressenti pendant un instant d'abandon dans les bras de ces hommes, au-dessus d'eux, les jambes écartées, les yeux fermés, vers un ailleurs si paradisiaque... Parce que j'étais trop terre à terre, parce que je ne pouvais imaginer ma vie avec la tête dans les nuages en permanence, parce que mon instinct de protection était trop débordant... Alors, je faisais des virées au bord de l'océan, dans ses vagues, à me laisser balloter dangereusement pour entendre mon cœur battre autrement... autrement...

Chère Norah, ce que tu me manques là, à cet instant, mes larmes se bousculent pour tomber et te réclamer... Une subite mélancolie s'insinue dans mes neurones... J'aurais souhaité te soumettre cette énergie, cet abandon de mes sentiments... Je sais que tu l'aurais pris tel que c'est, je sais que tu aurais compris, je sais par ton silence que tu m'aurais laissé faire... Parce qu'avec toi, je pouvais tout dire, tout exprimer, tout délivrer, sans concession, sans compromis... Et c'est si bon d'avoir eu une amie comme toi, c'était si bon... Je t'aime pour ça, juste pour ça...

La chanson de Tom Walker surgit : *Leave a light on*. Elle me parle presque de toi, toi pas morte à cause de la drogue, quoique... avec tous ces médicaments prescrits, j'en arrive à me poser des questions... Je vais effectivement laisser une lumière allumée pour toi dans mon cœur pour que tu puisses éclairer mon chemin... Toi et toutes ces autres qui ont disparu trop tôt dans ma vie...

Je t'embrasse de tout mon cœur, Norah, ma très chère amie... Tout mon corps se joint à moi pour te serrer fort contre mon cœur...

Je me suis réveillée déprimée, ce matin, depuis neuf heures vingt-quatre, je traîne sur ce portable, sur ces réseaux sociaux à discuter avec un membre de ma famille, avec des inconnus... avec un homme dit écrivain rencontré lors d'un salon du livre avant le confinement... Il est en train de réussir dans ce monde littéraire. Il passe à la télévision, gagne le prix des libraires, sa femme étant libraire, je me demande si ça a beaucoup joué...

J'ai lu l'un de ses livres, et je me suis ennuyée à mourir... J'avoue que ce n'est pas très heureux, pas extraordinaire, c'est correct dans le langage, l'orthographe, la syntaxe, mais les idées étaient mornes et monotones...

À cette époque, j'avais cru qu'il m'avait fait du charme. Dès que je lui ai acheté deux livres, il ne m'a plus regardée... Il n'a pas daigné toucher un seul de mes livres, ne s'y est pas intéressé une seule seconde... Il a cru trouver une fan en moi... C'était mal me connaître... La connexion sur les réseaux sociaux n'a pas trouvé de suite favorable...

Je lui ai décrit ce que je pensais de lui... Je lui ai envoyé les photos de lui tout sourire, en train de dédicacer son bouquin, de nous deux et j'ai écrit : « À toi, à nous ! À très vite ! Merci pour ces sourires et ces rires ! Je t'embrasse sans drogue ! Eh oui ! »

Fidèle à son troisième degré et à son désinvestissement et probablement à son humour, il a répondu : « Je crois que la drogue, c'est pas très très bien... Mais la deuxième photo est renversante. Bises »

Nous avons parlé de drogue, d'alcool... Lui aimait beaucoup en boire, lui avait déjà goûté à certaines drogues...

J'enchaîne avec : « Je crois aussi ! Je n'ai jamais essayé ! Je t'avoue ! Oui, elle est vraiment chouette ! » en pensant que la conversation va s'arrêter là.

Il surenchérit : « Je ne les ai pas toutes essayées non plus. »

L'occasion pour moi de continuer à ressentir ce que j'ai ressenti. Cette attirance, cet engouement et malheureusement beaucoup de déception : « Pas toutes ! Intéressant ! C'est quoi, ce tatouage sur ton avant-bras gauche ? »

— Un tatouage ? Pas fait attention...

— Moi si... Un truc à oublier peut-être ! Mais c'est trop gros quand même !

— Ah non, j'oublie rien...

— Tu oublies rien ? Tu as juste oublié un truc, c'est de t'intéresser à ce que j'écrivais. Comment ça se fait ?

— Ben, qu'en sais-tu ? J'ai ton nom de plume. Et tu vas écrire à mon éditeur. Je déteste regarder les livres devant les auteurs.

— Ah bon ?! Tu détestes faire ça ? Pourquoi ? Je lui écrirai dès que j'aurai terminé mon sixième roman. J'ai écouté sur YouTube ce qu'il attend des écrivains. Ça va être chaud pour moi ! Je ne suis pas certaine qu'il apprécie... Et puis, il a mis en avant beaucoup d'hommes, dont toi ! On verra !

— Je passe beaucoup de temps en salons. J'y ai beaucoup d'amis. Il m'arrive régulièrement de ne pas aimer les livres qu'ils écrivent. Il m'arrive aussi de me sentir obligé d'acheter un de leurs livres. Ensuite, ils attendent mon avis, etc. C'est une situation inconfortable. Concernant mon éditeur, comme je te disais, il publie peu... pas facile de s'y faire une place !

— Ah ! ah ! ah ! Ne te sens obligé de rien ! Oui, je sais, tu me l'as dit. Bon retour chez toi au sein de ta famille ! Contente de t'avoir rencontré. À bientôt.

— À bientôt j'espère ! Et je dirai un mot à mon éditeur... »

Le jour suivant, je n'ai pas pu m'abstenir de lui écrire :
« En pensant à toi, je suis revenue à mes premiers amours. Que ta vie soit belle ! La danse de la vie continue et c'est très bien comme ça ! Amitiés.

— Oh, très joli ! Bravo ! Que ta vie soit magnifique, tout simplement magnifique ! Amitiés. »

Je lui avais envoyé la photo de l'une de mes peintures animée de couleurs vives : trois personnages, collés les uns aux autres en train de danser...

Quatre jours après, je lui écris enfin le fond de ma pensée, surtout après avoir fait quelques recherches sur son profil et découvert qu'il est en couple... avec une femme qu'il met en avant sur ses posts :

« Jérôme,

Pourquoi tous ces regards, ces sourires, cette attirance alors que tu es en couple avec Soizic ? Une libraire, de surcroît...

J'ai été franchement envoûtée par toi... mais je ne suis pas du genre à prendre le mari d'une autre...

C'était juste pour le sexe ? Tu sais que ce n'est pas satisfaisant... que c'est même très chiant sans amour... enfin, le plus souvent !

Quand tu n'as pas pris en compte mon numéro de téléphone, j'ai su que ce n'était pas possible de continuer à tisser un lien qui me semblait très fort...

Depuis que je t'ai approché, je pense sans cesse à toi. J'ai su que c'était impossible d'aller plus loin dans ce sens.

Malgré tout, tu me manques, ton regard sur moi me manque...

Ton regard magnifique... »

« Maara,

Merci pour ton message flatteur.

Pourquoi ces regards ? Parce qu'il y a quelque chose qui m'a plu, qui m'a troublé. Ton sourire, tes regards. Effectivement, quelque chose s'est passé, tu étais une belle rencontre. Cela arrive rarement, mais il faut savoir en profiter. Alors non, ce n'était pas pour le sexe, d'ailleurs, il n'y en a pas eu et c'est tant mieux, parce que je suis d'accord avec toi : le sexe pour un soir est certainement peu satisfaisant (je dis certainement parce que je n'ai jamais essayé).

Je t'embrasse bien fort.

Jérôme. »

« Message flatteur, savoir en profiter... D'accord !

Le sexe pour un soir jamais, et pour un matin ou un après-midi ?

Quels conseils me donnerais-tu pour percer dans ce milieu ? Comment as-tu procédé, toi ?

Je t'embrasse bien fort aussi. »

« Soir, matin, après-midi... même chose, non ? Je ne juge personne, bien entendu, et si j'étais célibataire, peut-être même que je serais plus volage.

Malheureusement pas de recette pour percer. Il faut y croire, bosser, écrire, jeter et réécrire. Envoyer à des éditeurs qu'on aime. Être patient. J'ai écrit plus de dix ans sans être publié... »

« Non, je ne pense pas que ce soit la même chose.

Tout dépend de la personne avec qui on est, du contexte, de la fougue, de la réciprocité.

Avec toi, par exemple, cet après-midi-là, ce soir-là, cette nuit-là et cet après-midi-là, ça aurait été plutôt sympa, si tu étais célibataire bien entendu.

Je n'ose en écrire plus.

D'accord, Jérôme, merci. »

« Oui, évidemment, le célibat change la donne. Si j'étais célibataire, je n'envisagerais pas les choses de la même manière... »

« Heureuse de l'apprendre et surtout soulagée de savoir que nous nous sommes quelque peu reconnus... »

Onze jours après, je lui écris à nouveau sous ce prétexte :

« Bonjour Jérôme,

Comment vas-tu ?

Je souhaiterais proposer mon nouveau livre à ta femme pour l'exposer, si cela l'intéresse, bien sûr. Est-il possible que tu me donnes son email, s'il te plaît ?

Je suis à Paris dès demain pour une formation. Je reste trois jours. Penses-tu possible de nous rencontrer en soirée le mardi ou le mercredi ?

À bientôt.

Bises »

« Bonjour Maara,

Ça va pas mal, en pleine phase d'écriture. Je dois remettre la deuxième version de mon manuscrit en fin

de semaine à mon éditeur. Je vais donc y passer mes soirées prochaines en espérant tenir les délais...

Concernant ta demande pour la librairie, je te déconseille de procéder de cette manière. En général, les librairies n'aiment pas trop que les auteurs débarquent pour présenter leur livre (même si j'ai bien compris que tu ne t'imposais pas et que tu voulais prendre rendez-vous).

Je sais que dans sa librairie, ils sont déjà débordés avec les rendez-vous avec les représentants. Et puis, c'est pas notre boulot. C'est le travail de ton éditrice d'aller présenter tes livres.

Et toi, comment vas-tu ?

Je t'embrasse.

Jérôme. »

« Bonjour Jérôme,

Je te souhaite bon courage pour ton travail.

Je sais tout ça. Je souhaitais juste son email. Si ce n'est pas possible, alors tant pis.

À bientôt.

Bises. »

« Pardon pour le délai de réponse, j'ai un peu la tête sous l'eau !

Voici l'email de la librairie... Essaie de voir avec ton éditrice si elle peut envoyer elle-même une présentation. J'en ai parlé avec Soizic, qui me dit recevoir une centaine d'emails d'auteurs par jour et que c'est impossible d'y répondre. Un éditeur peut faire une présentation de son catalogue, etc. C'est

vraiment un monde difficile : beaucoup trop de livres pour des espaces trop petits.

Bises. »

« Merci beaucoup.

C'est gentil !

J'ai donné son email à la personne qui s'occupe de la promotion des livres.

Bon courage.

Bises »

Ça a été notre dernier échange cette année-là.

Aujourd'hui, je l'ai félicité pour ses réalisations... Il m'a gentiment répondu merci... en ajoutant ce fameux « bises »...

J'ai survolé à nouveau son profil et j'y ai vu et lu de belles publications... Sa vie semble plus intéressante et mouvementée de plus belle façon que la mienne...

J'étais déprimée, ce matin, mais là, une vague de jalousie et d'envie de faire comme lui me traverse... Et c'est encore moins agréable...

Qu'en dis-tu, Norah ? Hein ?! Je suis une pauvre cruche, c'est ça ? Sans filtre, c'est certain... Sans *ego*, c'est sûr... Je pense que tu n'aurais rien à dire de tout ça, de cette mascarade, de cet épisode à la con qui a animé ma vie pour quelques jours et m'a poussée à tomber dans ma réalité, dans mes désillusions...

Je n'ai pas fini mon sixième roman... Tu n'étais pas prévue dans ces histoires... Tu étais encore vivante, accessible...

Depuis 2019, je pense à ce sixième roman et j'ai tenté deux trucs, deux petits manuscrits... L'un a commencé par cette rencontre peu réjouissante à Bordeaux, l'autre s'est cantonné à écrire sur un *serial killer* handicapé... Et je n'ai rien fini... Pas d'inspiration, pas de respiration, beaucoup d'éparpillement et ce confinement traumatisant... Je me suis perdue, je nous ai perdues... Je n'existais plus qu'à travers mes désirs, mes fantasmes, et la réalité m'a fait atterrir avec une violence telle que je me suis encore plus ramassée...

Je me sens remuée, bousculée, alors je bouscule mon entourage... Ce qui m'a valu ce rêve à la noix dans lequel je tente de transporter une mitraillette dans mon sac de sport, espérant passer sans encombre, à la frontière, les scanners des bagages à l'embarquement d'un aéroport... Je demande à une fille, qui ressemble à une ancienne collègue malaimable, un certificat de

vente... Elle doit retourner au magasin pour le fournir, un peu froissé... Un ticket de caisse froissé. Elle n'a aucun élan affectif ou émotionnel, elle a obéi à toutes mes demandes... comme d'écrire des lettres de recommandation pour la location d'un appartement... Tout était sombre et mon désir d'indépendance a pris le dessus au point de tout détruire sur mon passage, comme cet amour pour mon partenaire...

Tout détruire... C'est ce que j'ai eu l'impression de faire ce week-end...

La vie sociale, je n'ai plus l'habitude... J'ai malmené tous ceux qui ont osé m'appeler et j'ai reçu le juste retour... Ce qui m'a bien sûr touchée et embêtée... Survoltée j'étais... Malpolie, sur l'attaque... contre des personnes que j'ai pensé peu avenantes et peu respectueuses dans le passé...

C'est troublant et hallucinant, et mon partenaire n'y a rien trouvé d'inconvénient ; ça l'a amusé comme si j'étais un boute-en-train... comme si je n'étais là que pour amuser la galerie...

Quel rôle j'endosse pour en venir à mes fins ? Je suis brutale... agressive... désagréable... Je parle fort et beaucoup, je ris trop et trop fort... Et je me moque de tout... C'est délabrant, c'est désœuvrant et le pire est que j'en conviens, j'en suis littéralement consciente... Ça montre que je suis sans repère aucun depuis que j'ai décidé de ne pas revenir vers l'une de mes sœurs, qui a compté sur moi... à la mort de notre mère... Je

sais décider ce genre de choses très facilement... C'est abominable... Je ne me sens juste pas bien ici à vouloir mitrailler tous ceux qui se présentent devant moi... Comme je mitraille avec affolement et panique ces moustiques qui piquent et me sucent mon sang sans limite, comme si c'était marqué : « À volonté ! »... Comme ces restaurants merdiques qui ouvrent et qui exposent une cuisine fade, peu ragoûtante mais illimitée... C'est quoi, cette invention ? Une invention qui vient encore d'outre-Atlantique et qui pousse à la consommation à outrance, avec cette pression d'en avoir pour son argent... sans même penser à s'écouter, à concevoir qu'on est là pour se nourrir et non se goinfrer, se faire plaisir et non s'étouffer... jusqu'au dégoût... Bordel ! Cette société est devenue un dépotoir à gâchis... On privilégie la quantité à la qualité... C'est malfaisant... c'est attristant...

Oui, ça incarne le mal-être actuel, ça symbolise mon malaise pour cette civilisation ou le malaise dans la culture de Sigmund Freud... Un livre qui trônait malencontreusement sur l'une de mes étagères de bibliothèque...

Je suis aussi fatiguée par tout ce non-sens, tout cet abrutissement qui échappe à la rationalisation du concept même de vie... Cette vie courte, cette vie que l'on n'a qu'une chance de vivre... Toi, Norah, tu ne peux plus rien en dire... Ta vie a été si courte que tu as dû passer neuf ans dans les hôpitaux, neuf ans à faire des allers-retours de chez toi aux cabinets de consultation, aux laboratoires, aux salles

d'imagerie... D'ailleurs, j'ai l'impression que tu as eu enfin ton permis pour être au moins autonome... Il t'a fallu souffrir de cette maladie pour te rendre autonome...

Tu conduisais sans assurance, tu me faisais peur quand tu étais au volant. Tu rigolais à chacune de mes remarques acerbes... et tu essayais de te concentrer, te prenant un trottoir à la sortie d'un parking souterrain, roulant sur l'autoroute avec tous ces barges de la vitesse et du « il faut qu'on arrive rapidement à destination » ou du « nous sommes les seuls sur la route » ou du « ce sont les autres qui ne savent pas conduire ! »

J'ai bien cru, à plusieurs reprises, y laisser ma peau... Tu savais taire cette terreur en mettant un couvercle dessus soit en t'esclaffant « Oh ! tu exagères ! » soit en déviant le sujet...

Devant la télé, j'enlève le son pour ne pas être dérangée par le bruit de toutes ces publicités qui viennent gâcher les visionnages de films, de reportages ou d'émissions... Maintenant, il n'y a plus de redevance, les programmeurs ou directeurs de chaînes se régalent en faisant payer les marques, en inondant nos têtes de leurs slogans merdiques...

Quand tu as une pub pour une boisson sucrée ou pour un sandwich ou un burger... ils sont censés marquer en tout petit et en dessous : « Pour votre santé, mangez, bougez » pour se déculpabiliser de vendre de la merde... Des trucs que Norah et moi avions mangés toute notre vie de jeunes adultes... Je suis mécontente de m'apercevoir que maintenant, nous avons été conditionnés par des grandes enseignes, par ces magasins et ces snacks qui ont poussé sous nos yeux et qui se permettent d'ouvrir leurs portes sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre... en prenant exemple sur les pratiques économiques d'un pays dont la culture a traversé les océans... à cause des écrans, des radios, de leurs possibilités financières... du business...

Aujourd'hui, nous sommes obligés de payer pour voir des films sans publicité... même au cinéma, que l'on paye plus de dix euros, on a droit à ces conneries de pubs qui durent dix à quinze minutes avant chaque visionnage... Nous avons aussi droit à l'achat d'énormes cochonneries à manger, en plus des pop-

corn salés et sucrés, des bonbons et des boissons sont présentés dans le hall du cinéma... des snacks également... au cas où on aurait une petite faim... Une petite faim alors que nous avons la possibilité de manger et d'assouvir notre faim trois fois au moins par jour avec des plats équilibrés et savoureux... Ce n'est plus la faim, ça devient de la gourmandise, un surplus de graisse, de sucre... et qui est-ce qui s'enrichit dans tout ça ? Les industriels... les hôpitaux et les cliniques ont fait des parkings payants... C'est hallucinant !

Norah, nous n'avons jamais parlé de tout ça... parce que toi, tu me disais que non seulement tu avais des aides, mais en plus tous les soins étaient gratuits pour toi... Les traitements, les vaccins, les masques, les analyses, tout était remboursé...

Tu acceptais sans broncher les traitements expérimentaux avec enthousiasme, avec cet espoir de rester en vie et de guérir... Tu t'attendais à ce que le traitement fonctionne... pour faire augmenter momentanément le taux d'hémoglobine ou de globules rouges dans le sang... En fonction de ces résultats, ils pouvaient repousser la séance de chimiothérapie...

Tu parlais souvent de ces bilans sanguins sans véritable précision... Tu savais que la baisse du taux de globules blancs pouvait entraîner un risque d'infection parce que tes moyens de défense étaient réduits. Tu savais que la baisse du taux de globules

rouges, chargés de transporter l'oxygène dans tout le corps, pouvait entraîner la fatigue et la baisse du taux de plaquettes, augmentant le risque d'hématomes et de saignements...

Tu pouvais me dire : « Le traitement marche sur moi... » et du jour au lendemain, tu pouvais aussi m'annoncer : « Le traitement ne marche pas sur moi, ils ne savent pas pourquoi, ils vont essayer un autre traitement sur moi... Je suis fatiguée... J'en peux plus... » Fatiguée, ça, tu l'étais si souvent que je me demandais comment tu faisais pour accomplir tes tâches quotidiennes, t'occuper de tes enfants. Lorsque tu tentais de te reposer, tu restais fatiguée... Tu n'avais plus aucune prise sur ton corps, qui se tordait de douleurs... de nouveaux maux apparaissaient comme par enchantement...

Alors oui, tu pouvais ne pas vomir ou ne pas subir de nausées, mais tes articulations se tordaient et ton corps prenait la forme indécente d'une personne âgée... Je ne sais pas si tu en prenais vraiment conscience. Tu me disais juste qu'on t'avait conseillé de consulter un kiné... Une à deux fois par semaine, tu te retrouvais à faire quelques exercices... mais surtout à sortir de chez toi, sans tes enfants, à rigoler un peu... Comme avec tes copines de chimio... Elles sont devenues tes sœurs de cœur, de cancer, de « Chimio ». Vous aviez l'air de vous comprendre et de vous reconnaître malgré les annonces de décès de l'une ou de plusieurs d'entre elles... Tu m'avais parlé de Solène, avec qui tu avais noué une belle relation... les photos et les

vidéos en témoignaient... des soirées chez elle, avec la musique et les tentatives de pas dansés... de la rigolade comme tu savais le faire... Tu m'avais déclaré : « Elle est morte, elle avait deux enfants et son mari a toujours été là pour elle », sans sentiment véritable, sans description de ce que ça avait pu provoquer chez toi... Tu étais à ma gauche, toute grande que tu étais, tu regardais droit devant toi, et tu disais ça sans hésitation, sans bégaiement, comme un journaliste qui lit un fait-divers sur son prompteur... sauf que là, c'est resté dans ta tête...

J'ai répondu : « Ah ! Mince ! Je suis désolée, Norah ! » Qu'est-ce que je devais te dire ? Te dire de plus ? Tu ne cherchais pas à être consolée, je ne la connaissais pas, j'étais juste navrée et je faisais en sorte de prendre assez de distance pour que toi aussi, tu puisses en prendre un peu...

Nous n'allions pas plus loin dans ce genre de discussion. Il était important que nous parlions de la vie, de tes enfants par exemple, de ton accompagnement qui était à la hauteur de tes attentes... de ta famille, ta maman particulièrement, qui se libérait quatre à six semaines dans l'année pour te rejoindre et t'aider en tout et pour tout...

Et puis souvent, tu concluais avec le « Bon, Maa, je te laisse... à une prochaine ? Gros bisous, Maa ! »
« Gros bisous, Norah, prends bien soin de toi. »

Nous n'allions pas plus loin généralement... et tu n'insistais pas plus que ça... J'étais fatiguée de la redondance de tes propos, j'étais ennuyée de ne rien pouvoir faire, je n'émettais aucun réel avis... Je posais juste des questions et j'éloignais le plus possible l'existence de ce truc qui était en train de te diminuer, de te tuer...

Tu sais, je vis des choses en ce moment qui me dépassent... J'ai du mal à me sociabiliser... parce que je prends tout en compte, le moindre mot, le moindre ton, la moindre réaction et je les imprime pour ne pas oublier ce que ça a pu me faire... surtout le négatif...

La semaine dernière, par exemple, j'ai repris la natation, un maître-nageur m'a fixée pendant que je rentrais dans l'eau... Il avait des lunettes de soleil très colorées, je n'ai pas pu voir ses yeux... J'ai hoché plusieurs fois la tête pour le saluer et faire un mouvement de bouche pour lui dire « bonjour »... Il était jeune, brun aux cheveux longs attachés en demi-queue de cheval... un caleçon de bain bleu... Il ne m'a pas répondu...

Il a fait le tour de la piscine plusieurs fois comme pour observer ce que je portais... des tongs de couleur laissées au bord de la piscine...

Après quelques longueurs de défoulement et de reprise, je me suis désaltérée et je suis allée aux vestiaires pour faire pipi. Ce maître-nageur était dans

le cadre intérieur de l'espace aquatique, du côté du petit bassin... Il m'a regardée et j'ai fait pareil... Il m'a dit au revoir avec un sourire et simultanément, je lui ai dit bonjour... Nous n'entendions que très peu nos voix, nous n'avions vu que le mouvement de nos lèvres... Il a dû être troublé par cette désynchronisation, mais je n'y ai pas plus fait attention... Une seconde fois, après quelques longueurs supplémentaires, je suis revenue dans les vestiaires... Il était avec l'une de ses collègues et très sciemment, il s'est tourné vers l'espace opposé à mon passage... Je me suis sentie vexée, comme rejetée... J'ai alors décidé, à partir de cet instant, de ne plus faire de concession... À mon départ, je ne l'ai absolument pas regardé... J'ai baissé la tête, j'ai senti qu'il s'était tourné vers moi et qu'il m'observait...

J'ai décidé très clairement de ne plus lever les yeux sur lui, de ne plus jamais lui adresser la parole, s'il pouvait m'ignorer, alors, moi aussi...

Je suis revenue un après-midi... Je n'ai pas du tout pensé à ce gars... Le problème, c'est qu'il a refait des siennes... Après mes multiples longueurs, en allant aux toilettes, j'ai dû me retourner sur ma droite... J'ai senti une présence... Il était là, de l'autre côté de la porte vitrée, en train de me regarder, son pied droit appuyé sur une rambarde... Il s'est tourné vers moi, les lèvres jointes, un demi-sourire et un regard, le même regard que Denis, ce maître-nageur pédophile, les yeux plissés et brillants... à la fois vicieux et manipulateurs... Surprise, je lui ai dit bonjour en

retour, de façon automatique, un réflexe éducatif, inadéquat pour la situation... Pas de sourire de ma part...

Je l'ai vu s'installer sur le banc au bord de la piscine extérieure, avec sa collègue blonde et fine... J'ai ressenti la lourdeur de son regard sur moi, nos regards se sont croisés, à travers ses lunettes de soleil et à travers mes lunettes de natation, alors que je sortais la tête pour reprendre mon souffle au mouvement de mon bras droit en nageant le crawl...

Je suis restée assez timide... J'ai fait une petite séance de plongeon pour finir ma session... Il me regardait toujours... Les premiers temps, je suis restée accroupie sur le plongoir pour ne pas me faire remarquer... parce que j'étais la seule à plonger... attendant le passage d'une vieille dame sur ma ligne d'eau...

Lors de l'une de mes tentatives de plongeon, sur ce plot, je l'ai vu orienter ses yeux vers moi... Un autre collègue masculin les a rejoints... Je n'ai pas entendu ce qu'il leur a dit, ils m'ont tous regardée parce qu'il soulevait son menton, et tournait sa tête dans ma direction... Je n'ai pas voulu prendre toute cette attention malveillante pour moi, j'ai tourné la tête vers la scène en place, derrière moi, installée pour un concert prévu pour cette semaine... Les mains sur mes cuisses, j'ai baissé la tête et évité leurs regards... Malheureusement, j'ai senti une forme de mépris dans les gestes de ce jeune maître-nageur... Ça m'a

troublée profondément... Je ne connaissais pas cet homme, il ne me connaissait pas, et il se permettait ce genre de comportement avec moi... J'ai préféré comprendre qu'il découvrait que j'étais une nageuse hors pair, qu'il reconnaissait mes aptitudes... J'étais si décontenancée par l'irrationalité de la situation... que je l'ai testé... J'ai fait comme si j'allais dans les vestiaires, il a bougé pour aller à l'intérieur... Il me suivait...

Je suis revenue rapidement dans l'eau pour faire quelques longueurs, il est retourné à sa place et m'a tourné le dos pour n'avoir en ligne de mire que sa collègue... J'ai pensé tout ça réglé... Mais lors de mon départ, il était bel et bien présent devant le vestiaire, pour me dire au revoir de façon nonchalante...

Tu vois, Norah, tout ça m'a touchée, j'ai eu la sensation de revivre un traumatisme passé, de revenir à mes quatorze ans, de ne pas réussir à contrôler mes émotions, mes sentiments...

Qu'est-ce que tu en aurais pensé ? Je pense que tu m'aurais dit : « Eh ben, il te drague, le mec, mais je ne comprends pas pourquoi il aurait interpellé ses collègues pour te viser et ensuite baisser la tête... Il a sûrement dû montrer la scène ! »

Et je serais allée dans ton sens, naïve : « Ouais, tu as sûrement raison... Mais pourquoi ça me trouble à ce point ? Je n'ai pas envie de revenir à la piscine pour lui, pour ses beaux yeux, je veux aller à la piscine pour

moi uniquement... » Et toute cette période d'été avec Denis est revenue comme un boomerang... À quatorze ans, j'ai pensé être amoureuse de lui... et je savais au plus profond de moi que ce n'était pas bien... C'est Denis qui me motivait à aller à la piscine tous les jours...

Je suis allée jusqu'à le chercher sur internet, sans nom, sans prénom, à travers la plateforme de la structure. Je n'ai trouvé que son collègue, responsable de cette piscine... Aucune photo de ce jeune maître-nageur sur le site de présentation du personnel... Ça m'a un peu calmée... Je ne voulais pas amplifier le phénomène, malgré tout, je l'ai gardé pour moi, je n'en ai pas parlé à mon partenaire... Je n'avais pas envie d'être influencée par lui, jaloux et peu enclin à rencontrer de nouvelles personnes...

Je pense que j'ai bien fait, hein ?! Tu m'aurais dit : « Ben oui, ça ne le regarde pas... et puis ne t'en fais pas, c'est qu'un maître-nageur... Ce sont tous les mêmes, des dragueurs, des dons Juans... »

Et je t'aurais répondu : « Ouais, tu as sûrement raison... L'un d'eux ne s'est pas gêné pour se tourner en permanence vers une jeune fille de quinze ans, foutue comme une déesse, alors que sa maman était à ses côtés... Il était en train de donner des cours de natation et faisait son malin, il avait plus de quarante ans... Ses sourires, ses attitudes étaient grotesques et déplacés, et la maman de cette jeune fille n'a pas bronché, comme si c'était normal et habituel... »

Ce maître-nageur-là, je l'ai détesté, son regard vicieux, son sourire de séducteur, cette assurance virile qu'il tentait de proclamer, considérant que ça ne pouvait qu'être attractif, confiant auprès des post-pubères, tout ça m'a fait penser à l'attitude de Denis... Et l'écœurement est resté... Pas parce que j'étais jalouse que ce regard ne s'oriente pas vers moi, certainement... Mais parce que pendant de longues minutes, il se déroulait une scène très gênante, peu acceptable... Il avait passé les quarante ans et il était resté dans les mêmes logiques tordues que Denis il y a plus de trente ans...

Je me suis posé beaucoup de questions sur la manière dont les filles, les femmes pouvaient être considérées par les hommes de cette génération... Je me suis appesantie sur l'étude de cette évolution... Les lois, la société évoluent si lentement, malgré les droits octroyés aux femmes, les sanctions infligées aux hommes irrespectueux et inconscients de l'impact que leurs agissements peuvent avoir sur les jeunes filles... J'estime qu'il y a encore des progrès à faire dans cette relation adulte-mineur, dans cette considération faite des jeunes filles... qui sont trop souvent objectivées... Entre les absences de lois, les lois qui ne sont pas appliquées, et les éducations hétérogènes de ces garçons, je me sens impuissante... Plus de trente ans après mon traumatisme, on en est encore là... Silencieuses, incapables d'agir face à de tels comportements... Les femmes, nous en sommes restées à ce stade de mutisme, d'impuissance apprise... Ça me révolte, ça me répugne...

Nous aurions pu nous poser des questions sur les raisons de cette lenteur... L'éducation des filles est aussi à revoir... Leur rappeler leurs droits et leurs possibilités... grâce à des parents hétérosexués, homosexués... des parents aimants et bienveillants, présents au quotidien, soutenant et écoutant, informés sur les droits de leurs enfants, les transmettant... Animés par une dynamique le plus souvent positive...

Norah, tu n'étais pas du tout contre cette évolution, tu étais même pour la GPA, la PMA, les adoptions de ce genre tant qu'il y avait de l'amour, de la présence et des règles simples à un respect des lois et des autres... Tu étais ouverte à ça et s'il avait fallu le revendiquer, tu l'aurais fait, s'il avait fallu protester, tu l'aurais fait sans hésitation... C'est aussi pour cette raison que tu étais mon amie...

L'éducation des enfants, parlons-en !

J'ai revu le film intitulé *Captain America*, sorti en 2016. Un couple décide de vivre et d'élever ses enfants dans un car et dans la forêt, avec tous les dangers que cela représente... Loin de la civilisation, les parents inculquent des valeurs d'entraide, de loyauté et de survie... Les enfants se cultivent et s'instruisent à travers des livres et des musiques que leurs parents affectionnent... inculquent... Ils semblent plus habiles et plus intelligents que la norme, avec un handicap social assez profond... Cette norme se nourrit de *fast-food* et de *fast-séries*, de films et de campagnes de publicité, une norme qui se sociabilise et se soumet aux insultes, aux agressivités et aux violences d'une communication truquée, *fast* aussi, rapide et sans réel objet... Une norme qui passe d'une personne à une autre à la vitesse de l'éclair, sans aucun fondement affectif et culturel plausible... Sans racines...

Des raccourcis utiles à la tranquillité de l'esprit et qui figent l'autre dans un cadre... l'exemple de la civilisation des schémas psychologiques et des schémas relationnels...

La norme reste la norme, selon des tests ou des analyses qui veulent que la conformité soit la norme... Et tout ce qui déroge à cette norme est en marge, pathologique ou en lien avec la folie...

Norah se sociabilisait à outrance, et ses enfants ont suivi le mouvement... Ils étaient remuants et avaient énormément de copains et de copines, se préoccupant d'être invités à chacun des anniversaires fêtes, s'intéressant à ceux qui avaient le sourire, le rire et la blague faciles... S'amuser, c'était essentiel, s'occuper était nécessaire... Les codes de socialisation trouvaient à se confronter, entre bagarres, chahuts, dans la logique d'un fonctionnement dominant-dominé... Ses enfants avaient de la chance d'être deux... À deux, c'est toujours facile d'avoir de l'assurance, de démontrer une force d'esprit captivante et fascinante... Le garçon prenait le dessus sur la fille, et c'était devenu normal que Norah intervienne chaque fois pour protéger la fille...

Elle ne dérogeait pas aux règles imposées par la société. Elle n'aurait jamais pensé à élever ses enfants comme des « sauvages », en marge de la société, parce que la société pour Norah était primordiale pour se sentir encadrée, exister, pour être perçue comme normale...

En cela, nous n'étions pas d'accord... Nous étions aux antipodes... Elle me demandait mon avis sur la manière dont elle élevait ses enfants, s'ils allaient bien... Je lui ai donné à voir mes observations sur cette confrontation permanente entre eux, sur la soumission trop flagrante de sa fille, sur la place grandissante et agaçante que prenait son garçon... Et Norah repoussait son garçon dès lors qu'il s'imposait trop, dès lors qu'elle prenait le temps de s'occuper de

sa fille... Je ne sais pas trop ce qu'elle a fait de ce retour... Elle a écouté et a demandé s'ils grandissaient normalement... Je n'ai rien développé à ce sujet, je ne pouvais pas, je ne m'étais pas entretenue longtemps avec ses deux enfants... Je n'ai fait que la rassurer...

Il était hors de question que notre relation repose sur un château de cartes, hors de question que l'hypocrisie et le faux-semblant nous séparent... Je pense qu'elle m'aimait et m'appréciait pour cette franchise et cette sincérité... deux qualités qui peuvent devenir de la méchanceté pour les non-amis, deux qualités qui repoussent les moins téméraires, les moins curieux... Le tri est fait à la base, la racine d'une amitié doit être solide ou elle n'est pas...

Cela peut avoir énormément d'avantages comme celui de la longévité d'une relation... et sert de repoussoir à personnes nuisibles... Je suis trop habituée à sortir mes griffes, à balancer quand j'estime qu'on m'a manqué de respect, quand on s'approche de mes proches, de ceux que j'aime, de façon à provoquer un sentiment de jalousie chez moi... Oui, je peux être jalouse et exclusive... Je peux être la louve qui défend les plus faibles, et je peux être la lionne qui éloigne les plus vils... Un peu comme cette fille qui veut accaparer mon partenaire, montrer qu'elle le connaît depuis bien plus longtemps que moi, et qui me provoque... en ne me disant pas bonjour, ou en m'ignorant volontairement...

Prête à poser des questions sur les conditions de notre union, et pleurant l'indifférence ou le rejet des autres, ne prenant pas conscience de ses agissements... Il existe toujours une personne comme ça dans notre entourage, en mal-être existentiel et qui vient en éclabousser ceux qui veulent bien lui prêter un peu d'attention ou de compassion... Il suffirait de ne plus la voir, de ne plus la regarder... pour que tout aille mieux... pour que tout s'harmonise et s'équilibre...

Je déteste ce genre de personnes et je le montre très ouvertement... C'est mon défaut parce que je me mets en danger, parce que je risque les foudres de ceux qui vouent de la sympathie, de la loyauté à ce genre de personne, quels que soient ses actes... Elle peut trahir ouvertement un membre du groupe, elle reste dans le groupe, et c'est celui qui est trahi et honteux qui en sort... La personne nocive s'accroche aux branches et arrive même à être plainte et consolée...

C'est en cela que la société et le système groupal posent question parce qu'ils sont prêts à laisser une chance aux autres populaires, avec qui la relation est ancrée dans le temps... Il est même possible de tout lui pardonner, de tout lui excuser et de tout oublier sans penser qu'elle pourrait agir à nouveau de cette manière...

Norah aurait été offusquée et elle m'aurait dit : « Tu as raison de rester à l'écart et de la remballer... Pour qui elle se prend ? »

Et c'est là que se joue ma place auprès de ceux que j'aime... C'est que ce n'est pas à moi de choisir avec qui ils doivent ou non entrer en relation. Je n'ai aucune prise là-dessus... Cette prise que se donnent les parents sur leurs enfants, sur les personnes que leurs enfants doivent fréquenter ou non... Difficile pour une maman ou un papa de se voir déposséder de l'emprise qu'ils ont pu avoir sur leur progéniture...

Alors, je lâche prise et je fais comme bon me semble, en m'éloignant et en faisant en sorte de vivre ma propre vie, en mettant en garde ceux que j'aime, en faisant aussi attention à ne pas virer à l'obsession... Ça demande du talent et de l'assurance, ça demande aussi beaucoup de force et de persévérance... Ces quatre qualités pouvaient appartenir à Norah quand elle se sentait mieux dans son corps... Ces quatre qualités peuvent m'habiter quand je me sens alignée... quand ces moments de démotivation et de remise en question se taisent...

Tu vois, chère Norah, ce qui me tараude actuellement, c'est de repérer mes alliés, c'est de savoir avec qui je peux faire équipe pour mon travail et avec qui je peux entrer en relation pour me sentir bien... comprise, acceptée... C'est ça qui me tараude... Je me suis tellement lancée dans le business sans parachute avec des ordures que je me méfie de la force de mon désir de réussir... On pouvait me raconter ce que je voulais entendre, et je plongeais sans hésitation... en payant cher ces accompagnements qui ne m'ont rien rapporté de plus financièrement... Juste beaucoup de fatigue à tenter de négocier et surtout de m'ajuster à ces énergumènes qui avaient aussi une affaire à faire tourner... Et pour le reste, je me suis jetée à cœur et à corps perdus dans des relations avec des assureurs, un journaliste... Je donne leurs professions parce que c'est par celles-ci que nous nous sommes rencontrés... Pour l'un, c'était de la prospection et une tentative de drague qui sont devenues une « amitié »... redevenue une relation professionnelle. Ils se permettaient tout et n'importe quoi, même le harcèlement pour me faire signer n'importe quoi et pour que j'ajoute du grain à moudre à leurs transactions. Pour l'autre, c'était de la drague flagrante, des mains baladeuses et une personnalité de prédateur sous couvert d'un masque de héros qui endosse sa cape pour venir à la rescousse des plus faibles... D'une phrase qui dit beaucoup : « Tu vas t'en sortir parce que je suis là... » Et non « parce que tu es forte... »

Ce genre de relation, je n'en veux plus... Intimement convaincue qu'affaires et amitié ne font pas bon ménage... Je parlais du principe que la plupart des relations amènent à des ambiguïtés, des ambivalences, des changements de ton et de désir... Celle entretenue avec toi, Norah, était très claire... très libre, gratuite, souvent sincère, toujours rassurante dans l'amour que l'on éprouvait l'une pour l'autre... Quelques désaccords par-ci, par-là, mais réglés par la distance et par le rappel de ce que nous étions l'une pour l'autre... Sans pression... Une simple culpabilité pour moi, qui ai fini par entrer dans mon calendrier : ta date de naissance... pour te souhaiter ton anniversaire...

Tu sais, Norah, je me demande à nouveau si je dois envoyer mes manuscrits à un éditeur pour enfin être accompagnée dans la promotion de mon livre, et voyager dans des salons, dans le monde entier, pour accompagner mon œuvre... Et ne plus avoir à me tracasser de la manière dont je pourrais me faire connaître. Je me demande si je dois continuer en solo jusqu'à ce qu'on me repère et qu'on me propose un contrat de publication qui en vaille le coup...

Je pense que tu m'aurais conseillé d'envoyer mon manuscrit pour ne pas avoir de regrets, parce que je n'ai rien à perdre, un peu de ma dignité et de mon *ego* d'être refusée, mais c'est tout... Ça pourrait me permettre de me booster sûrement et de faire encore mieux... Surtout d'apprendre... de continuer à apprendre...

Tu sais, Norah, je pense l'avoir dit quand tu étais encore vivante, mais je te le redis, cette « amie », bien plus âgée que moi, dont je te parlais m'a découragée... Elle n'a pas aimé ce que j'écrivais... Elle me disait au téléphone : « On ne devient pas écrivain comme ça... Tu devrais prendre des cours... » Elle qui me conseillait de faire appel à un magnétiseur à distance, qui m'encourageait à croire en ses vibrations, en ses forces d'accompagnement des morts... Celle qui m'écrivait sans concession : « J'espère que la vie te fera grandir », parce que j'insistais pour qu'elle me donne les noms de ceux qu'elle consultait pour nettoyer les effets de ce vaccin contre le Covid 19, pour vérifier ses données, celle qui était parano... qui ne voulait transmettre aucune info par téléphone parce qu'elle avait peur d'être fliquée et surveillée...

Tout cet épisode lié au confinement, au Covid-19 a mis une loupe sur une facette de la personnalité de cette « amie » que je détestais : ses jugements infondés, son absence d'encouragements, et surtout beaucoup de découragement... De la jalousie ? Cette jalousie dont elle faisait preuve quand je montais la voir. Elle finissait par m'engueuler et par me critiquer auprès de ses « amis »... Elle a aussi fini par m'embrasser sur la bouche, me demandant souvent, trop souvent si j'aimerais expérimenter la sexualité avec une femme... Son mari m'a bannie de notre relation, parce que d'après elle, il pensait que nous

avons une relation intime... Quand j'allais la voir, je n'avais plus le droit de dormir chez elle...

Je suis restée en contact avec elle, et j'ai vraiment pensé qu'elle était mon amie, parce qu'elle m'a avoué que je l'avais sauvée d'une situation psychique précaire... Lors de notre première rencontre, je suis allée vers elle sans défiance, librement, avec le sourire et le rire, les bras ouverts. Je ne me suis pas plus méfiée quand, au téléphone, elle évitait de parler d'elle... me donnant la sensation que j'avais plus besoin d'elle que le contraire... Avec le recul, c'est affolant... Elle était si détachée, si désengagée...

Je me suis aperçue, en la fréquentant de plus près, qu'elle médissait sur ses « amis »... Elle les méprisait... J'ai fini par lui demander ce qu'elle disait de moi à ses « amis »... « Je leur dis que tu es malheureuse... » Non seulement elle parlait de moi, mais en plus dans ces termes... Avec l'idée de ne jamais nous permettre de nous croiser...

Je l'ai bloquée une fois que j'ai compris toute cette mascarade, cette perte de temps et cet acharnement de ma part à la considérer à tout prix comme une « amie »... Je ne souhaite plus avoir affaire à elle... C'est une amitié qui a duré des années à distance, durant lesquelles je pensais sincèrement et profondément qu'elle ne cherchait que mon bien...

Elle est devenue une sorcière, une nana infréquentable, nuisible à mon propre

développement... Elle était capable de prendre le numéro de téléphone d'un gars, un serveur dans un restaurant pour me pousser à l'appeler...

Elle me rentrait dedans et je faisais tout ce qu'elle me proposait parce que j'avais une confiance aveugle en elle...

Nos rencontres auraient dû m'alerter... Sa façon de ne pas me regarder, de m'ignorer, de ne pas m'écouter aurait dû m'alerter... Elle ne prenait pas le temps de m'écouter, d'être attentive à la discussion, elle faisait toujours quelque chose simultanément... Et elle coupait court à la conversation quand elle estimait qu'elle en avait assez...

Ses étreintes me faisaient mal... Je n'y ressentais aucune chaleur...

J'ai cru que c'était une amie, j'ai bien pensé qu'elle me voulait du bien... Mais je me suis aperçue qu'elle ne faisait que me critiquer auprès des personnes que je ne connaissais pas... Des critiques qu'elle lançait sur ses « amis » quand nous étions ensemble...

J'aurais aimé que cette amitié soit réelle... Ça n'a été qu'un mirage de plus, fondé sur mes propres fantasmes... La réalité, s'accrocher à la réalité... Et faire avec la réalité pour tenter d'être soi et d'avancer... doucement mais sûrement...

Les premières fois, elle ne parlait jamais d'elle, jamais... Jusqu'à ce que je m'offusque et que je lui dise que cela ne me convenait pas. Elle prenait la place d'une journaliste, elle se nourrissait de mes déboires... J'ai obéi à la peur de la perdre, j'ai obéi à l'idée qu'elle pouvait compter pour moi...

Elle était plus âgée que moi, elle était en surpoids, mère au foyer, servante de sa famille... lisant des livres ésotériques... Écrit comme ça, on peut bien se demander ce que je lui trouvais, franchement... Son expérience de femme, d'épouse et de mère m'intéressait... Elle me faisait penser à ma maman...

Je pense que je ne l'aime pas, au fond, je pense aussi que j'ai besoin de me dégager de toute culpabilité d'avoir choisi cette femme comme amie... Elle n'a plus lieu d'être dans ma vie... Il est hors de question qu'elle envahisse davantage mon esprit...

Je te raconte ça parce que je n'ai pas eu l'occasion de t'en parler plus avant aussi mûrement, parce que tu n'étais pas en état d'entendre mes histoires déchues... Maintenant que tu n'es plus là, j'ai l'impression de ne plus avoir d'amie...

Je sais que tu m'aurais dit : « Ah là là, laisse tomber, Maa... Passe à autre chose... Elle n'en vaut pas la peine... Ça va aller, maintenant... Tu as bien fait de la bloquer... Elle n'a plus rien à faire dans ta vie... » C'est en fait ce que j'aurais aimé que tu me dises... C'est bien ça...

Tu sais, Norah, je te dis ça, mais la réalité n'est pas toujours belle à vivre... C'est aussi pour ça que je me cantonne à mes rêves, à ce que je suis en train de t'écrire, au présent... Le rêve rejoint le présent quand je t'écis. J'ai la sensation que tu m'entends, que tu peux me lire...

Tu sais, il est aussi difficile de demander à une personne de croire en ses rêves que de s'accrocher à la réalité... Parce que les rêves peuvent paraître soit trop grands donc inaccessibles, soit accessibles seulement à ceux qui ont eu l'audace de les exaucer... Les croyances ont la dent dure... Les croyances ne font que plaquer au sol et figer alors que les rêves permettent de s'envoler et d'agir... Et les croyances font partie d'une certaine réalité, les rêves d'une réalité certaine...

Qu'est-ce que tu aurais préféré, hein ?! Moi, je préfère la deuxième option... Et peu importe si on me prend pour une délurée... Je préfère croire en moi et accomplir mes rêves...

Je sais qu'il persiste des obstacles, et en général, ces obstacles, ce sont les autres et leur négativisme, leurs peurs, leurs indisponibilités, leurs dissemblances... Ils peuvent prévoir que je déchanterai ou que je sois déçue... je continuerai tant que je peux respirer...

Tu le sais, Norah... Toi qui as acheté la plupart de mes livres... Toi qui as toujours été à mes côtés pour croire en mes objectifs les plus affolants et les plus déstabilisants si on les compare à ceux de la norme...

Toi, tu rêvais de vivre longtemps pour accompagner tes enfants, tu rêvais de tranquillité et tu ne savais pas trop comment accéder au premier but, tu comptais sur les autres, ces médecins... Tu n'avais pas d'objectif en dehors de ta santé et de tes enfants, pas d'objectif d'accomplissement professionnel... Tu te débattais contre ce truc qui te rongait, qui te mangeait la plus grande part de ton énergie... Tu étais sûre d'être toujours vivante et ça suffisait à ton bonheur et au bonheur de tes proches...

Après cette séparation avec ton mari, tu as rencontré de nouvelles personnes, tout en consolidant tes amitiés... Tu es à nouveau entrée dans le cercle des célibataires... Tu as rencontré des hommes, mais ton énergie n'était plus assez ample pour t'y consacrer... Tu as vite laissé tomber ; ça ne te ressemblait pas...

Et je t'ai entendue rigoler à nouveau et pour de vrai... comme avant... réjouie par la possibilité de refaire ta vie, de séduire, de jouer et de te lier profondément... Ça m'a fait sourire... J'étais heureuse de t'avoir retrouvée... J'étais curieuse de ce que tu allais entreprendre... en dehors de tes traitements, de tes consultations médicales...

C'est vite tombé à l'eau, je pense que ça t'a plombée que ces liens ne soient pas devenus relations... J'ai lu dans ton regard que tu avais espoir de ressentir à nouveau ces vibrations des premières rencontres... Tu me donnais le prénom de ces hommes, et tu n'étais pas sûre toi-même d'être attirée par eux, ces hommes dégarnis, ces hommes bedonnants, touchant à la cinquantaine, à la soixantaine... qui savaient que tu étais malade, seule avec tes deux enfants, séparée et toujours mariée...

Tu venais à peine de quitter ton mari, et un autre traitement allait être testé sur toi... Tu as fermement décidé de prendre la garde de tes enfants, de t'emparer du quotidien à bras le corps, de prendre en charge tes

papiers, tes demandes d'aides financières, d'indépendance... tout en continuant tes visites médicales... tes traitements... Tes amies ont répondu présentes quand il a fallu te trouver un appartement... quand il a fallu t'héberger...

Tu as fait en sorte de retrouver un peu de ta féminité, tu as fait les boutiques, tu as trouvé à te coiffer avec des cheveux longs, à te maquiller, à te parfumer, à remettre tes bijoux, à mettre des vêtements confortables et colorés... Tu étais en train de te retrouver en tant que femme...

J'aurais aimé te voir à nouveau amoureuse...

Mon inconscient m'appelle à toi, même ma démarche commence à ressembler à la tienne, à ces genoux qui se touchent, ces fesses rebondies en arrière et en hauteur, ces pieds qui traînent et ne savent plus où s'appuyer pour avancer, mais qui avancent... Je m'en suis aperçue hier... J'avais la sensation de ne plus habiter mon corps...

Bien entendu, je ne souhaite pas porter ta maladie, je ne souhaite pas ressentir ce que tu as dû ressentir... pour être complètement et entièrement en toi, comme toi... Ce serait suicidaire et je ne le suis aucunement, pas en ce moment...

Je souhaite uniquement donner de la vie là où tu as semé la mort et les cendres de ton existence...

Malgré moi, je finis par penser à toi et je me disais qu'il y a un abruti qui a crié : « L'espoir fait vivre ». Toi, tu as espéré et tu es morte... Tu as surmonté tant d'épreuves, tu t'es persuadée que tu t'étais trop donnée, corps et âme à un homme que tu as fini par quitter, je n'ose écrire que tu n'as plus aimé... Lui, il t'a détestée et même haïe... Il a dû se sentir trahi et abandonné... Il n'a pas dû comprendre ta décision...

Se sentir abandonné par toi, ce n'est pas agréable du tout... Ce que j'ai ressenti à ta mort... Et ce que me lançait ta chère amie au téléphone, m'entendant

sangloter : « Oui, c'est vrai que c'est difficile de perdre une amie comme Norah ! »

Moi, je me sentais dans l'incapacité physique de décoller de là où j'étais pour rejoindre toutes ces personnes qui t'ont connue et que je connaissais à peine... Lorsque ta sœur m'a écrit : « Je suis là si tu as besoin », je me suis sentie offusquée, parce que c'est ton sang qui me proposait de l'aide, alors qu'elle avait sa peine à porter, sa peine de petite sœur... J'ai ressenti ça comme un affront, comme un écœurement de savoir qu'elle avait déjà surmonté ta disparition mieux que moi... Elle t'avait déjà enterrée auprès de ton père... J'étais si mal de ne pas avoir été prévenue de ton état, de ta mort au même moment qu'elle... que ta chère amie...

Je ne pourrai plus jamais te toucher... voir tes longs doigts et tes taches de rousseur... ces longues mains si délicates et si contraires à l'état de tout le reste de ton corps... amoindri par ce cancer, par ces traitements, par les contraintes de l'existence, par toutes les inquiétudes et le stress accumulés dans tes organes, dans ton cerveau...

Hier, j'ai fait en sorte de ne plus écrire sur toi, et je me suis dit que j'étais déjà fatiguée de parler de toi... que je n'avais plus envie de plonger dans ton âme, plus envie de dénouer tous les nœuds que tu as laissés dans mon esprit... Plus envie de continuer à te rendre hommage, parce que ça n'a plus de sens, au fond...

À quoi bon parler de cancer, de cette maladie qui se répand comme une traînée de poudre dans notre société si moderne ? À quoi bon parler de toi et de mes doutes d'avoir été l'une de tes amies... De mes colères d'avoir été oubliée non seulement par toi, mais aussi par ta famille ? De mon inconsistance de révéler ces sentiments ?

Presque tous les jours, nous apprenons qu'une technique de cuisson, qu'un aliment, un fruit, un légume, une viande, qu'un produit industriel, qu'un produit cosmétique sont susceptibles de provoquer un cancer... En plus du tabac, de l'alcool, des drogues...

Les coups marketing nous rappellent à quel point c'est nocif pour la santé : « Shampoing sans, gel douche sans, pain sans, huile sans, biscuits sans... » La mode des « sans », et des 100 % naturel pour tenter de nous rassurer sur ce qu'on achète, ce qu'on ingurgite, ce qu'on passe dans nos cheveux, sur notre peau...

Et le plus fou, c'est que c'est entré dans les mœurs, rien n'est interdit et tout est permis... À nous de

choisir de manger sainement ou pas, d'acheter bio...
de manger plus cher...

De prendre le temps de lire tous les ingrédients, avec
l'espoir que tout soit inscrit sur les paquets
alimentaires, de prendre le temps de choisir ses
aliments pour manger sans danger... de prendre le
temps pour ne pas en perdre, pour ne pas risquer de
mourir trop tôt... Dépendants des producteurs, des
agriculteurs, des patrons de la distribution alimentaire
pour ce que nous mangeons...

Qui est à plaindre ? Qui est à culpabiliser ? Qui a
raison ?

En attendant, il y a des morts d'un mode de vie qui ne
convient pas à tout le monde... En attendant, il y a des
morts pas naturelles...

J'ai entendu récemment dire : « Pourquoi met-on
“bio” sur les produits sans cancérigènes et pas
“insecticides” sur les produits classiques qu'on a pris
l'habitude de consommer ? »

On parle de lobbies, de puissance, de pouvoir et on
laisse des vies s'évanouir... de plaisir ?

Et toi, Norah, en 2022, au XXI^e siècle, tu meurs à
l'âge de quarante-six ans d'un pauvre cancer... du
foie...

J'ai regardé une émission dans laquelle une oncologue avait été applaudie sur le plateau de télévision parce qu'elle avait sauvé une unique vie avec son protocole de recherche et de traitement. Elle allait chercher l'organe responsable des métastases, pour le viser grâce à la chimio ou à d'autres médicaments innovants, je suis restée muette...

Comment se fait-il qu'on en soit encore là ?
 Comment se fait-il qu'on n'ait pas encore trouvé de formule pour reconstruire les cellules endommagées ?
 Comment ça se fait ?

Leur technique et leur logique cherchent uniquement à tuer le mal qui s'est déclaré dans l'organe malade... plutôt que de le reconstruire, on tente de détruire ce qui détruit, plutôt que de remodeler, de reconstruire ce qui est détruit, déconstruit...

C'est bien ce qu'on fait en psychologie... On ne détruit pas le traumatisme, on le révèle et on le manipule pour l'éloigner et reconstruire, reprogrammer les émotions, les sentiments, le cerveau, la manière de percevoir et de recevoir la réalité... Se libérer du mal pour se remplir du bien, pour remodeler les connexions malades...

Pourquoi on ne change pas de logique pour le corps aussi ? Pourquoi ?
 La vie d'un être humain est-elle si peu précieuse ?

Tu es probablement partie à temps, après tout, parce que tous les vices humains sont mis à jour... grâce aux chercheurs de catastrophes, aux catastrophes elles-mêmes perpétrées par l'homme...

Tu mettais volontairement en avant les féminicides, les injustices, le harcèlement, les difficultés des personnes handicapées, les guerres, le dérèglement climatique... Tu les dénonçais avec l'espoir de trouver à vivre dans un monde meilleur où la paix serait reine... où tes enfants se sentiraient en sécurité et en joie...

La destruction, c'est comme si ce refrain perpétuel était le propre de l'homme... On a beau proclamer le « Plus jamais ça ! » c'est un éternel recommencement... Comme si la vie n'était pas assez horrible dans la conscientisation de sa propre mort naturelle... Non, il faut qu'on la précipite plutôt que de chercher à la vivre de façon harmonieuse et belle... simplement... en s'alliant à ceux qu'on aime... sans penser à faire la guerre qu'on déteste... D'ailleurs, à quoi sert-il de détester une personne si ce n'est à détruire une partie de notre âme ? Ce n'est pas source de cancer, ça ?

Bordel ! Je me sens en colère, aujourd'hui... Bordel ! Comme j'aimerais que tu sois éternelle, que tu vives encore pour que j'aie la simple sensation de pouvoir te joindre quand j'en ai envie, pour pouvoir être appelée par toi, pour recevoir de tes nouvelles... même s'il t'est arrivé, dans les derniers temps, de notifier l'un de mes messages par un pouce jaune, par flemme ? ou parce que ce message n'était pas si intéressant ? ou parce que je n'avais pas été assez présente pour toi lors de ta séparation ?

J'ai su ta séparation quelques mois après, j'ai su après que tu as trouvé un appartement, j'ai su longtemps après que tu avais dû vivre chez ta chère amie pendant de longs mois... Toujours en retard, toujours à retardement, j'ai su pour les cataclysmes de ta vie, pour cette apocalypse de ta mort...

Tu sais, je me demande encore aujourd'hui comment nous avons fait pour garder le contact pendant aussi longtemps... Je me le demande parce que nos rencontres n'ont pas été très nombreuses, très longues...

Tu semblais ne pas aimer ma cuisine... Je ne l'ai préparée qu'une unique fois pour toi et pour une autre amie... Je me souviens que tu faisais la gueule... Tu as critiqué mes plats, et tu n'as pas mangé. Je m'interroge sur la manière dont tu pouvais considérer

cette fille... Planait-il un sentiment de jalousie ? Et je t'en ai voulu de ne pas avoir honoré ma cuisine...

Il y a moins de deux ans, tu es venue seule chez moi, et je n'ai pas réitéré cette expérience, pas d'autre ami, et pas de cuisine... Quand tu n'as exprimé aucune objection à ce que je cuisine, je t'ai rappelé cet épisode... Tu ne t'en souvenais pas... Tu m'as même dit que ça ne te ressemblait pas... Que tu mangeais de tout... Je te vois encore avec ton air offusqué... : « Mais non, Maa... C'est pas vrai ! Ah bon ?! Je ne m'en souviens pas. » Et de lancer un petit rire comme ça, comme pour souffler ou respirer trop fort et montrer ton désespoir... sur cette anecdote...

Tout ce que je sais, c'est que c'est toi qui m'as appris à enfiler un tampon dans mon vagin, de ces tampons pleins de plastique, de produits chimiques accompagnés d'une notice mettant en garde contre un éventuel décès, un risque de mortalité... Nous nous sommes mises en danger uniquement pour cacher nos règles... pour dissimuler un phénomène naturel...

Tu m'as bien montré comment faire... Ta pédagogie légendaire m'a aidée à paraître normale, à paraître sans règles... à me mettre en maillot de bain et à me baigner... et à ne pas souiller l'extérieur de mon sang... moi qui avais l'habitude d'aller à la piscine sans tampon, en faisant bien attention de rester dans l'eau pour arrêter le flux...

Tu sais qu'en ce moment, des femmes s'amuse à commercialiser non seulement des serviettes hygiéniques sans produits chimiques, mais également des tampons constitués uniquement de coton ?

Tu sais qu'en Inde, on commence juste à fabriquer des serviettes hygiéniques en tissu lavable et cousues des mains de ces femmes de la « sous-caste » ?

L'alimentation, l'hygiène... Nos besoins primaires sont la source d'exploitations alors que pris simplement, ils pourraient être source de vie et d'une société en bonne santé... Ne parlons pas de l'hygiène de l'esprit, de la psyché... Ça reste pour beaucoup un

mystère, un domaine à ne pas toucher, parce qu'inutile, parce que trop complexe, c'est resté pour toi un tabou, un univers inexploité pendant une très grande partie de ta vie... Alors que ça aurait pu être ta source de bienfaits... catégoriques et systématiques...